MARQUÉS DE SAN JUAN
DE PIEDRAS ALBAS
EX LIBRIS

ŒUVRES COMPLÈTES

DE

SAINTE THÉRÈSE

DE JÉSUS

TRADUITES

PAR

LES CARMÉLITES DU PREMIER MONASTÈRE DE PARIS

AVEC LA COLLABORATION DE

Mgr MANUEL-MARIE POLIT

ARCHEVÊQUE DE QUITO (ÉQUATEUR)

TOME TROISIÈME

LE CHEMIN DE LA PERFECTION. — EXCLAMATIONS. — AVIS.

PARIS

GABRIEL BEAUCHESNE

rue de Rennes, 117

—

MCMXXIV

ŒUVRES COMPLÈTES

DE

SAINTE THÉRÈSE

DE JÉSUS

TOME TROISIÈME

Tous droits de reproduction et d'adaptation réservés pour tous pays.

Copyright 1924, by Gabriel Beauchesne.

ŒUVRES COMPLÈTES

DE

SAINTE THÉRÈSE

DE JÉSUS

TRADUITES

PAR

LES CARMÉLITES DU PREMIER MONASTÈRE DE PARIS

AVEC LA COLLABORATION DE

Mgr MANUEL-MARIE POLIT

ARCHEVÊQUE DE QUITO (ÉQUATEUR)

TOME TROISIÈME

LE CHEMIN DE LA PERFECTION. — EXCLAMATIONS. — AVIS.

PARIS

GABRIEL BEAUCHESNE

117, rue de Rennes, 117

—

MCMXXIV

Permis d'imprimer :

Paris, 7 mars 1924.

E. Thomas,
v. g.

AVANT-PROPOS

LE CHEMIN DE LA PERFECTION

Sainte Thérèse écrivit *le Chemin de la Perfection* pour répondre aux désirs des Sœurs de Saint-Joseph d'Avila, qui la suppliaient de leur donner par écrit des conseils sur l'oraison.

La Sainte ne voulait pas mettre entre les mains de ses filles le livre de sa Vie parce qu'il était trop personnel et aussi parce qu'elle y parlait de grâces mystiques extraordinaires. Elle se décida donc, d'après l'avis du P. Bañez, à composer sur l'oraison un ouvrage qui pût être lu avec profit par toutes ses religieuses.

Il était destiné uniquement aux Carmélites de la Réforme, mais les conseils admirables qu'il renferme peuvent convenir à tous ceux qui aspirent à la perfection et désirent s'adonner à l'oraison. Sainte Thérèse, en effet, conduit doucement l'âme depuis la méditation la plus simple jusqu'à la contemplation surnaturelle.

Il est probable que ce travail fut entrepris vers 1565; l'original de cette première rédaction se conserve à la Bibliothèque de l'Escurial. Quelques années plus tard, vers 1570, la Sainte remania son travail. Elle y fit des additions importantes et quelques suppressions. Ce texte autographe, qui présente la pensée définitive de la Sainte, est gardé au Carmel de Valladolid. Il en existe de plus des copies anciennes: celles des Carmels de Tolède, de Madrid et de Salamanque, qui portent la signature de la Sainte ou des corrections de son écriture.

Dès 1579, trois ans avant sa mort, sainte Thérèse désirait voir son ouvrage imprimé. Son ami dévoué, don Teutonio de Bragance, archevêque d'Evora, en prit la charge et s'occupa de l'impression en Portugal. Le livre toutefois ne parut qu'en 1583 à Evora : il présente malheureusement des corrections arbitraires en grand nombre.

En 1588, le P. Louis de Léon, en publiant à Salamanque *le Chemin de la Perfection* avec les autres écrits de la Sainte, prit pour base le manuscrit de Valladolid, mais il intercala bon nombre de passages du manuscrit de l'Escurial et des copies authentiques. C'est ce texte mélangé qui continua à être imprimé en Espagne pendant près de trois siècles. Ce ne fut que dans la seconde moitié du XIX^e^ siècle que de savantes publications permirent à tous de se rendre compte des différences qui se rencontraient entre les divers manuscrits.

Le texte de Louis de Léon fut naturellement suivi par les traducteurs. En 1856, le R. P. Bouix traduisit pour la première fois le texte pur du manuscrit de Valladolid.

Dans la présente édition, nous suivons également le manuscrit de Valladolid, en le complétant par quelques phrases empruntées à la copie de Tolède, et nous donnons en note plusieurs passages du manuscrit de l'Escurial.

Le manuscrit de l'Escurial est partagé en soixante-treize chapitres. Celui de Valladolid l'était en quarante-quatre, mais la Sainte a retranché le XVII^e^ et, de plus, a écrit sur la copie de Tolède que le IV^e^ devait être réuni au V^e^ ; cela réduit donc le nombre des chapitres à quarante-deux. Nous indiquons ces diverses numérotations.

LES EXCLAMATIONS

Sainte Thérèse aspirait de toute son âme à jouir pleinement au ciel de son Dieu. Lorsqu'elle venait de communier, ses désirs étaient encore plus véhéments : alors elle

exprimait quelques-uns de ses brûlants soupirs en des exclamations vibrantes qui ont une grande analogie avec les chants inspirés du Roi-Prophète.

Pour l'époque de la composition de ces écrits, on est réduit aux conjectures ; Louis de Léon, en 1588, leur assigna la date de 1569, mais sans donner aucune preuve de son assertion. La véritable date est peut-être antérieure, elle ne saurait du moins être reculée après 1572, époque à laquelle la Sainte reçut la grâce mystique du mariage spirituel ; à partir de ce moment, la joie d'être pleinement unie à Dieu modérait, dans l'âme de Thérèse, le désir de quitter cet exil.

Les autographes sont depuis longtemps perdus. Les éditeurs et traducteurs ont toujours suivi l'édition de Louis de Léon.

AVIS

Les *Avis* de sainte Thérèse furent publiés dès 1583, à Evora, avec *le Chemin de la Perfection*. Bien que l'on n'en possède pas les autographes et que l'on ignore tout ce qui regarde leur rédaction, ces conseils ont toujours été profondément estimés.

Ils font partie de toutes les éditions des Œuvres de la Sainte.

LE CHEMIN DE LA PERFECTION

TITRE DONNÉ PAR SAINTE THÉRÈSE

AU MANUSCRIT DE VALLADOLID

Livre appelé Chemin de la Perfection composé par Thérèse de Jésus, religieuse de l'ordre de Notre-Dame du Mont-Carmel. Il est adressé aux religieuses déchaussées de Notre-Dame du Mont-Carmel, selon la première règle.

J H S

Ce livre renferme des avis et des conseils que Thérèse de Jésus donne a ses filles, les sœurs religieuses des monastères qu'avec l'assistance de Notre-Seigneur et de la glorieuse Vierge Mère de Dieu Notre-Dame, elle a fondés selon la première règle de Notre-Dame du Mont-Carmel. Elle l'adresse spécialement aux sœurs du monastère de Saint-Joseph d'Avila, le premier établi et dont elle était prieure lorsqu'elle l'écrivit.

PROTESTATION DE SAINTE THÉRÈSE

Cette protestation se lit en tête de la Copie de Tolède et de l'édition princeps d'Evora (1583). Elle a été reproduite dans la plupart des éditions espagnoles.

En tout ce que je dirai dans ce traité, je me soumets à ce que croit notre mère la sainte Église romaine, et si j'y mets quelque chose de contraire à ce qu'elle enseigne, ce sera simplement par ignorance.

Aussi je demande pour l'amour de Notre-Seigneur aux théologiens chargés d'examiner cet écrit, d'y donner toute leur attention, et s'ils rencontrent quelque erreur de ce genre, je les prie de la corriger, avec les autres qui peut-être y seront en grand nombre. Dans le cas où il s'y trouverait quelque chose de bon, tout mon désir est que Dieu en soit honoré et glorifié, que ce soit aussi à l'honneur de sa très sainte Mère, notre Patronne et notre Souveraine, dont, quoique très indigne, je porte l'habit.

LE CHEMIN DE LA PERFECTION

PROLOGUE

Les sœurs de ce monastère de Saint-Joseph ayant su que le père présenté Frère Dominique Bañez, de l'ordre du glorieux saint Dominique, actuellement mon confesseur, m'a permis d'écrire sur l'oraison, elles m'ont tant pressée de leur en dire quelque chose, que je me suis décidée à leur obéir. Les rapports que j'ai eus avec beaucoup de personnes spirituelles et saintes, donnent à supposer que je suis en état d'y réussir; et vu la grande affection qu'elles me portent, mes paroles, si imparfaites et de si mauvais style qu'elles soient, leur seront peut-être plus agréables que des livres parfaitement écrits et ayant pour auteur des gens qui savent ce qu'ils écrivent. Je me confie aussi dans les prières de mes sœurs. Peut-être le Seigneur permettra-t-il, pour l'amour d'elles, que j'arrive à dire quelque chose d'adapté au genre de vie qu'on mène en ce monastère. Si je n'y réussis point, le père présenté, qui le premier verra mon écrit, aura soin de le corriger, ou bien il le brûlera. Pour moi, je n'aurai rien perdu en obéissant à ces servantes de Dieu. Elles

verront le peu dont je suis capable, quand sa Majesté me refuse son secours.

Mon dessein est de proposer quelques remèdes pour certaines menues tentations dont le démon est l'auteur, et qu'on laisse peut-être passer, précisément parce qu'elles sont si petites. Je traiterai aussi quelques autres sujets, selon que le Seigneur me donnera lumière et que les choses se présenteront à mon souvenir. Ne sachant pas ce que je dois dire, il ne m'est pas possible d'y mettre de l'ordre, et le mieux peut-être est qu'il n'y en ait point, puisque c'est déjà un si grand renversement de l'ordre que j'entreprenne pareil travail. Daigne le Seigneur y mettre lui-même la main, afin que tout soit conforme à sa sainte volonté ! C'est là que tendent sans cesse mes désirs. Quant à mes œuvres, elles sont aussi défectueuses que je le suis moi-même.

Ce que je sais fort bien, c'est que ni l'affection ni le zèle ne me font défaut pour aider, selon mon pouvoir, les âmes de mes sœurs à faire de grands progrès dans le service de Dieu. Cette affection, jointe à mon âge et à la connaissance que j'ai de plusieurs monastères, pourra m'aider à parler plus exactement de certains détails que ne le feraient des théologiens qui, livrés à des occupations plus considérables et étant d'ailleurs des hommes forts, attachent moins d'importance à des choses qui, d'elles-mêmes, ne paraissent rien. Et pourtant, notre faiblesse est telle, à nous autres femmes, que tout peut nous devenir funeste. C'est qu'elles sont nombreuses les ruses employées par le démon contre les personnes sévèrement cloîtrées. Il voit bien que pour leur nuire, il a besoin d'armes nouvelles. Misérable comme je le suis, j'ai mal su me défendre : aussi je voudrais

voir mes sœurs tirer profit de mes fautes. Je ne dirai rien dont je n'aie l'expérience, soit pour l'avoir éprouvé en moi-même, soit pour l'avoir vu dans les autres.

On m'a commandé, il n'y a pas longtemps, d'écrire une relation de ma vie, dans laquelle j'ai traité aussi quelques points relatifs à l'oraison. Peut-être mon confesseur ne voudrait-il pas que vous la voyiez. Je répéterai donc ici une partie de ce que j'y ai consigné, et j'ajouterai ce qui me paraîtra nécessaire. Daigne le Seigneur s'en charger lui-même, comme je l'en ai supplié, et qu'il en tire sa plus grande gloire! Amen.

CHAPITRE PREMIER

DU MOTIF QUI ME FIT ÉTABLIR UNE SI ÉTROITE OBSERVANCE EN CE MONASTÈRE.

SOMMAIRE. — *Douleur de la sainte à la vue des ravages causés en France par les hérétiques. — Elle a rassemblé ses filles à Saint-Joseph d'Avila afin de venir en aide par leurs prières et leurs pénitences à Jésus-Christ persécuté. — Elle les exhorte à s'employer de tout leur pouvoir au salut des âmes. — Vanité des intérêts de ce monde.*

J'ai rapporté au Livre dont j'ai parlé plus haut les motifs qui m'ont fait établir ce monastère, et j'y ai joint le récit de plusieurs merveilles par lesquelles le Seigneur a montré qu'il y serait très bien servi. Au début de sa fondation, mon intention n'était pas que la vie y fût matériellement si austère, ni que les revenus en fussent bannis ; j'aurais voulu, bien au contraire, trouver des ressources suffisantes pour qu'il ne manquât de rien. C'était de ma part lâcheté et imperfection. En cela pourtant, j'avais des intentions droites, et je les suivais beaucoup plus que ma satisfaction personnelle.

Vers le même temps, j'appris les calamités qui désolaient la France, les ravages qu'y avaient faits les malheureux luthériens, les accroissements rapides que prenait cette secte désastreuse. J'en éprouvai une douleur profonde. Comme si j'étais ou pouvais quelque chose, je versais des larmes auprès de

Notre-Seigneur, et je le suppliais de porter remède à un si grand mal. J'aurais, me semblait-il, donné mille vies pour sauver une seule des âmes qui se perdaient en si grand nombre dans ce pays; mais, je le voyais, j'étais femme et bien misérable encore, enfin hors d'état de faire ce que j'eusse bien voulu pour le service de Notre-Seigneur. Et cependant voilà quel était, et quel est encore, mon ardent désir : mon divin Maître ayant tant d'ennemis et si peu d'amis, je voulais que ces derniers du moins fussent excellents. Je résolus donc de faire le peu qui dépendait de moi, c'est-à-dire de suivre les conseils évangéliques avec toute la perfection dont je serais capable, et de porter les quelques âmes qui sont ici à faire de même, me confiant en la grande bonté de Dieu, qui ne manque jamais d'assister ceux qui se déterminent à tout abandonner pour lui. Mes compagnes étant telles que mes désirs se les figuraient, j'espérais que mes défauts seraient couverts par leurs vertus, et qu'ainsi je pourrais contenter le Seigneur en quelque chose. Enfin, il me semblait qu'en nous occupant toutes à prier pour les défenseurs de l'Église, pour les prédicateurs et les théologiens qui soutiennent sa cause, nous viendrions, selon notre pouvoir, au secours de mon Maître bien-aimé. Vraiment, à le voir poursuivi de si près par ceux qu'il a comblés de biens, on dirait qu'ils veulent, les traîtres, l'attacher de nouveau à la croix, et ne point lui laisser où reposer sa tête!

O mon tendre Rédempteur! Mon cœur ici succombe à la douleur! Que sont devenus aujourd'hui les chrétiens? Faut-il donc toujours que ceux qui vous affligent soient ceux qui vous doivent le plus, ceux que vous comblez de plus de bienfaits, que vous choi-

sissez pour vos amis, au milieu desquels vous vivez, à qui vous vous communiquez par les sacrements? Ne sont-ils point satisfaits des tourments que vous avez endurés pour eux?

Assurément, mon Maître, ce n'est plus un sacrifice aujourd'hui de quitter le monde. De gens qui vous sont si peu fidèles, que pouvons-nous attendre, nous autres? Méritons-nous, par hasard, qu'ils le soient davantage envers nous? Leur avons-nous, par aventure, fait plus de bien, pour qu'ils nous gardent leur amitié? Qu'avons-nous à en espérer, nous que la bonté du Seigneur a préservés de leur pestilentielle contagion? Pour eux, ils appartiennent déjà au démon. Leurs œuvres leur ont mérité un châtiment sévère, et le feu éternel ne sera que le juste salaire de leurs plaisirs. C'est leur affaire! Et pourtant, mon cœur sa brise à la vue de tant d'âmes qui se perdent! Ah! si du moins je n'en voyais pas se perdre tous les jours davantage!

O mes sœurs en Jésus-Christ! Aidez-moi à demander cette grâce au Seigneur. C'est dans ce but qu'il vous a rassemblées ici, c'est là votre vocation, ce sont là vos affaires, là doivent tendre vos désirs. C'est pour cela, mes sœurs, non pour les intérêts du monde, que doivent couler vos larmes et s'élever vos prières. Je ris, ou plutôt je m'afflige, en voyant ce que l'on vient nous prier de recommander à Dieu. C'est pour des revenus, pour de l'argent qu'on veut que nous sollicitions sa Majesté! Et je voudrais, moi, voir plusieurs de ceux qui en usent ainsi, implorer la grâce de fouler tout cela aux pieds! Ils ont bonne intention, je le veux bien, et finalement, en considération de leur piété, nous cédons à leurs désirs; mais quant à moi, je suis persuadée que Dieu ne

m'exauce jamais lorsque je lui adresse des demandes de ce genre. Eh quoi! le monde est en feu! On veut, pour ainsi parler, porter de nouveau sentence contre Jésus-Christ, puisqu'on le charge de mille calomnies! On cherche à renverser son Eglise! Et nous perdrions le temps à présenter à Dieu des requêtes qui, si elles étaient exaucées, feraient peut-être que nous aurions une âme de moins dans le ciel? Non, mes sœurs, ce n'est pas le temps de traiter avec Dieu des affaires si peu importantes. En vérité, s'il ne fallait avoir égard à la faiblesse humaine, qui se réjouit d'être secourue en tous ses besoins — et il est juste de lui venir en aide quand la chose dépend de nous, — je serais fort aise de faire savoir à tous que ce n'est point à pareilles intentions que l'on doit prier Dieu avec tant d'ardeur (a).

(a) *Au monastère de Saint-Joseph.* (Ms. de l'Escurial.)

CHAPITRE II

LES RELIGIEUSES DE CE MONASTÈRE NE DOIVENT PAS SE PRÉOCCUPER DE LEURS BESOINS CORPORELS. AVANTAGES DE LA PAUVRETÉ.

SOMMAIRE. — *Dans quel abandon à Dieu la sainte veut trouver ses filles. — La pauvreté renferme tous les biens. — Les carmélites doivent s'inspirer des exemples des premiers pères de leur Ordre. — Elles ne doivent habiter que des maisons petites et pauvres. — Souhait que forme la sainte dans le cas où elles contreviendraient à cet avis.*

Ne pensez pas, mes sœurs, que parce que vous négligerez de contenter les gens du monde, vous deviez manquer de pain. Pour moi, je vous assure que si jamais vous cherchez à pourvoir à votre subsistance par des artifices humains, vous mourrez de faim, et très justement. Fixez les yeux sur votre Epoux : c'est à lui de subvenir à vos besoins. S'il est content de vous, ceux qui vous sont le moins dévoués fourniront malgré eux à votre entretien, l'expérience nous l'a fait voir. Du reste, si, en agissant de la sorte, vous veniez à mourir de faim, je dirais : Bienheureuses les carmélites de Saint-Joseph (a) !

Pour l'amour du Seigneur, n'oubliez jamais ceci :

(a) *Alors, je vous le déclare, vos oraisons seront reçues de Dieu, et nous commencerons à réaliser quelque chose de ce que nous nous étions proposé.* (Ms. de l'Escurial.)

puisque vous avez renoncé aux revenus, renoncez aux sollicitudes concernant la subsistance, autrement tout serait perdu. Que ceux qui par la volonté de Dieu possèdent des revenus aient ces sollicitudes, à la bonne heure! C'est fort juste, puisque telle est leur vocation. Mais pour nous, mes sœurs, ce serait absurde. A mon avis, penser ainsi au bien des autres, c'est en quelque sorte s'ingérer dans l'application des revenus d'autrui. Comme d'ailleurs vos préoccupations n'influent point sur les pensées du prochain, et ne peuvent lui inspirer le désir de faire l'aumône, laissez ce soin à Celui qui a la puissance de mouvoir les cœurs, à Celui qui est le maître des revenus et de leurs possesseurs. C'est par son ordre que nous sommes venues ici. Ses paroles sont véritables, elles ne passeront point; le ciel et la terre passeraient plutôt. Ne manquons pas à ce que nous lui devons; et après cela, ne craignez point qu'il vous manque. Et si un jour ou l'autre cela vous arrive, ce sera pour un plus grand bien. Les saints perdaient la vie, quand ils étaient tués pour le nom du Seigneur; mais Dieu augmentait leur gloire par le martyre. Quel heureux échange pour nous d'en finir promptement avec tout ce qui est ici-bas et d'obtenir le rassasiement éternel!

Croyez-le, mes sœurs, cet avis vous sera extrêmement utile après ma mort, et c'est pour cela que je vous le laisse par écrit. Tant que je vivrai, j'aurai soin de vous le remettre en mémoire, car je connais par expérience les grands avantages qu'on en retire. Moins il y a dans le couvent, plus je suis tranquille, et Notre-Seigneur sait fort bien que j'éprouve plus de peine quand nous avons notablement plus qu'il ne faut, que lorsqu'il nous manque quelque chose.

Encore ne saurais-je dire si ce dernier cas s'est présenté, tant je l'ai vu empressé à nous pourvoir.

Avoir d'autres sentiments, ce serait tromper le monde et contrefaire les pauvres, ne l'étant qu'à l'extérieur sans l'être d'esprit. Je m'en ferais conscience, comme l'on dit, car nous serions alors comme des riches qui demandent l'aumône. Dieu nous en préserve! Dans les monastères où se rencontre ce soin exagéré d'attirer des aumônes, on finira par en prendre l'habitude, et l'on en viendra, une fois ou l'autre, à demander ce dont on n'a pas besoin, peut-être même à des personnes qui seront dans une nécessité plus pressante. Ces personnes ne peuvent y perdre, elles y gagneront au contraire; mais nous, nous y perdrons. Dieu nous en garde, mes filles! S'il fallait en venir là, j'aimerais mieux vous voir munies de revenus. Ainsi, que vos préoccupations ne se portent jamais de ce côté, je vous le demande pour l'amour de Dieu, par charité. Que la plus petite d'entre vous, si elle remarque jamais le contraire en ce couvent, élève des cris vers sa Majesté; qu'elle fasse d'humbles représentations à la supérieure, l'avertissant qu'elle s'égare. Et de fait, cette voie est si funeste, qu'elle amène peu à peu la ruine de la vraie pauvreté. J'espère de la bonté du Seigneur que cela n'arrivera pas, et qu'il n'abandonnera point ses servantes. Cet écrit que vous m'avez demandé, s'il est inutile sous d'autres rapports, servira du moins à vous tenir en éveil sur ce point.

Croyez-le, mes filles, le Seigneur, pour votre bien, m'a fait quelque peu comprendre les trésors que renferme la sainte pauvreté. Celles d'entre vous qui en feront l'épreuve en auront l'intelligence, moins

que moi, peut-être, qui me suis montrée, non point pauvre d'esprit, comme ma profession m'y obligeait, mais folle d'esprit.

La pauvreté d'esprit est un bien qui renferme en soi tous les biens de ce monde (a), c'est une haute souveraineté. Oui, je le répète, c'est se rendre maître de tous les biens de ce monde que de les mépriser. Et que me font, à moi, les rois et les grands seigneurs, si je ne veux pas de leurs revenus? Que m'importe de les contenter, si par là je risque tant soit peu de mécontenter mon Dieu? Qu'ai-je à faire de leurs honneurs, si j'ai bien compris que le grand honneur d'un pauvre consiste à être véritablement pauvre? J'en suis convaincue, du reste, honneurs et richesses vont presque toujours de compagnie : celui qui désire les honneurs n'abhorre point les richesses, et celui qui abhorre les richesses se soucie peu des honneurs. Comprenez bien ma pensée : l'amour des honneurs entraîne nécessairement quelque attachement aux revenus et à la fortune, car c'est merveille que quelqu'un soit honoré dans le monde s'il est pauvre. Si honorable qu'il soit par lui-même, on en fait toujours fort peu de cas.

Quant à la vraie pauvreté, j'entends celle qu'on embrasse purement pour Dieu, elle porte avec elle une dignité qui s'impose à tous. Elle

---

(a) *Je crois même que la pauvreté renferme une grande partie des biens propres aux autres vertus. Je n'ose l'affirmer, parce que j'ignore la valeur de chaque vertu et que je préfère ne point parler de ce que je n'entends pas entièrement. Mon sentiment, toutefois, est que la pauvreté embrasse un grand nombre de vertus.* (Ms. de l'Escurial.)

n'a besoin de contenter personne si ce n'est Dieu; mais, par là même qu'elle n'a besoin de personne, elle est sûre d'avoir beaucoup d'amis. L'expérience me l'a clairement démontré. Mais comme on a tant écrit sur cette vertu — même des choses au-dessus de ma portée et que je ne saurais redire, — je m'arrête, craignant de la rabaisser par mes louanges. Je n'ai fait d'ailleurs que rapporter ce que l'expérience m'en a appris. Entraînée par mon sujet, je ne me rendais pas compte de la sottise que je faisais en traitant cette matière. Maintenant que je m'en aperçois, je vais me taire. Ce qui est dit pourtant restera dit, si tant est que ce soit bien dit (1).

Je vous demande une chose pour l'amour du Seigneur. Nos armes sont la sainte pauvreté, et vous savez en quelle estime, en quelle fidèle pratique elle était chez nos saints pères au commencement de notre Ordre : quelqu'un en état de le savoir m'a même dit qu'ils ne gardaient rien d'un jour à l'autre. Eh bien ! si la pauvreté ne s'observe plus parmi nous avec autant de perfection quant à l'extérieur, tâchons qu'elle soit aussi parfaite à l'intérieur. Notre vie n'a que deux heures de temps, et puis, quelle récompense ! Mais quand il n'y en aurait point, et qu'il ne s'agirait pour nous que de suivre un conseil de Notre-Seigneur, ne serait-ce pas déjà un magnifique salaire que d'imiter sa Majesté en quelque chose?

Voilà les armes que doivent porter nos bannières ! Que partout se retrouve la pauvreté : dans notre demeure, dans nos vêtements, dans nos paroles, et beaucoup plus dans nos pensées. Tant que vous

1. Ce passage a été complété à l'aide du manuscrit de l'Escurial.

agirez ainsi, ne craignez point : Dieu aidant, la perfection religieuse ne déchoira pas dans ce couvent. Comme le disait sainte Claire, ce sont de hautes murailles que celles de la pauvreté. Cette sainte aurait voulu en entourer ses monastères, en y joignant l'humilité. Et il est certain que la pauvreté, si elle est véritablement gardée, est un plus ferme rempart pour l'honneur des religieuses et pour tout le reste, que les édifices les plus somptueux.

Gardez-vous, mes filles, d'édifices de ce genre! Je vous en supplie pour l'amour de Dieu et au nom de son sang! Bien plus, si je puis parler ainsi en bonne conscience, je demande qu'ils s'écroulent le jour où vous les aurez élevés. Qu'il est choquant, mes filles, de bâtir de grandes maisons avec le bien des pauvres gens! Que Dieu ne permette rien de semblable! Que la nôtre soit pauvre de toutes façons, et petite. Ressemblons en quelque chose à notre Roi, qui n'a eu pour abri que l'étable de Bethléem où il est né, et la croix où il est mort. Voilà, certes, des demeures bien dénuées d'agrément. Quant à ceux qui en bâtissent de grandes, c'est leur affaire ! Ils ont des vues différentes, qui sont saintes. Mais pour treize pauvrettes, le moindre coin suffit. Que vous ayez un enclos avec quelques ermitages, pour y prier en solitude, à la bonne heure ! C'est un besoin pour vous à cause de votre étroite clôture, outre que cela facilite l'oraison et la dévotion. Mais des édifices, mais une maison grande et ornée, point de tout cela ! Dieu nous en préserve! Souvenez-vous sans cesse que tout doit tomber au jour du jugement : et que savons-nous si ce jour n'est pas proche? Que la maison de treize pauvrettes fasse grand bruit en tombant, cela ne convient point. Les vrais pauvres n'en doivent pas

faire; il faut qu'ils soient gens de petit bruit, s'ils veulent qu'on ait compassion d'eux.

Et quelle joie pour vous, si vous voyiez quelqu'un éviter l'enfer grâce à une aumône qu'il vous aurait faite! Or, tout est possible, étroitement obligées comme vous l'êtes à prier continuellement pour ceux qui pourvoient à vos besoins. Sans doute, tous les dons nous viennent du Seigneur, mais il veut que nous témoignions notre reconnaissance aux personnes par l'entremise desquelles il nous en fait part. Ne vous négligez donc jamais sur ce point.

Je ne sais ce que j'avais commencé à dire, car j'ai fait une digression. Le Seigneur l'a permis, je crois, car jamais je n'avais songé à écrire ce qui précède. Daigne sa Majesté nous soutenir toujours de sa main, afin que nous ne nous écartions point de cette ligne de conduite! Amen!

CHAPITRE III

III et IV (Esc.)

ENCORE LE SUJET TRAITÉ AU CHAPITRE 1^er^. PRESSANTE INVITATION A PRIER SANS CESSE POUR CEUX QUI SE DÉVOUENT AU SERVICE DE L'ÉGLISE. ÉLÉVATION A DIEU.

SOMMAIRE. — *Quel doit être le rôle des religieuses de Saint-Joseph d'Avila au milieu du grand combat qui se livre dans le monde. — Difficile mission qu'ont aujourd'hui à remplir les défenseurs de l'Église. — La sainte recommande à ses filles de les assister de leurs prières. — Elles doivent dans ce but oublier leurs intérêts personnels. — La sainte conjure le Père Éternel d'avoir égard aux douleurs que son Fils a endurées sur la terre et aux outrages dont il est encore abreuvé parmi nous.*

Je reviens au but principal pour lequel le Seigneur nous a réunies en ce monastère et à l'ardent désir que j'éprouve de nous voir en état de contenter sa Majesté.

En présence de si grands maux, à la vue de l'insuffisance des forces humaines pour éteindre l'incendie qu'ont allumé ces malheureux hérétiques, et qui va toujours croissant en dépit des tentatives faites pour arrêter ces désastres à main armée, il m'a semblé que la conduite à tenir était celle que l'on adopte en temps de guerre. Quand les ennemis ont ravagé tout un pays, le souverain, se voyant réduit aux abois, se retire dans une ville qu'il fait soigneusement fortifier. De là, il opère de temps en temps des sorties contre l'ennemi, et si grand pourra

être le courage des hommes d'élite renfermés dans la place, qu'à eux seuls ils feront plus qu'une armée de lâches soldats. Souvent ainsi l'on remporte la victoire, ou, si l'on n'est pas vainqueur, du moins n'est-on pas vaincu. En effet, pourvu qu'il ne se rencontre pas de traître dans la place, on ne peut être forcé que par la famine. Or, parmi nous, il n'est jamais de famine qui oblige à capituler. On peut mourir, oui : être vaincu, jamais.

Mais pourquoi ce langage ? Afin de vous faire bien comprendre, mes sœurs, la demande que nous devons adresser à Dieu : c'est que dans cette petite citadelle où se sont retirés les bons chrétiens de nos jours, il ne s'en trouve pas un qui nous quitte pour passer à l'ennemi; c'est qu'il rende éminents dans son service les capitaines de cette citadelle ou de cette ville, je veux dire les prédicateurs et les théologiens, et comme la plupart d'entre eux sont membres des Ordres religieux, qu'il leur fasse atteindre la perfection propre à leur état. C'est chose indispensable, puisque, encore une fois, c'est du bras ecclésiastique, non du bras séculier, que doit nous venir le secours. Pour nous, qui sous ce double rapport ne pouvons en rien secourir notre Roi, efforçons-nous du moins d'être telles, que nos prières puissent être utiles à ces serviteurs de Dieu, qui, au prix de mille peines, se sont munis de science et de vertu, qui ont embrassé un travail opiniâtre afin de soutenir aujourd'hui la cause de Notre-Seigneur.

Peut-être me demanderez-vous pourquoi j'insiste tant sur ce point, et comment, à m'entendre, il nous faut aider ceux qui valent mieux que nous. Je vais vous le dire, car vous ne comprenez pas bien encore, je crois, la grandeur de la grâce que Dieu vous a faite

en vous conduisant en un lieu où vous êtes complètement affranchies des affaires, des occasions dangereuses et des relations avec le monde. C'est une faveur immense que celle-là. Or, ceux dont je parle ne se trouvent pas dans ces conditions; cela n'est même pas à désirer, et de nos jours moins que jamais, parce que c'est à eux de fortifier les faibles et d'encourager les petits. La belle situation que celle de soldats sans capitaines! Donc, il faut qu'ils vivent parmi les hommes, qu'ils conversent avec les hommes, qu'ils séjournent avec eux dans les palais, que parfois même, quant à l'extérieur, ils prennent leurs façons de faire. Pensez-vous, mes filles, qu'il faille peu de vertu pour traiter avec le monde, pour vivre dans le monde, pour s'occuper des affaires du monde, pour se prêter comme je viens de le dire aux usages du monde, et pour être, en même temps, intérieurement étranger au monde, ennemi du monde, pour vivre ici-bas en exilé, en un mot, pour être non des hommes, mais des anges? En effet, s'ils ne sont tels, il ne méritent pas le nom de capitaines, et Dieu nous préserve de les voir sortir de leurs cellules! Ils feraient plus de mal que de bien, car ce n'est pas le temps de voir des imperfections en ceux qui ont mission d'enseigner. Et s'ils n'ont pas au cœur l'inébranlable conviction qu'il leur importe souverainement de fouler aux pieds tout ce qui est de la terre, de vivre détachés des choses périssables pour ne s'attacher qu'aux éternelles, quelque effort qu'ils fassent pour voiler leur imperfection, elle se révèlera. N'est-ce pas au monde qu'ils ont affaire? Dès lors, ils peuvent être sûrs qu'il ne leur pardonnera rien, et que pas une de leurs imperfections ne lui échappera. Pour les actes de vertu, le

monde, la plupart du temps, ne les remarquera point, peut-être même il ne les jugera pas tels; mais une faute, une imperfection, soyez certaines qu'elle ne passera pas inaperçue. Qui donc — je me le demande en ce moment — apprend la perfection aux gens du monde? Ce n'est pas qu'ils la pratiquent : ils croient n'y avoir nulle obligation et pensent faire beaucoup en gardant tout juste les commandements. Ils n'en usent que pour condamner les autres. Quelquefois même, ce qui est vertu leur paraît propre satisfaction. Ainsi, gardez-vous de croire que ceux dont je parle n'aient besoin que d'une médiocre assistance de Dieu pour livrer le grand combat où ils s'engagent; il leur en faut, au contraire, une très signalée.

Efforçons-nous d'être telles que nous méritions d'obtenir de Dieu deux choses. La première, que parmi un si grand nombre de docteurs et de religieux, il s'en trouve beaucoup qui aient, comme je le disais plus haut, les qualités nécessaires pour remplir leur mission, et que le Seigneur donne ces dispositions à ceux qui ne les ont pas encore entièrement, attendu qu'un seul homme parfait fera plus qu'un grand nombre d'autres qui ne le seront pas. La seconde, qu'une fois engagés dans la lutte — lutte terrible, je le répète, — le Seigneur les soutienne de sa main, qu'il leur fasse éviter tant de périls qui se rencontrent dans le monde et ferme leurs oreilles au chant des sirènes sur cette mer dangereuse. Si en ce point nous avons quelque pouvoir auprès de Dieu, toutes cloîtrées que nous sommes, nous combattons pour lui. Quant à moi, j'estimerai très bien employées les peines que j'ai prises pour vous ménager ce petit coin, où j'ai prétendu aussi faire garder la règle de

notre Dame et Souveraine, selon sa perfection première.

Et n'allez pas regarder comme superflue cette supplication continuelle. Il y a, en effet, des personnes qui trouvent très dur de ne pas prier beaucoup pour leur âme. Mais y a-t-il meilleure prière que celle dont je parle? Peut-être craignez-vous qu'elle ne diminue point pour vous les peines du purgatoire? Je vous assure qu'elle y contribuera aussi bien qu'une autre. Et puis, s'il reste encore quelque chose à expier, fort bien! Que m'importe, à moi, de rester jusqu'au jour du jugement dans le purgatoire, si, par ma prière, j'obtiens le salut ne fût-ce que d'une seule âme, à plus forte raison, si je procure le bien d'un grand nombre, et tout à la fois la gloire de Dieu? De souffrances qui ont un terme ne tenez aucun compte, dès lors qu'il s'agit de servir davantage Celui qui a tant enduré pour nous. Pour cela, ayez soin de vous informer toujours de ce qui est le plus parfait.

Je vous le demande donc pour l'amour de Notre-Seigneur, suppliez sa Majesté d'exaucer la prière que nous lui adressons. Pour moi, toute misérable que je suis, j'ose l'en solliciter, car il s'agit de sa gloire et du bien de son Eglise, et là vont tous mes désirs.

Mais n'est-ce point présomption? Et comment pourrais-je contribuer à obtenir une telle faveur? Mon tendre Maître, je me confie en vos servantes ici rassemblées. Je sais qu'elles n'ont d'autre désir, d'autre ambition que de vous plaire. Pour votre amour, elles ont abandonné le peu de bien qu'elles avaient, et elles voudraient en posséder de plus considérables pour vous en faire hommage. O mon Créateur, vous n'êtes point ingrat! Comment pour-

rais-je penser que vous refuserez de faire droit à leur requête ? Lorsque vous viviez sur la terre, Seigneur, vous n'avez pas abhorré les femmes ; au contraire, vous leur avez toujours témoigné la plus grande bienveillance. Quand nous vous demanderons des honneurs, des revenus, des richesses, ou quelque autre chose qui sente le monde, ne nous exaucez pas. Mais, ô Père éternel, lorsqu'il s'agit de l'honneur de votre Fils, pourquoi ne nous exauceriez-vous pas, nous qui perdrions volontiers mille honneurs et mille vies pour l'amour de vous? Faites-le, Seigneur, non à cause de nous, nous n'en sommes pas dignes, mais à cause du sang de votre Fils, à cause de ses mérites ! O Père éternel ! considérez que tant de coups de fouets, tant d'outrages, tant de tourments atroces, ne sont pas à mettre en oubli ! Comment, ô mon Créateur, des entrailles aussi tendres que les vôtres peuvent-elles souffrir que le fruit de l'ardent amour de votre Fils, ce très saint Sacrement qu'il institua pour vous plaire, à vous qui lui aviez commandé de nous aimer, soit méprisé comme il l'est aujourd'hui par ces malheureux hérétiques qui lui ôtent ses asiles en détruisant les églises? Encore s'il avait omis de vous contenter en la moindre chose ! Mais il a tout accompli dans la dernière perfection. Ce n'était donc pas assez, Père éternel, qu'il n'ait pas eu pendant sa vie où reposer sa tête, qu'il ait vécu accablé de continuelles souffrances ! Voici maintenant qu'on lui enlève ces hôtelleries où il reçoit ses amis à sa table, parce qu'il les voit faibles et que ceux qui travaillent ont besoin, il le sait très bien, de soutenir leurs forces par un tel aliment ! N'a-t-il pas surabondamment satisfait pour le péché d'Adam ? Toutes les fois que nous péchons de nou-

veau, est-ce donc ce très aimant Agneau qui doit en porter la peine ? Ne le permettez pas, ô mon Souverain ! Que Votre Majesté s'apaise ! Ne regardez point nos péchés, mais songez à notre rédemption, opérée par votre très saint Fils, à ses mérites, à ceux de sa glorieuse Mère, de tant de saints, de tant de martyrs qui sont morts pour vous !

Hélas ! Seigneur, quelle est celle qui s'enhardit jusqu'à vous adresser cette demande au nom de toutes ? Et quelle mauvaise médiatrice vous avez en moi, mes filles, pour obtenir audience et présenter requête en votre nom ! Ce souverain Juge ne va-t-il pas s'indigner davantage à la vue de ma témérité ? Hélas ! ce serait avec raison et en toute justice. Mais considérez, Seigneur, que vous êtes un Dieu de miséricorde. Exercez-la, cette miséricorde, envers cette pauvre pécheresse, ce chétif vermisseau, qui s'enhardit ainsi en votre présence. Considérez mes désirs, ô mon Dieu, les larmes avec lesquelles je vous supplie. A cause de vous-même, oubliez mes œuvres, prenez en pitié tant d'âmes qui se perdent, secourez votre Eglise ! Ne permettez pas, Seigneur, que les maux de la chrétienté se prolongent davantage, faites briller la lumière au milieu de nos ténèbres !

Je vous le demande, mes sœurs, pour l'amour de Notre-Seigneur, recommandez à sa Majesté cette pauvre créature, et suppliez-la de lui accorder l'humilité ; c'est pour vous une obligation. Si je ne vous exhorte pas spécialement à prier pour les rois, les prélats de l'Église, et en particulier pour notre évêque [comme aussi pour cet Ordre de la très sainte Vierge et les autres] (1), c'est que je vous vois actuel-

1. Copie de Tolède.

lement si soigneuses de le faire, qu'il n'y a, ce me semble, rien à y ajouter. Quant à celles qui viendront dans la suite, qu'elles le comprennent bien, si elles ont un supérieur saint, elles seront saintes. Cette intention étant si importante, présentez-la sans cesse au Seigneur. Enfin, s'il arrive que vos prières, vos désirs, vos disciplines, vos jeûnes, ne se rapportent plus au but que je vous ai indiqué, dites-vous que vous ne remplissez plus la fin pour laquelle le Seigneur vous a réunies en ce lieu.

CHAPITRE IV

V, VI et VII (Esc.) — IV et V (Vall.)

EXHORTATION A L'OBSERVANCE DE LA RÈGLE. TROIS POINTS IMPORTANTS POUR LA VIE SPIRITUELLE. DE L'AMOUR DU PROCHAIN ET DES DANGERS DES AMITIÉS PARTICULIÈRES.

SOMMAIRE. — *Les carmélites doivent tenir bien haut leurs pensées et leurs désirs. — Nécessité des vertus pour s'élever à la contemplation. — Importance de la charité fraternelle. — Combien les amitiés particulières sont nuisibles dans une communauté. — De l'amour spirituel et parfait. — Conduite à tenir dans les relations avec les confesseurs.*

Vous connaissez maintenant, mes filles, la grande entreprise dont nous prétendons venir à bout. Mais que devons-nous être, je vous le demande, si nous ne voulons point passer pour téméraires aux yeux de Dieu et des hommes ? Il est clair que nous avons besoin de beaucoup travailler. Tenir bien haut nos pensées nous aidera singulièrement à élever avec courage nos œuvres au même niveau. Si, avec cela, nous cherchons à garder parfaitement notre règle et nos constitutions, j'espère de la bonté du Seigneur qu'il accueillera favorablement nos prières. Je ne vous demande rien de nouveau, mes filles, mais seulement de garder ce à quoi notre profession nous engage, car enfin, c'est notre vocation et nous nous y sommes obligées. Il est vrai qu'entre garder et garder, il peut y avoir bien de la différence.

Il est dit dans notre première règle que nous devons prier sans cesse. Pourvu que nous accomplissions avec tout le soin dont nous serons capables ce point qui est le plus important de tous, nous ne manquerons ni aux disciplines, ni aux jeûnes, ni au silence que la règle nous prescrit. Vous savez déjà que l'oraison, pour être véritable, doit s'aider de tout cela, et que délicatesse et oraison ne vont pas ensemble.

C'est sur l'oraison que vous m'avez priée de vous dire quelque chose. Mais en retour de ce que je vous en dirai, je vous demande de relire souvent avec une bonne volonté entière ce que j'ai dit jusqu'ici, et de le mettre en pratique. Cependant, avant de parler de ce qui est intérieur, c'est-à-dire de l'oraison, je vous indiquerai certaines choses bien nécessaires aux âmes qui prétendent marcher dans ce chemin de l'oraison. Nécessaires, elles le sont même à tel point, qu'en les observant, les âmes pourront, sans être grandes contemplatives, se trouver très avancées dans le service du Seigneur, tandis que, sans elles, il leur sera impossible d'être grandes contemplatives, et même elles se tromperont singulièrement si elles croient l'être. Daigne le Seigneur me donner la grâce dont j'ai besoin, et m'enseigner ce que j'ai à dire, afin qu'il en soit glorifié ! Amen.

Ne pensez pas, mes amies et mes sœurs, que je vais vous obliger à une quantité d'observances. Dieu veuille que nous pratiquions bien celles que nos saints pères ont mises en vigueur et qu'ils ont eux-mêmes gardées ! C'est en suivant cette voie qu'ils ont mérité ce nom de saints que nous leur donnons ; en prendre une autre, de soi-même ou sur l'indication d'autrui, serait une grave erreur.

Je ne développerai que trois points, qui sont de la Constitution. Il importe beaucoup de comprendre combien il nous est avantageux de les observer, si nous voulons jouir à l'intérieur et à l'extérieur de la paix que Notre-Seigneur nous a tant recommandée. Le premier est l'amour mutuel ; le second, le détachement de tout ce qui est créé ; le troisième, l'humilité véritable. Ce point, auquel je ne donne que la dernière place, est cependant le principal, et il embrasse tous les autres (1).

Le premier, qui regarde l'amour mutuel, est d'une très haute importance. En effet, rien de fâcheux qui ne soit aisément supportable à ceux qui s'aiment, et il faut qu'une chose soit bien rude pour causer de l'indignation. Si ce commandement était observé dans le monde comme il devrait l'être, il contribuerait beaucoup, je crois, à l'observation des autres ; mais, soit par excès, soit par défaut, nous n'arrivons pas à le pratiquer parfaitement.

Il semble, au premier abord, que parmi nous l'excès en ce point ne saurait être nuisible. Et cependant, il entraîne après lui tant de maux, tant d'imperfections, qu'à mon avis, il faut, pour le croire, l'avoir vu de ses yeux. Le démon s'en sert pour dresser mille pièges. Il est des consciences qui ne cherchent à contenter Dieu que d'une manière vulgaire, et celles-là en souffrent peu, elles y voient même une vertu. Mais celles qui aspirent à la perfection en comprennent bien le danger. Par là, en effet, la volonté s'affaiblit progressivement et devient incapable de s'employer tout entière à aimer Dieu. Ceci, je pense, doit être plus fréquent chez les femmes que

1. Ici se termine le chapitre IV au manuscrit de Valladolid.

chez les hommes. Le dommage qui en revient à l'ensemble de la communauté est manifeste : on s'aime moins les unes les autres, on est froissé du mauvais procédé dont son amie est l'objet, on désire avoir de quoi lui faire des présents, on recherche les occasions de lui parler : souvent, c'est pour lui dire qu'on l'aime, ou d'autres choses tout aussi déplacées, non pour lui dire qu'on aime Dieu. Il est rare, en effet, que ces grandes amitiés tendent à s'entr'aider à aimer Dieu davantage. A mon sens, le démon bien plutôt les suscite pour donner naissance à des partis dans les Ordres religieux.

N'a-t-on en vue que de servir sa Majesté, cela se reconnaît bien vite. La volonté, alors, n'est pas dominée par la passion ; au contraire, elle cherche dans cette amitié un secours pour vaincre les passions. Je voudrais qu'il y eût beaucoup d'amitiés de ce genre dans les communautés nombreuses. Mais dans ce couvent, où l'on n'est que treize et où l'on ne doit pas être davantage, toutes doivent être amies, toutes doivent s'aimer, toutes doivent se chérir, toutes doivent s'aider. Ainsi, pour l'amour du Seigneur, qu'elles se gardent de ces amitiés particulières, si saintes qu'elles soient d'ailleurs. Même entre des frères, c'est d'ordinaire un poison (a), et je n'y vois aucun profit ; entre parents moins proches, c'est une peste plus détestable encore.

Ce que je vous dis vous paraît peut-être excessif, et cependant, croyez-moi, mes sœurs, c'est la source d'une haute perfection, d'une paix profonde ; par là, on évite à celles qui ne sont pas encore très fortes

---

(a) *L'histoire de Joseph en est un exemple.* (Ms. de l'Escurial).

beaucoup d'occasions de péché. Il arrivera peut-être que notre affection se portera vers l'une de nos sœurs plutôt que vers l'autre, sans que nous puissions faire autrement ; c'est là un mouvement naturel, qui souvent même nous incline à aimer la personne la plus imparfaite lorsqu'elle est mieux douée du côté des grâces de la nature. Alors, faisons effort sur nous-mêmes, afin de ne pas nous laisser dominer par cette affection ; aimons les vertus de notre sœur et ses qualités intérieures, puis étudions-nous constamment à ne faire aucun cas de ce qui n'est qu'extérieur. O mes sœurs, ne souffrons pas que notre cœur soit esclave de qui que ce soit, sinon de Celui qui se l'est acquis de son propre sang ! Prenez-y garde ; car, sans savoir comment, vous pourriez vous trouver liées et hors d'état de vous dégager.

Oh ! quels enfantillages sans nombre se produisent alors ! Ce sont de telles petitesses, que pour le croire et s'en faire une idée, il faut en avoir été témoin : aussi je ne vois pas de motif de les signaler ici. Je dirai seulement que dans toute religieuse, c'est un mal, mais que dans une supérieure, c'est une peste (a).

(a) *Je ne veux pas les mentionner en détail, pour ne pas faire connaître qu'il se rencontre chez les femmes de pareilles faiblesses, et aussi pour ne pas en donner l'idée à celles qui les ignorent. Mais j'avoue que j'en ai été parfois dans le dernier étonnement. Quant à moi, grâce à Dieu, je n'ai jamais eu d'attaches de ce genre qui fussent considérables ; peut-être était-ce parce que je m'en permettais d'autres bien pires. Mais, encore une fois, j'ai été fréquemment témoin des faiblesses dont je parle, et les ayant constatées en plusieurs, je crains qu'elles n'existent dans la*

On doit prendre grand soin d'arrêter ces coteries dès que l'amitié particulière commence à paraître, mais il faut y mettre de l'adresse et de l'affection, plutôt que de la rigueur. Pour remédier à ce mal, il est très utile de n'être ensemble et de ne se parler qu'aux heures marquées, suivant l'usage qui s'observe à présent parmi nous de ne pas s'assembler, mais de se tenir séparément, chacune dans sa cellule, comme la règle l'ordonne. Affranchissez-vous, dans ce monastère de Saint-Joseph, de la coutume d'avoir une salle de travail. Cette coutume est louable, mais il est plus facile de garder le silence quand chacune reste chez soi. De plus, c'est une grande chose pour l'oraison que de s'habituer à la solitude, et comme la vie d'oraison doit être fondamentale en ce monastère (a), il faut faire tous nos efforts pour nous affectionner à ce qui la favorise.

Je reviens à l'amour mutuel. Il est superflu, ce semble, de vous y exhorter. En effet, quelles gens, si barbares qu'on les suppose, n'en viendraient à s'aimer s'ils vivaient et conversaient toujours ensemble, sans qu'il leur fût permis d'avoir de relations, d'entretiens, de délassement, avec les personnes du dehors ? Qu'en doit-il être pour nous qui savons que Dieu nous aime et que nos sœurs aiment Dieu, puisqu'elles ont tout abandonné pour sa Majesté ! Au

---

plupart des monastères. Chez toute religieuse, c'est un très grand obstacle à une entière régularité et à la perfection ; mais dans une supérieure, c'est une peste, je l'ai déjà fait remarquer. (Ms. de l'Escurial.)

(a) *Et que c'est pour nous y adonner que nous nous sommes réunies ici.* (Ms. de l'Escurial.)

reste, la vertu attire toujours l'amour, et j'espère de la bonté de Dien que, par sa grâce, elle sera toujours le partage des religieuses de cette maison. Il n'y a donc pas lieu, je crois, d'insister beaucoup sur ce point. Mais comment doit-on s'aimer? En quoi consiste l'amour vertueux, qui est celui que je désire voir régner ici? A quel signe reconnaîtrons-nous que nous avons cette vertu, dont la valeur est si haute, puisque Notre-Seigneur l'a recommandée avec tant d'instance à ses apôtres? Voilà ce dont je voudrais vous dire quelque chose, selon mon peu de capacité. Si vous le trouvez expliqué avec autant de détail en d'autres livres, ne vous arrêtez pas à ce que j'en écrirai, car peut-être ne sais-je ce que je dis.

Je parlerai de deux sortes d'amour. L'un est spirituel, et entièrement dégagé, ce semble, de tout ce qui, venant des sens ou de notre sensibilité naturelle, pourrait en altérer la pureté. L'autre est spirituel, mais les sens et la faiblesse humaine y ont leur part; c'est cependant un amour honnête et licite, comme celui qui joint les parents et les amis.

J'ai déjà dit quelque chose de ce second amour. Je veux parler maintenant de celui qui est spirituel, sans mélange d'aucune passion, car dès que la passion s'y mêle, toute cette belle harmonie est troublée. Si donc nous usons de modération et de discrétion dans nos rapports avec les personnes vertueuses, spécialement avec les confesseurs, ces rapports nous seront avantageux. Mais s'aperçoit-on qu'il y a dans le confesseur quelque tendance frivole, qu'on tienne tout pour suspect, qu'on n'ait aucun entretien avec lui, même sur des sujets édifiants, qu'on se confesse en peu de mots et qu'on se retire. Le mieux serait de dire à la prieure qu'on ne se trouve pas bien de ce

confesseur, et de le changer. C'est le plus sage, si on peut le faire sans blesser sa réputation (a).

En pareil cas et en d'autres très embarrassants, où le démon pourrait tendre des pièges et où l'on ne sait quel parti prendre, le plus sage est de se procurer un entretien avec un homme de doctrine — et

---

(a) *Si nous nous comportons avec modération et discrétion dans les affections qui ne sont pas entièrement spirituelles, tout deviendra méritoire, et ce qui nous paraît procéder de la nature deviendra vertu. Il est vrai que le spirituel et le naturel sont parfois tellement mêlés ensemble, qu'on ne peut les distinguer, spécialement lorsqu'il s'agit d'un confesseur. Les personnes d'oraison, en effet, s'affectionnent ordinairement beaucoup à leur guide spirituel, quand elles le voient saint et qu'elles se sentent comprises par lui. Le démon les assiège alors d'une foule de scrupules, qui jettent leur âme dans le trouble. C'est précisément ce à quoi il vise, et cela plus encore si le confesseur les fait avancer dans la perfection. L'ennemi les presse alors de telle sorte, qu'ils en viennent à le quitter, mais la tentation ne leur laisse pas plus de trêve avec un second et un troisième. Ce qu'elles doivent faire en cet état, c'est ne pas se mettre en peine si elles ont ou non de l'affection pour lui. Si elles en ont, eh bien! soit, qu'elles en aient. De fait, si nous aimons ceux qui font du bien à notre corps, pourquoi n'aimerions-nous pas ceux qui travaillent sans cesse à faire du bien à notre âme? A mon avis, pareille affection peut nous amener à faire de grands progrès, si le confesseur est saint, spirituel, et s'applique à faire avancer notre âme. Étant donné notre faiblesse, une affection de ce genre nous aide quelquefois beaucoup à réaliser de grandes choses pour le service de Dieu. Mais si le confesseur n'est pas tel que je viens de dire, il y aurait alors danger, et s'il savait qu'on lui porte de l'affection, il pourrait en résulter les plus grands inconvénients, dans les maisons où la clôture est*

cette liberté s'accorde lorsqu'il y a nécessité, — de se confesser à lui et de faire ce qu'il dira, car lorsqu'il faut remédier à une situation, l'on peut se tromper beaucoup. Combien d'erreurs, en effet, ne commet-on pas dans le monde, parce que l'on agit sans prendre conseil, spécialement quand les intérêts du prochain

---

très sévère plus qu'ailleurs. Comme il est difficile de reconnaître si le confesseur a toutes les qualités voulues, il faut beaucoup de prudence et de circonspection. Le meilleur serait qu'il ne sût pas qu'on lui est affectionné et qu'on ne lui en dît rien. Mais le démon presse tellement les âmes, que cela devient impossible; elles se figurent que c'est là tout ce dont elles ont à s'accuser, et que c'est une obligation pour elles de le faire. C'est pourquoi je voudrais les voir se bien persuader que tout cela n'est rien, et n'en faire aucun cas. Voilà ce que je leur conseille, si elles reconnaissent par ailleurs que les discours du confesseur ne tendent qu'au bien de leur âme, si elles n'aperçoivent en lui aucune trace de légèreté — et la chose est bien facile à voir pour peu qu'on ne veuille pas se rendre stupide, — enfin si elles remarquent qu'il a la crainte de Dieu. En ce cas, quelque peine que puisse leur causer l'appréhension de trop l'aimer, elles ne doivent pas s'en soucier. Le démon finira par se lasser et les laissera tranquilles. Mais viennent-elles à constater dans les discours d'un confesseur quelque tendance vaine, dès lors, qu'elles tiennent tout pour suspect et renoncent à tout entretien avec lui, même sur l'oraison et les choses de Dieu; qu'elles se confessent en peu de mots et se retirent. Le mieux serait de dire à la mère prieure qu'on ne se trouve pas bien de lui et de le changer. C'est le plus sage, quand la chose est possible, et j'espère de la bonté de Dieu qu'elle le sera toujours. Enfin, malgré le mortel chagrin qu'il pourra d'ailleurs en éprouver, on doit faire tout ce qui dépend de soi pour n'avoir plus de rapports avec lui. (Ms. de l'Escurial.)

sont en jeu ! Je dis qu'il est nécessaire de remédier à la situation, car lorsque le démon commence l'attaque de ce côté, la chose ira loin, si l'on n'arrête le mal promptement. Ainsi, se procurer, comme je l'ai dit, un entretien avec un autre confesseur, est le parti le plus sûr, quand la chose est possible, et j'espère de la bonté du Seigneur qu'elle le sera toujours.

Comprenez toute l'importance de ceci. Ce mal est dangereux; c'est un enfer, c'est la ruine de toute une communauté. Ainsi n'attendez pas qu'il ait fait de grands progrès. Je dis que, dès le principe, vous devez l'enrayer par tous les moyens qui seront en votre pouvoir et qu'en bonne conscience vous croirez pouvoir prendre. Mais j'espère que le Seigneur ne permettra pas que des personnes appelées à mener une vie d'oraison, puissent avoir de l'attachement pour d'autres que de grands serviteurs de Dieu. Ou il en est ainsi, ou ces âmes sont bien éloignées de l'oraison et de la perfection auxquelles on aspire dans ce monastère. En effet, voyant qu'un confesseur n'entend pas leur langage et n'aime point à parler de Dieu, elles ne pourront lui porter d'affection, attendu qu'entre elles et lui il n'y aura point de ressemblance. Si cette ressemblance existe, vu le peu d'entrée que le mal trouve ici, le confesseur, à moins d'un excès de simplicité, ne s'inquiétera pas, et ne voudra pas inquiéter les servantes de Dieu.

Puisque j'ai abordé ce sujet et montré que le démon peut causer en ceci un dommage considérable, j'ajouterai que l'on ne s'en aperçoit que fort tard, et que, par suite, la perfection peut se ruiner peu à peu, sans que l'on sache comment. En effet, si le confesseur veut communiquer la frivolité dont il

est lui-même atteint, il portera les autres à tout regarder comme des bagatelles. Que Dieu nous préserve de pareilles choses! Je le lui demande au nom de lui-même. C'en est assez pour jeter toutes les religieuses dans le trouble, parce que leur conscience leur dit le contraire de ce que dit le confesseur. Si alors on les oblige à ne s'adresser qu'à lui, elles ne savent que faire ni comment recouvrer la paix, parce que celui qui devrait les calmer et les soulager est celui-là même qui fait le mal. Il doit se rencontrer de grandes afflictions de ce genre en certains endroits; c'est pour moi le sujet d'une bien vive compassion. Ainsi ne vous étonnez pas de l'importance que j'attache à vous prémunir contre ce danger (a).

(a) *J'ai vu sur ce point de bien grandes souffrances dans certains monastères, non pas toutefois dans le mien* (1). (Ms. de l'Escurial.)

1. Par *mi monasterio*, la sainte désigne toujours le monastère de l'Incarnation où elle avait fait profession.

CHAPITRE V

VIII (Esc.) — VI (Vall.)

DES CONFESSEURS ET COMBIEN IL IMPORTE QU'ILS AIENT DE LA DOCTRINE.

SOMMAIRE. — *Inconvénients du manque de liberté pour la direction spirituelle. — Combien la sainte désire que ses filles puissent toujours communiquer librement avec des confesseurs instruits. — Précautions qu'elle a prises pour leur assurer cette liberté.*

Fasse Notre-Seigneur, je le lui demande au nom de lui-même, que personne n'éprouve en ce monastère une angoisse qui met à ce point l'âme et le corps à la torture. Quand la supérieure est si bien avec le confesseur, que les religieuses n'osent rien dire à celui-ci de celle-là, ni à celle-là de celui-ci, alors vient la tentation de ne point confesser des péchés très graves, par crainte de se voir tourmentée. O Dieu! quel ravage le démon peut causer par cette voie! Et combien coûtent cher aux religieuses cette contrainte et ce point d'honneur! C'est faire beaucoup, croit-on, pour l'observance, comme pour la réputation du monastère, que de communiquer avec un confesseur seulement, et par là le démon travaille à se rendre maître des âmes, ne pouvant y réussir autrement. Les religieuses demandent-elles un autre confesseur, c'en est fait, ce semble, du bel ordre de la vie religieuse! Mais si ce confesseur n'est pas de

l'Ordre, oh! alors, serait-il un saint, un simple entretien avec lui semble un affront pour la communauté tout entière (a).

Quant à moi, je demande pour l'amour du Seigneur à celle qui sera supérieure, d'obtenir de l'évêque — ou du provincial — qu'en plus des confesseurs ordinaires, elle et toutes ses religieuses puissent s'entretenir de temps en temps avec des hommes de doctrine et traiter avec eux des choses de leur âme, spécialement si leurs confesseurs ont peu de savoir, fussent-ils d'ailleurs vertueux. Le savoir est précieux pour donner lumière en tout. Aussi bien n'est-il pas impossible de trouver chez quelques-uns la science et la vertu réunies.

Plus le Seigneur vous favorise dans l'oraison, mes sœurs, plus il devient nécessaire que vos œuvres et votre oraison soient solidement établies. Vous savez que la première pierre de l'édifice, c'est une bonne conscience, la fuite très soigneuse de tout péché, même véniel, et la recherche du plus parfait. Vous penserez peut-être que ceci, tout confesseur le sait. Eh bien! c'est une erreur. Il m'est arrivé de traiter de matières de conscience avec l'un d'eux, qui avait fait tout son cours de théologie, et qui me fit beaucoup de tort en me disant que certaines choses n'étaient rien. Je sais qu'il n'avait pas l'intention de me tromper ni sujet de le vouloir, mais il n'en savait pas davantage. La même chose m'est arrivée encore avec deux ou trois autres.

Avoir cette vraie lumière qui permet de garder

(a) *Quand ce serait un saint Jérôme, voilà un affront pour l'Ordre tout entier.* (Ms. de l'Escurial.)

parfaitement la loi de Dieu, c'est notre bien le plus précieux. C'est la base solide de l'oraison, et vienne à manquer ce fondement si ferme, tout l'édifice porte à faux. Ainsi vous en arriverait-il, si l'on vous refusait la liberté de vous confesser à des hommes tels que je l'ai indiqué plus haut, et de leur communiquer ce qui regarde votre âme. Je vais plus loin, et je dis que dans le cas même où le confesseur ordinaire réunirait toutes les qualités, vous devez de temps en temps avoir ces communications. Car, après tout, le confesseur peut se tromper, et il est à désirer que toutes les religieuses ne soient point trompées par lui. Ceci, néanmoins, à la condition de n'aller jamais contre l'obéissance. Il y a pour tout des moyens légitimes. Cette communication est d'un grand prix pour les âmes ; il convient donc de la procurer par les moyens dont on dispose.

Tout ce que j'ai dit regarde la supérieure. Je lui demande donc à nouveau, puisqu'on ne recherche ici d'autres consolations que celles de l'âme, de consoler les âmes par cette voie. Dieu conduit par des chemins divers, et l'on ne peut exiger d'un confesseur qu'il les connaisse tous. Malgré votre pauvreté, pourvu que vous soyez ce que vous devez être, vous trouverez toujours, je vous le certifie, des hommes de sainte vie qui voudront bien communiquer avec vous et vous consoler. Celui qui nourrit vos corps leur inspirera la pensée et le désir d'éclairer affectueusement vos âmes. Ainsi, le mal que je redoute pour vous se trouvera écarté. S'il arrive que le confesseur soit abusé par le démon sur quelque point de doctrine, sachant que vous communiquez avec d'autres, il prendra garde à lui et sera plus circonspect en toute sa conduite.

Cette entrée une fois interdite au démon, j'espère de la bonté de Dieu qu'il n'en trouvera point d'autre pour pénétrer en ce monastère. Je prie donc, pour l'amour de Notre-Seigneur, l'évêque qui occupera le siège de cette ville, de laisser aux sœurs cette liberté, et de ne pas la retrancher tant qu'il s'agira d'hommes de doctrine et de vertu, ce qui est facile à savoir dans un endroit aussi peu considérable (a).

Tout ce que je viens de dire, je l'ai vu et constaté. De plus, j'en ai conféré avec des hommes doctes et saints, qui ont examiné ce qui était le plus propre à développer la perfection dans ce monastère. Or, de tous les dangers — car il y en a partout en cette vie — nous avons trouvé que le moindre était celui qui pouvait résulter de cette façon de faire. Nous avons également jugé qu'il ne devait pas y avoir de vicaire (1) ayant droit d'entrée et de sortie, et qu'aucun confesseur n'aurait cette liberté ; mais que leur office à l'un et à l'autre devait consister

---

(a) *Je le répète, qu'il n'empêche pas les religieuses de se confesser à eux de temps en temps et de leur parler de leur oraison, quand bien même elles auraient déjà des confesseurs. Je sais qu'il y a pour cela bien des motifs, et que l'inconvénient qui pourrait en résulter est nul en comparaison du mal si grand, si caché et pour ainsi dire irrémédiable, qu'apporte la conduite contraire. Les monastères, en effet, ont cela de particulier, que le bien y déchoit rapidement si on ne le maintient avec grand soin, et que le mal, fût-il à son début, est extrêmement difficile à extirper, parce qu'en très peu de temps les imperfections deviennent coutume et chose toute naturelle.* (Ms. de l'Escurial.)

1. On appelait vicaire le prêtre qui exerçait auprès d'une communauté les fonctions de délégué du supérieur.

uniquement à veiller sur la décence du monastère et son éloignement du monde, comme aussi sur les progrès intérieurs et extérieurs des religieuses, enfin à prévenir le supérieur lorsqu'ils remarqueraient un abus, mais sans exercer eux-mêmes la supériorité.

Tel est l'ordre de choses aujourd'hui en vigueur, et non d'après mon avis seulement. Voici comment. L'évêque actuel, sous la juridiction duquel nous nous trouvons — car, pour bien des motifs, nous n'avons pas été placées sous la juridiction de l'ordre, — est extrêmement porté vers tout ce qui respire la religion et la sainteté. C'est un grand serviteur de Dieu, qui se nomme don Alvaro de Mendoza, dont la naissance est très illustre, et qui comble ce monastère de tous les témoignages possibles de bonté. Il assembla sur le sujet en question des hommes de savoir, de spiritualité et d'expérience, et l'on y décida ce que j'ai dit. Les supérieurs qui viendront dans la suite feront bien de se ranger à cette décision, puisqu'elle a été prise par des hommes si éminents, et qu'on a demandé au Seigneur, par beaucoup de prières, de leur faire connaître ce qui était le meilleur. Or, d'après ce qui jusqu'ici a été constaté, c'est assurément ce qu'il y a de mieux. Daigne le Seigneur le maintenir toujours pour sa plus grande gloire! Amen (a).

(a) *Ainsi, qu'il y ait un confesseur ordinaire, et que ce soit le chapelain lui-même, s'il est apte à cette fonction. Qu'ensuite toute religieuse ait la liberté, lorsque son âme en aura besoin, de se confesser à des hommes ayant les qualités que j'ai indiquées et qui auront été préalablement*

nommés au supérieur. Et si la mère prieure est telle que l'évêque puisse s'en remettre à elle, qu'il la laisse en décider. D'ailleurs les religieuses étant en petit nombre, elles donneront peu d'occupation. La chose a été ainsi réglée entre des hommes éminents en doctrine, en prudence et en oraison, après des prières ferventes faites par un grand nombre de personnes, et par moi-même, toute misérable que je suis. Aussi j'espère de la grâce de Notre-Seigneur que la décision prise est la plus convenable. C'est également ainsi qu'en a jugé notre évêque actuel, don Alvaro de Mendoza, qui ne demande qu'à favoriser le bien spirituel et temporel de cette maison. Désireux comme il l'est de voir la perfection qui s'y observe aller toujours croissant, il a examiné la chose de fort près, et je ne crois pas que Dieu permette qu'il se trompe, puisqu'il tient sa place et ne cherche que sa plus grande gloire. J'ai confiance que, par la grâce de Notre-Seigneur, les supérieurs qui viendront dans la suite ne voudront point aller à l'encontre d'une décision si mûrement pesée et dont, pour divers motifs, l'importance est si grande. (Ms. de l'Escurial.)

CHAPITRE VI

IX et X (Esc.) — VII (Vall.)

DE L'AMOUR PARFAIT

Sommaire. — *Excellence de cet amour. — Quelles sont les âmes qui l'ont en partage. — De quelle manière il s'exerce.*

Je me suis bien éloignée de mon sujet. Et cependant ce que j'ai dit est si important que, pour peu qu'on le comprenne, on ne m'en blâmera point.

Revenons maintenant à cet amour qu'il est juste, qu'il est permis, d'avoir les unes pour les autres; celui que j'appelle purement spirituel. J'ignore si je sais bien ce que je dis. En tout cas, il n'est pas nécessaire, je crois, d'en parler longuement, parce que cet amour est le partage du petit nombre. Si vous l'avez reçu du Seigneur, rendez-lui en de grandes actions de grâce, car un tel amour doit être d'une très haute perfection. Malgré tout, je veux en dire quelque chose et peut-être ne sera-ce pas sans une certaine utilité : à ceux qui ont le désir et l'ambition de la vertu, il suffit qu'on la leur mette sous les yeux pour qu'ils lui donnent toute leur affection.

Plaise à Dieu de m'accorder l'intelligence de cet amour, et plus encore, le talent d'en parler. En effet,

je ne sais pas bien reconnaître, ce me semble, quand l'amour est spirituel et quand il s'y mêle du sensible, et vraiment je me demande comment j'ose aborder un tel sujet. Je suis comme une personne qui entend parler de loin, et qui ne saisit pas distinctement les paroles prononcées. Aussi doit-il m'arriver quelquefois de ne pas savoir ce que je dis, et pourtant le Seigneur permet que ce soit bien dit. Si d'autres fois ce n'est que sottise, rien d'étonnant, car ce qui m'est le plus naturel, c'est de ne réussir en rien.

Cet amour spirituel est, ce me semble, le partage des âmes auxquelles Dieu a fait clairement connaître ce qu'est le monde et son peu de valeur, la réalité du monde futur, l'opposition qui existe entre l'un et l'autre — l'un éternel dans sa durée, l'autre rapide comme un songe, — enfin la différence qui sépare l'amour du Créateur et celui de la créature. Je parle ici d'une connaissance basée sur l'expérience, bien supérieure à ce que la réflexion et même la foi nous présentent. Ces âmes comprennent, elles goûtent, ce qu'est le Créateur et ce qu'est la créature, ce que l'on gagne avec l'un et ce que l'on perd avec l'autre, et bien d'autres vérités que le Seigneur enseigne à ceux qui veulent se laisser instruire par lui dans l'oraison, ou que de lui-même il trouve bon d'instruire. Alors elles aiment bien autrement que nous n'aimons, nous qui n'avons pas atteint ce degré d'élévation.

Ce discours, mes sœurs, vous paraît peut-être hors de propos, et vous vous dites que vous savez déjà tout cela. Dieu veuille qu'il en soit ainsi, que vous le sachiez comme il faut le savoir, et que vous portiez cette connaissance gravée au plus intime de

votre cœur ! Si donc vous le savez, vous verrez que je ne mens pas en disant que celui qui en est là par la grâce de Dieu, possède cet amour spirituel. Les âmes élevées à cette hauteur sont des âmes généreuses, des âmes royales. Elles ne trouvent point leur satisfaction à aimer quelque chose d'aussi misérable que ces pauvres corps, quels qu'en soient d'ailleurs la beauté et les charmes [je veux dire qu'elles ne les aiment point d'un amour qui les captive et les enchaîne] (1). Ils pourront plaire à leur vue et les porter à bénir le Créateur, mais les captiver, jamais. Par les captiver, j'entends attirer leur amour au moyen de ces avantages extérieurs. Ces âmes croiraient aimer un objet sans réalité, chérir une ombre. Elles auraient honte d'elles-mêmes, et n'oseraient plus, sans une extrême confusion, dire à Dieu qu'elles l'aiment.

Vous allez m'objecter : ces personnes ne savent donc pas aimer, ni payer de retour l'affection qu'on a pour elles ? Je réponds : Du moins se soucient-elles fort peu d'être aimées. Si quelquefois, par un mouvement soudain, leur nature les incline à se réjouir de se sentir aimées, rentrant aussitôt en elles-mêmes, elles reconnaissent que c'est folie ; j'excepte le cas où il s'agit de personnes dont la doctrine ou les prières peuvent être profitables à leur âme. Toutes les autres affections leur pèsent. Elles comprennent qu'elles n'en retirent aucun profit et pourraient même y trouver un dommage. Cependant, elles ne laissent pas d'en être reconnaissantes, et elles les paient de retour par leurs prières. Dans leur pensée, ceux qui les aiment ont Dieu lui-même pour

1. Copie de Tolède.

débiteur. Ne découvrant en elles-mêmes rien qui mérite d'être aimé, elles se persuadent que cette affection prend sa source en lui, et qu'on ne les aime que parce que Dieu les aime. En conséquence, elles laissent à sa Majesté le soin d'acquitter leur dette de reconnaissance, et la supplient de le faire. Après quoi, elles s'en croient déchargées, et il leur semble que la chose ne les regarde plus.

Tout bien considéré, je me dis quelquefois qu'il y a un bien grand aveuglement dans ce désir que nous avons d'être aimés, à moins, je le répète, qu'il ne s'agisse de personnes capables de nous aider à acquérir les biens parfaits. Remarquez-le d'ailleurs, quand nous désirons l'affection de quelqu'un, il se mêle toujours à ce désir une certaine recherche de notre utilité ou de notre satisfaction personnelle. Or, ces âmes parfaites ont déjà foulé aux pieds tous les biens et tous les égards dont on pourrait les combler en ce monde. Pour ce qui est des satisfactions, quand bien même elles le voudraient, elles ne sont presque plus maîtresses d'en goûter qui méritent ce nom, si ce n'est en Dieu ou dans les entretiens dont Dieu est l'objet. Cela étant, quel avantage peuvent-elles retirer d'être aimées? Quand cette vérité se présente à leur esprit, elles rient d'elles-mêmes, en songeant au temps où elles étaient en peine de savoir si leur affection se trouvait ou non payée de retour.

Sans doute, même dans une amitié vertueuse, il est très naturel de désirer ce retour d'affection. Mais lorsque nous l'avons obtenu, nous constatons que nous avons été payés avec des brins de paille. Nous n'avons obtenu qu'un souffle, une chose sans consistance et que le vent emporte. Et, en effet, quand

nous aurions été aimés d'un grand amour, que nous en resterait-il? Aussi, ces âmes sont-elles indifférentes à être aimées ou à ne l'être pas, à moins, je le redis encore, qu'il ne s'agisse de leur bien spirituel et des personnes dont j'ai parlé plus haut, parce qu'elles savent très bien qu'étant donné notre nature, le dévouement se lasse bientôt, s'il n'est soutenu par l'affection.

Vous pensez sans doute que de telles âmes n'aiment et ne savent aimer personne, si ce n'est Dieu. Erreur! Elles aiment, et bien plus que les autres, d'un amour plus vrai, avec plus de passion, et leur amour est bien plus profitable; enfin, c'est de l'amour. En outre, ces personnes sont toujours beaucoup plus portées à donner qu'à recevoir, et elles sont dans cette disposition vis-à-vis du Créateur lui-même. Je vous le déclare, cette manière d'aimer est celle qui mérite le nom d'amour, et ces autres affections si basses n'ont fait que l'usurper.

Vous direz encore : Si ce n'est point ce qu'elles voient qui cause leur amour, sur quoi se porte leur affection? Je réponds qu'elles aiment ce qu'elles voient, et s'affectionnent à ce qu'elles entendent, mais ce qu'elles voient est stable. Ces personnes, lorsqu'elles aiment, ne s'arrêtent point au corps, elles fixent leurs regards sur l'âme et examinent s'il se trouve en elle quelque chose à aimer. Si elles ne l'y découvrent pas, il leur suffit d'apercevoir un faible germe, une simple disposition annonçant qu'une fois creusée, cette mine pourra donner de l'or. Alors, leur amour ne compte pour rien le travail; tout ce qui peut s'offrir, elles l'embrasseront de grand cœur, pour le bien de cette âme. La raison en est qu'elles veulent continuer à l'aimer; or, elles

savent très bien que cela ne leur sera possible que si cette âme a des biens spirituels et un grand amour pour Dieu. Elle aura beau les prévenir de toutes manières, les aimer du plus violent amour, leur rendre toutes sortes de bons offices, avoir en partage toutes les grâces de la nature réunies, l'amitié restera languissante et n'aura pas de fermeté. Ces âmes savent par expérience le néant de tout, elles ne seront pas dupes des apparences. Elles voient que pareils amis et elles ne sont pas faits pour s'entendre, que leur affection mutuelle ne pourra subsister. Et, en effet, si la personne aimée ne garde pas la loi divine, une telle amitié finira avec la vie. Or, il est clair qu'elle n'aime pas Dieu, et qu'en conséquence, il faudra aboutir à des termes différents.

Ainsi, ces âmes en qui Dieu a infusé la véritable sagesse, n'estiment pas au delà de ce qu'elle vaut une affection qui ne dure que le temps de la vie. Que dis-je? Elles ne l'estiment pas même à sa valeur, car enfin, pour ceux qui recherchent la jouissance des biens de ce monde, les délices, les honneurs, la fortune, elle a bien quelque prix, l'amitié d'une personne riche et à même de leur procurer des passe-temps et des plaisirs. Mais lorsqu'on a tout cela en horreur, on estime fort peu, ou même point du tout, une semblable amitié.

Lors donc qu'elles aiment, ces âmes, leur passion est d'arriver à ce que la personne aimée aime Dieu, afin qu'elle soit aimée de lui ; autrement, je le répète, elles savent qu'elles ne pourraient lui continuer leur affection. Du reste, si elles l'aiment, c'est fort à leurs dépens : elles n'omettent rien de ce qui est en leur pouvoir pour son avancement, elles donneraient

mille vies pour lui procurer le moindre bien spirituel. O précieux amour, qui imite de si près le Prince de l'amour, Jésus notre Trésor !

CHAPITRE VII

XI et XII (Esc.) — VIII (Vall.)

SUITE DU MÊME SUJET. QUELQUES AVIS PROPRES A CONDUIRE LES AMES A L'ACQUISITION DE L'AMOUR SPIRITUEL.

SOMMAIRE. — *Ardeur de dévouement que communique l'amour spirituel. — Combien il diffère des autres amours. — Comment il faut travailler à l'acquérir. — Écueils à éviter. — Avec quelle vigueur il faut retrancher tout ce qui pourrait donner naissance aux brigues et aux partialités.*

C'est chose étrange à quel point cet amour est passionné. Ah! qu'il coûte de larmes! Que de pénitences! Que d'oraisons! Quel soin de recommander la personne aimée à tous ceux que l'on croit pouvoir lui être utiles auprès de Dieu par leurs prières! Quel désir continuel de lui voir faire des progrès! Ce désir ne laisse pas un moment de repos. Mais tandis qu'on la croyait en bon chemin, arrive-t-il de la voir retourner quelque peu en arrière, alors il semble qu'on ne pourra plus goûter aucun plaisir en cette vie; on ne mange, on ne dort, qu'assailli par cette préoccupation, on craint sans cesse qu'une âme si chère ne se perde, et qu'on ne soit forcé de se séparer d'elle pour jamais. La mort d'ici-bas, on n'en tient aucun compte: on ne veut pas s'attacher à ce qu'un souffle va vous

arracher des mains, sans qu'il soit possible de le ressaisir. Je l'ai dit déjà, nul intérêt propre en cet amour : tout ce qu'on désire, tout ce qu'on veut, c'est voir cette âme riche des biens du ciel.

Elle est là, l'affection véritable, non dans ces malheureux attachements d'ici-bas ! Encore ne fais-je pas entrer en ligne de compte l'amour criminel. De celui-là, Dieu nous en préserve ! C'est un enfer. Ainsi, ne nous fatiguons pas à le stigmatiser. Dépeindre le moindre des maux dont il est la source, est impossible. Pour nous, mes sœurs, nous ne devons jamais nommer un tel amour, ni penser qu'il existe dans le monde, ni l'entendre nommer par d'autres, soit en plaisanterie, soit sérieusement, ni souffrir en notre présence aucun entretien ou récit qui y ait rapport. Nul bien ne saurait en résulter, et en entendre seulement parler peut devenir nuisible.

Je parle de l'affection légitime que nous avons les unes pour les autres, ou que nous portons à nos proches et à nos amies. Cette affection nous inspire une crainte continuelle de voir mourir les personnes que nous aimons. Ont-elles mal à la tête, il semble que notre âme en soit malade ; les voyons-nous sous le poids de quelque épreuve, la patience nous échappe, comme l'on dit ; et ainsi du reste. Dans l'amitié dont nous parlions tout à l'heure, rien de tout cela. La faiblesse naturelle peut bien faire éprouver, au premier abord, un sentiment pénible ; mais bientôt, à la lumière de la raison, on examine si l'épreuve est un bien pour l'âme aimée, si elle l'enrichit de vertus, de quelle manière cette âme la supporte ; on prie Dieu de lui donner la patience et de lui faire retirer des mérites de ses peines. Reconnaît-on en elle cette patience, loin d'éprouver aucun chagrin, tout est joie

et contentement. A la vérité, on aimerait beaucoup mieux prendre sur soi les épreuves de son amie que de les lui voir souffrir, si l'on pouvait en même temps lui céder tout entiers le mérite et le profit qui se rencontrent dans la souffrance; mais tout cela, sans inquiétude, sans trouble.

Je le répète, un tel amour retrace et imite de bien près celui que nous a porté Jésus, l'Amant par excellence. Ceux qui le possèdent font un bien immense, parce qu'ils prennent pour eux toutes les peines, et veulent que les autres en aient tout le profit. Les personnes qui sont l'objet d'une pareille amitié en retirent les plus signalés avantages. Qu'on m'en croie, ou ces relations cesseront — du moins pour ce qui est de cette intimité toute spéciale, — ou l'on obtiendra de Notre-Seigneur de voir ses amis tendre, par le même chemin que soi, à la même patrie. C'est ce que fit sainte Monique pour saint Augustin. Impossible à ces âmes d'user envers leurs amis de la moindre dissimulation. Les voient-elles dévier du droit chemin ou commettre quelques fautes, sur-le-champ elles les en avertissent, et il n'est pas en leur pouvoir de faire autrement. Tant qu'elles ne les voient pas corrigés, elles ne les flattent en rien, elles ne leur dissimulent rien. Ou ceux qu'elles aiment se corrigeront, ou ils se retireront de leur amitié, parce qu'ils ne pourront supporter cette façon de faire, et réellement ce serait chose intolérable, parce que des deux côtés il y aurait guerre continuelle. A ces âmes désoccupées du monde entier et qui ne prennent pas garde si les autres servent Dieu ou non, tant elles veillent attentivement sur elles-mêmes, il est impossible de ne pas sortir de cette réserve quand il s'agit de leurs amis. Rien ne leur échappe : elles voient jusqu'aux atomes.

Oui, je vous l'assure, elles portent une bien lourde croix (a).

Cette manière d'aimer est celle que je voudrais voir pratiquée parmi vous. Sans doute, au début, elle ne sera pas aussi parfaite, mais le Seigneur la perfectionnera peu à peu. Commençons par la pratiquer à un degré moyen ; et quand bien même il s'y mêlerait un peu de tendresse, cela ne nuira pas, pourvu qu'elle s'adresse à toutes en général. Il est bon, il est quelquefois nécessaire, de témoigner une tendre affection et de la sentir réellement, de compatir à

(a) *Oh! bienheureuses les âmes qui ont de tels amis! Heureux le jour où elles ont fait leur connaissance! O mon Maître! ne voudriez-vous pas m'accorder beaucoup d'amis qui m'aiment de la sorte? Assurément, mon Dieu, je préférerais ce bonheur à l'amitié de tous les rois et de tous les grands seigneurs de ce monde, et à juste titre, puisque les amis dont je parle emploient tous les moyens en leur pouvoir pour nous mettre en état de dominer le monde entier, et de nous assujettir tout ce qu'il renferme. Lorsque vous connaîtrez, mes sœurs, une de ces âmes, votre mère prieure doit apporter tous les soins possibles à vous procurer sa communication. De telles âmes, aimez-les autant qu'il vous plaira. Le nombre, sans doute, en est petit; mais lorsqu'une personne arrive à la perfection, le Seigneur ne veut pas qu'elle reste ignorée. On vous dira très certainement qu'une amitié de ce genre n'est pas nécessaire, que Dieu vous suffit. Mais moi je vous dis que c'est un excellent moyen d'arriver à Dieu que de communiquer avec ses amis; on en retire toujours le plus grand profit, je le sais par expérience. Si, pour ma part, je ne suis pas aujourd'hui dans l'enfer, je le dois, après Dieu, à des amis de ce genre. J'ai toujours eu le plus grand désir d'être aidée de leurs prières, et j'ai fait tous mes efforts pour l'obtenir.* (Ms. de l'Escurial.)

certaines peines, à certaines infirmités de ses sœurs, même légères. En effet, il arrive à certaines personnes d'éprouver, pour un très mince sujet, autant de chagrin qu'une autre en ressentirait pour une grande épreuve. Il y en a qui, par caractère, s'affligent beaucoup pour peu de chose (a). Si votre caractère est différent, n'en soyez pas pour cela moins compatissante. Peut-être Notre-Seigneur, en nous épargnant ces peines, veut-il nous en envoyer d'une autre nature, qui nous sembleront très pesantes et le seront peut-être, et qui cependant paraîtront légères à autrui. Ainsi, en pareilles matières, ne jugeons pas des autres par nous-mêmes, et ne nous considérons point au temps où, peut-être sans travail de notre part, le Seigneur nous a rendues plus fortes. Mais considérons-nous à l'époque où nous avons été plus faibles.

Cet avis est très utile pour apprendre à compatir aux souffrances du prochain, si petites soient-elles, et il s'adresse spécialement aux âmes dont j'ai parlé. Comme elles soupirent après les croix, rien ne leur semble difficile; il leur est donc très nécessaire de considérer attentivement ce qu'elles étaient au temps de leur faiblesse, et de bien comprendre que si elles n'en sont plus là, cela ne vient pas d'elles. Le démon, en effet, pourrait se servir de cette disposition pour refroidir peu à peu la charité envers le prochain, et nous faire prendre pour perfection ce qui est défaut.

(a) *Et ne vous en étonnez pas : peut-être le démon a-t-il déployé là tout son pouvoir et a-t-il fait plus d'efforts pour y arriver que pour vous rendre sensibles à de grandes peines, à de grandes épreuves.* (Ms. de l'Escurial.)

En tout, il faut de la précaution et de la vigilance, car notre ennemi ne dort point. Mais cela est plus nécessaire encore lorsqu'on tend à une perfection plus haute, parce qu'alors les tentations sont beaucoup plus cachées, le démon n'osant pas se montrer à découvert. Si donc, je le répète, on n'est très attentif, on ne s'aperçoit du mal que lorsqu'il est fait. Enfin, il faut veiller et prier sans cesse : point de meilleur moyen que l'oraison pour découvrir ces sourdes menées du démon et l'obliger à se trahir.

Vous devez vous efforcer aussi d'être gaies avec vos sœurs, quand elles ont besoin de se récréer. J'en dis de même du temps de la récréation ordinaire, quand vous n'y auriez point d'attrait. Lorsqu'on s'y comporte avec prudence, tout devient amour parfait.

S'il est très louable de se porter mutuellement compassion quand il en est besoin, il faut de la circonspection et veiller à ne rien dire qui puisse préjudicier à l'obéissance. La prieure vient-elle à faire un commandement qu'au fond de votre cœur vous trouvez rude, n'en laissez rien voir ni soupçonner à personne, si ce n'est à la prieure elle-même et avec humilité. Le contraire serait très nuisible. Du reste, il importe que vous connaissiez les choses auxquelles vous devez être sensibles et qui doivent vous inspirer de la compassion pour vos sœurs. Soyez toujours vivement touchées de toute faute notoire que vous leur voyez commettre. C'est alors l'occasion de faire paraître et d'exercer l'amour, sachant supporter cette faute sans vous en étonner. Elles feront de même pour celles que vous commettrez, et qui sans doute sont en bien plus grand nombre, quoique vous ne vous en aperceviez pas. Vous devez aussi beaucoup recommander votre sœur à Dieu, et vous efforcer de

pratiquer très parfaitement la vertu contraire au défaut que vous avez cru remarquer. En y travaillant, vous enseignerez votre sœur par œuvres. Peut-être vos paroles ne seraient-elles pas comprises et resteraient-elles sans effet, aussi bien que le châtiment. Au contraire, imiter les vertus que l'on voit resplendir dans les autres, est un excellent moyen de les acquérir. Voilà un très bon avis : ne l'oubliez pas.

Oh ! qu'il est précieux et digne de ce nom, l'amour d'une sœur qui est en état d'être utile à toutes les autres, parce qu'elle leur sacrifie son intérêt propre, qui avance à grands pas dans toutes les vertus et qui garde très parfaitement sa règle ! Une telle amitié vaut bien mieux que toutes les paroles de tendresse qu'on pourrait s'adresser, et dont on n'use ni ne doit user en ce monastère, par exemple : *ma vie*, *mon cœur*, *mon trésor*, et autres semblables, qu'on diversifie suivant les personnes. Gardez ces paroles affectueuses pour votre Epoux. Ayant tant de temps à passer avec lui et en si complète solitude, vous pourrez vous en servir utilement, puisque sa Majesté veut bien les souffrir. Lorsqu'on les emploie fréquemment avec d'autres, elles n'attendrissent plus autant dans les entretiens avec Notre-Seigneur. Hors de là, il n'y a pas de motif de s'en servir. Cela sent trop la femme, et je voudrais, mes filles, que vous ne soyez et ne paraissiez femmes en rien, mais que vous soyez des hommes forts. Si vous faites ce qui est en vous, le Seigneur vous rendra si viriles, que vous étonnerez les hommes eux-mêmes. Et que cela est facile à sa Majesté, qui nous a tirées du néant !

C'est aussi une excellente marque d'affection que d'enlever à ses sœurs ce qu'il y a de pénible dans les offices du monastère, en le prenant pour soi. C'en

est une encore de se réjouir du progrès qu'on leur voit faire dans les vertus et d'en bénir Notre-Seigneur.

Toutes ces choses, outre le grand bien qu'elles apportent à l'âme, contribuent beaucoup à la paix et à l'union. C'est ce que nous voyons maintenant par expérience dans cette maison, grâce à la bonté de Dieu. Que sa Majesté daigne l'y maintenir toujours, car si le contraire se produisait, ce serait une terrible chose. Quel supplice que d'être en petit nombre et de vivre en désaccord ! Que Dieu ne le permette jamais !

Si, par hasard, quelque petite parole fâcheuse venait soudain se jeter à la traverse, il faudrait y apporter remède sur-le-champ et beaucoup prier. Il faudrait surtout le faire si le mal tendait à s'établir, s'il se formait de petites coteries, des désirs de s'élever plus haut, quelques petits points d'honneur. En écrivant ceci, et à la seule pensée que cela pourrait arriver un jour, il me semble que mon sang se glace dans mes veines, car, je le vois, c'est le mal le plus à redouter pour un monastère. Que s'il se produisait parmi vous, tenez-vous pour perdues. Dites-vous, et soyez persuadées, que vous avez chassé votre Epoux de chez lui, et que vous le contraignez d'aller chercher un autre abri, rejeté qu'il est de sa propre demeure. Poussez des cris vers sa Majesté, cherchez un remède, car si des confessions et des communions si fréquentes n'en apportent point, craignez qu'il n'y ait parmi vous quelque Judas.

Que la prieure, pour l'amour de Dieu, veille avec un soin extrême à ne point donner entrée à un pareil mal, qu'elle l'arrête énergiquement dès le début, car de là dépend le remède ou la ruine. Quant à la reli-

gieuse qu'elle verra être la cause du désordre, qu'elle la fasse passer dans un autre monastère. Dieu vous enverra de quoi lui fournir une dot. D'une façon ou d'une autre, chassez loin de vous cette peste, coupez les branches, et si cela ne suffit point, arrachez la racine. Quand le parti que j'indique sera impossible, enfermez pour toujours cette religieuse dans une prison. Cela vaut beaucoup mieux que de la voir communiquer à toutes les autres une contagion si incurable.

Oh! que ce mal est grand! Dieu nous garde d'un monastère où il pénètre! Quant à moi, j'aimerais mieux voir entrer en celui-ci un feu qui nous consumât toutes. Mais comme j'ai l'intention de parler ailleurs avec un peu plus d'étendue d'un sujet qui est pour nous d'un intérêt si capital, je n'en dirai rien de plus en ce lieu (a).

(a) *J'ajouterai seulement ceci : J'aimerais mieux vous voir vous aimer avec tendresse, vous chérir avec sensibilité — même en vous écartant un peu, mais d'une manière générale, de l'amour parfait dont j'ai parlé, — que d'apercevoir parmi vous la moindre trace de discorde. Que Dieu ne permette jamais ce malheur! Je le lui demande au nom de lui-même. Amen.* (Ms. de l'Escurial.)

CHAPITRE VIII

XIII (Esc.) — IX (Vall.)

DES GRANDS BIENS QU'APPORTE LE DÉTACHEMENT INTÉRIEUR ET EXTÉRIEUR DE TOUT LE CRÉÉ.

Sommaire. — *Bonheur de la vocation à l'état religieux. — Détachement absolu que l'on doit pratiquer à Saint-Joseph d'Avila. — La sainte supplie les personnes qui ne se sentiraient pas la force d'en venir là de choisir un autre asile. — Moyen à prendre pour obtenir ce parfait détachement.*

Venons maintenant au détachement que nous devons avoir, car de sa perfection dépend tout le reste. Je dis que tout en dépend, car lorsque nous nous attachons uniquement au Créateur, en ne nous souciant plus de tout le créé, sa Majesté infuse si bien en nous les vertus que, supposé que nous fassions les petits efforts en notre pouvoir, nous n'avons plus de grands combats à soutenir. Le Seigneur prend en main notre cause, il nous défend contre les démons et contre le monde entier. Pensez-vous, mes sœurs, que ce soit un petit avantage pour nous que celui de nous donner tout entières et sans partage à notre Tout ? Et puisque c'est là, je le redis encore, un bien qui renferme en soi tous les biens, bénissons Dieu mille fois, mes sœurs, de nous avoir assemblées en un lieu où l'on ne s'occupe que de l'acquérir. Vraiment, je ne sais pourquoi je traite un tel sujet, puis-

que vous toutes qui êtes ici, seriez en cette matière capables de m'instruire.

Je l'avoue, sur un point si important, je n'ai pas la perfection que je désire, et dont cependant je comprends la nécessité. Aussi bien, en est-il de même pour toutes les vertus et tout ce dont je traite ici, car il est autrement aisé d'écrire que de faire. Encore, ce que j'écrirai pourra-t-il manquer de justesse, parce qu'assez souvent l'expérience seule enseigne à se bien expliquer. Si donc je réussis quelque peu, ce sera certainement pour avoir constaté en moi le contraire des vertus dont je parle.

Quant à l'extérieur, il est visible que nous sommes ici séparées de tout. O mes sœurs, comprenez, pour l'amour de Dieu, la grâce immense qu'il vous a faite en vous conduisant dans ce monastère. Que chacune de vous y fasse une sérieuse réflexion : vous n'êtes que douze, et sa Majesté a voulu que vous fussiez l'une de ces douze! Combien d'autres, plus vertueuses que moi, auraient, je le sais, occupé cette place avec bonheur, et c'est à moi que le Seigneur l'a donnée, alors que je m'en étais rendue si indigne! Soyez béni, mon Dieu! Que toutes les créatures célèbrent vos louanges! Je ne saurais reconnaître ni cette grâce, ni tant d'autres que je tiens de vous. Ma vocation à l'état religieux en est certes l'une des plus signalées; mais comme j'y ai vécu d'une manière très imparfaite, vous ne vous êtes pas fié à moi, Seigneur. Au milieu de beaucoup de bonnes religieuses, mon imperfection serait restée cachée jusqu'à la fin de ma vie. Vous m'avez donc amenée dans ce monastère, où, vu notre petit nombre, il semble impossible que mes défauts ne paraissent, ce qui m'oblige à veiller davantage sur moi-même. Outre cela, vous

m'ôtez toutes les occasions de vous offenser. Je le confesse, Seigneur, je suis sans excuse. J'ai donc plus que jamais besoin de votre miséricorde, pour me pardonner les fautes que je commettrai encore.

Ce que je demande instamment, c'est que celles qui ne se sentiraient pas la force de pratiquer ce qui s'observe ici, le disent franchement. Il y a d'autres monastères, où l'on sert aussi le Seigneur. Ainsi, qu'elles ne troublent point ces quelques âmes qu'il a réunies en celui-ci. Ailleurs, on a la liberté de se consoler avec ses parents. Ici, lorsqu'on en admet quelques-uns, c'est pour leur consolation à eux. Quant à la religieuse qui désire voir ses proches pour sa consolation personnelle — j'excepte le cas où ils seraient adonnés à la piété, — qu'elle se regarde comme imparfaite, qu'elle se persuade qu'elle n'est point détachée. Elle a l'âme malade, elle ne jouira pas de la liberté de l'esprit, elle n'aura point une paix entière, elle a besoin de médecin. Et je déclare que si elle ne se défait de ce mal et ne recouvre la santé, elle n'est pas faite pour ce monastère.

Selon moi, le meilleur remède pour elle, c'est de ne plus voir ses proches, jusqu'à ce qu'elle se sente libre et qu'elle ait obtenu cette grâce du Seigneur, au moyen de beaucoup de prières. Quand les rapports avec eux lui seront devenus une croix, qu'elle les voie, à la bonne heure! Alors, elle leur fera du bien et ne se nuira point à elle-même (a).

(a) *Mais si cette religieuse a pour ses proches une vive affection, si leurs peines l'affectent profondément, si elle prend plaisir au récit de ce qui leur arrive dans le monde, qu'elle m'en croie : elle se nuira à elle-même et ne leur sera d'aucune utilité.* (Ms. de l'Escurial.)

CHAPITRE IX

XIV (Esc.) — X (Vall.)

COMBIEN IL EST AVANTAGEUX AUX PERSONNES QUI ONT QUITTÉ LE MONDE DE FUIR LEURS PROCHES, ET QUELS AMIS VRAIMENT DIGNES DE CE NOM ELLES TROUVENT ALORS.

SOMMAIRE. — *Préjudice que causent aux religieuses les rapports fréquents avec leur famille. — Elles trouveront un dévouement plus véritable dans les amis que Dieu leur enverra. — Le véritable détachement consiste moins dans l'éloignement matériel de la patrie et de la famille que dans l'union à Jésus-Christ.*

Oh! si nous comprenions bien, nous autres religieuses, le tort que nous font les fréquentes relations avec nos proches, comme nous les fuirions! Pour moi, je ne m'explique pas quelle consolation nous pouvons trouver auprès d'eux, je ne dis pas en ce qui regarde le service de Dieu, mais même sous le rapport de notre tranquillité et de notre repos. En effet, ne pouvant ni ne devant partager leurs plaisirs, il ne nous restera qu'à ressentir leurs peines. Il n'y en aura pas une que nous ne déplorions, et parfois plus vivement qu'ils ne le feront eux-mêmes. Que s'ils nous fournissent de quoi traiter délicatement notre corps, à coup sûr, l'esprit le paiera cher. Ici, vous êtes à l'abri de ce danger : comme tout y est commun et qu'aucune de vous ne peut avoir de délicatesses en particulier, l'aumône que vous font vos proches ap-

partient à la communauté. De cette façon, vous êtes quittes des complaisances à leur rendre sous ce rapport. Vous savez très bien que le Seigneur vous pourvoira toutes ensemble.

Je suis effrayée du dommage qu'apportent ces relations avec les parents. Selon moi, il faut, pour le croire, en avoir fait l'expérience. Et combien, de nos jours, la perfection semble sur ce point mise en oubli dans les ordres religieux ! En vérité, je me demande ce que nous avons laissé dans le monde, nous qui disons avoir tout quitté pour Dieu, si nous ne nous sommes point séparées du principal, c'est-à-dire des parents. Les choses en sont venues à ce point, qu'on regarde comme un manque de vertu chez les religieux de ne pas les chérir beaucoup, de ne pas les voir souvent. Et comme on le répète ! comme on l'appuie de bonnes raisons !

En ce monastère, mes filles, que l'on ait grand soin de les recommander à Dieu : c'est un devoir. Après cela, éloignons-les de notre souvenir le plus que nous pourrons, parce que tout naturellement notre affection se porte vers eux plutôt que vers d'autres. Pour moi, j'ai été extrêmement aimée des miens, à ce qu'ils disaient, et je les aimais de façon à ne pas leur permettre de m'oublier. Eh bien ! mon expérience personnelle, jointe à celle d'autres religieuses, m'a fait connaître qu'il faut peu compter sur eux. J'excepte les pères et les mères, qui manquent rarement à leurs enfants. Il est juste de ne pas les éloigner quand ils ont besoin de consolation, et que nous sommes à même de la leur donner sans nuire à l'essentiel, et par le fait, cela peut fort bien se faire avec détachement. J'en dis autant des frères et des sœurs. Quant aux autres, dans les épreuves où je me suis

trouvée, ce sont ceux qui m'ont le moins secourue. L'assistance m'est venue des serviteurs de Dieu. Croyez-le, mes sœurs, si vous servez le Seigneur comme vous le devez, vos meilleurs parents seront ceux que sa Majesté vous enverra. Je sais que cela se passe de la sorte. Si donc vous continuez à suivre cette ligne de conduite, si vous comprenez qu'en agissant autrement vous manqueriez à votre véritable ami, à votre Epoux, soyez persuadées qu'en très peu de temps vous acquerrez la liberté dont je parle. A qui vous aime uniquement pour Dieu vous pourrez vous fier plus qu'à tous vos proches, et de tels amis ne vous manqueront pas : vous trouverez des pères et des frères là où vous ne pensiez pas en rencontrer. Des amis de ce genre, attendant de Dieu seul leur récompense, prennent nos intérêts ; ceux au contraire qui l'attendent de nous, nous voyant pauvres et hors d'état de leur être utiles, ne tardent pas à se lasser. A la vérité, ceci n'est pas en général, mais c'est pourtant ce qui se voit aujourd'hui le plus ordinairement dans le monde, parce qu'après tout, le monde est toujours le monde.

Si quelqu'un vous dit le contraire et veut en faire passer la pratique pour une vertu, ne le croyez pas. Les maux qu'entraîne pareille doctrine sont si nombreux, qu'il faudrait m'étendre beaucoup pour les énumérer tous. Et comme des personnes qui savent ce qu'elles disent en ont écrit beaucoup mieux que moi, je me borne à ce que j'ai dit. Si, toute imparfaite que je suis, je sais si bien à quoi m'en tenir sur ce point, qu'en sera-t-il des parfaits? Il est clair que toutes les recommandations des saints sur la fuite du monde sont très justes. Eh bien! croyez-moi, ce qui s'attache le plus fortement à nous et ce dont nous

nous détachons le plus difficilement, c'est l'affection des proches. Ceux donc qui s'éloignent de leur pays font bien, pourvu qu'ils sachent en profiter. La grande chose n'est pas de s'éloigner de corps, mais d'embrasser de toute l'ardeur de son âme le bon Jésus, notre Maître. L'âme, trouvant tout en lui, oublie tout le reste. Néanmoins, l'éloignement nous est d'un grand secours, jusqu'à ce que nous soyons bien pénétrés de cette vérité. Dans la suite, pour nous faire rencontrer la croix là où nous avions coutume de trouver le plaisir, le Seigneur voudra peut-être que nous ayons des rapports avec nos proches.

CHAPITRE X

XV et XVI (Esc.) – XI (Vall.)

LE DÉTACHEMENT DE SES PROCHES NE SUFFIT PAS, IL FAUT Y JOINDRE LE DÉTACHEMENT DE SOI-MÊME. CE DÉTACHEMENT EST TOUJOURS JOINT A L'HUMILITÉ.

SOMMAIRE. — *Moyen d'arriver au détachement de toutes les choses d'ici-bas. — Eloge de la mortification et de l'humilité. — Une religieuse doit commencer par se défaire de l'amour de ses aises et de l'attache à sa santé. — Générosité avec laquelle il faut embrasser les austérités de la règle.*

Une fois détachées du monde et de nos proches, et renfermées dans ce monastère avec les dispositions dont j'ai parlé, il semble que tout soit fait et que nous n'ayons plus de combats à soutenir. Oh! mes sœurs, n'allez pas vous croire en assurance! N'allez pas vous abandonner au sommeil! Vous feriez comme celui qui, ayant soigneusement fermé ses portes de crainte des voleurs, se couche fort tranquille, alors qu'il les a chez lui. Vous le savez, il n'y a pire larron que le larron domestique, et par le fait, c'est nous-mêmes qui restons au logis. Si donc nous ne sommes extrêmement sur nos gardes, si chacune de nous ne se préoccupe comme d'une affaire importante entre toutes, de contredire continuellement sa volonté, mille choses nous ôteront cette sainte liberté de l'esprit qui permet à l'âme de voler vers son Créateur, libre d'une charge de terre et de plomb.

Pour détacher nos affections des bassesses de ce monde et les attacher à ce qui ne doit jamais finir, un excellent moyen c'est d'avoir sans cesse présente la pensée que tout est vain et transitoire. Si faible qu'il paraisse, ce moyen finit par communiquer à l'âme une grande vigueur. Ayons bien soin aussi dans les plus petites choses, dès lors que nous sentons y avoir quelque attache, d'en éloigner notre pensée pour la ramener à Dieu. Lui-même nous aidera à le faire. Déjà, il nous a gratifiées d'une faveur bien précieuse, car, une fois dans le monastère, le principal est fait. Mais il reste vrai que le détachement de nous-mêmes, la lutte contre nous-mêmes sont quelque chose de bien ardu. Nous tenons à notre moi par des liens si étroits, et nous nous portons tant d'amour!

C'est ici le moment, mes sœurs, de mettre en scène la sincère humilité, car cette vertu et le détachement dont je viens de parler vont, ce semble, toujours de pair. Ce sont deux sœurs qu'il ne faut point séparer. Certes, ce ne sont point là les proches que je vous conseille de fuir; je vous engage au contraire à les tenir embrassées, à les chérir, à ne les jamais quitter.

O souveraines vertus, maîtresses de tout ce qui est créé, dominatrices du monde! Vous rompez tous les filets et tous les pièges du démon! O vertus si tendrement aimées du Christ, notre docteur, qui n'a jamais été un instant sans vous! Celui qui vous possède peut entrer en lice avec l'enfer réuni, avec le monde entier et toutes ses séductions. Il n'a personne à craindre, car le royaume des cieux est à lui. Rien ne lui inspire de frayeur, parce qu'il est indifférent à tout perdre, et qu'une telle perte n'en est pas une à

ses yeux. La seule chose qu'il redoute, c'est de déplaire à son Dieu. Il le supplie sans cesse de le maintenir dans la possession de cette humilité, de ce détachement, et de ne point permettre qu'il les perde par sa faute.

A la vérité, ces vertus ont cela de propre qu'elles se dérobent aux regards de celui qui les possède. Jamais il ne les aperçoit en lui-même, et quoi qu'on puisse lui dire, il n'arrive pas à se persuader qu'il en ait une seule en partage. Du reste, il en fait tant d'estime, qu'il travaille sans cesse à les acquérir et s'y perfectionne de plus en plus. Et pourtant, quiconque les possède le donne bien à connaître; sans qu'il le veuille, ceux qu'il fréquente en sont bientôt instruits.

Mais quelle folie à moi d'entreprendre de louer l'humilité et la mortification, après que le Roi de gloire les a lui-même si hautement exaltées, qu'il les a même consacrées par tant de souffrances! Allons, mes filles! Voici le moment de faire effort pour sortir de la terre d'Egypte! Quand vous aurez trouvé ces vertus, vous aurez trouvé la manne. Toutes choses vous deviendront savoureuses, et si amères qu'elles puissent paraître au palais des mondains, elles seront pour vous pleines de douceur.

Le premier pas à faire, c'est de renoncer à l'amour de notre corps. Pour certaines d'entre nous, naturellement amies de leurs aises, il n'y a pas peu à travailler. Nous tenons tant à notre santé! Oh! quelle étrange guerre les religieuses ont à soutenir sur ce point! Du reste, des personnes étrangères à l'état religieux en sont là aussi. Mais pour ne parler que des religieuses, on dirait vraiment que plusieurs d'entre nous ne sont venues dans le monastère que

pour travailler à ne point mourir, tant chacune s'y applique de son mieux.

Ici, à dire vrai, il n'est guère facile d'en venir là par les effets, mais je voudrais qu'on en eût même pas le désir. Dites-vous résolument, mes sœurs, que vous êtes venues afin de mourir pour Jésus-Christ, non afin de vous traiter délicatement pour Jésus-Christ. Le démon met dans l'esprit que cela est nécessaire pour le maintien et l'observance de la règle. Mais cet excellent désir de garder la règle va si loin, et l'on prend pour garder la règle tant de soin de sa santé, qu'en réalité on meurt sans l'avoir gardée entièrement pendant un mois, ni peut-être même pendant un jour! En vérité, j'ignore ce que nous sommes venues faire dans un couvent! Qu'on n'aille pas craindre qu'en ce point la discrétion nous manque; ce serait merveille. Sur-le-champ, les confesseurs s'imaginent que nous allons nous tuer de pénitences. Enfin, nous avons tellement en horreur ce manque de discrétion, qu'il serait à désirer que nous fussions aussi exactes en tout le reste.

Les religieuses qui suivent une ligne de conduite toute contraire ne se formaliseront pas, je le sais, de m'entendre parler ainsi; et si l'on dit que je juge des autres par moi-même, je ne m'en mets pas en peine, car on ne dirait que la vérité. Oui, j'en suis persuadée, le Seigneur, pour cela même, permet que nous soyons plus infirmes. En ce qui me regarde du moins, il a usé envers moi d'une grande miséricorde en m'envoyant la maladie : prévoyant que d'une façon ou d'une autre je rechercherais mes aises, il a voulu que ce fût pour cause.

C'est chose plaisante de voir des religieuses en proie à ce tourment qu'elles s'infligent à elles-

mêmes! Par moments les voilà prises d'un désir désordonné de faire des pénitences, qui ne dure que deux jours, comme l'on dit. Puis le démon leur met dans l'esprit qu'elles ont nui à leur santé. Il leur inspire alors un tel effroi de la pénitence, qu'elles n'osent plus après semblable expérience observer celle que prescrit la règle. Nous ne gardons pas les points les plus élémentaires de la règle, le silence, par exemple, qui ne saurait nous nuire; et à peine avons-nous le moindre mal de tête, que nous cessons d'aller au chœur, ce qui non plus ne nous tuerait point (a). Et avec cela, nous prétendons inventer de notre chef des pénitences qui nous rendent incapables tout à la fois de ce qui est obligatoire et de ce qui est de surérogation! Parfois, c'est un bien petit mal que celui que nous souffrons, et cependant nous nous persuadons que nous ne sommes plus obligées à rien et qu'une fois la permission demandée, nous voilà quittes. Vous direz : Et pourquoi la prieure la donne-t-elle? — Je réponds que si elle voyait l'intérieur, elle ne la donnerait peut-être pas. Mais vous lui dites qu'il y a nécessité; un médecin, à qui vous avez parlé de même, appuie votre demande; il y a là, tout à côté, une amie qui pleure, une parente peut-être. Que faire! La prieure a scrupule de manquer à la charité; elle aime mieux que la faute retombe sur vous que sur elle.

Ces choses sont de celles qui peuvent quelquefois se produire. Je les signale ici, afin que vous les évi-

---

(a) *Un jour, c'est parce que nous avons mal à la tête; le jour suivant, parce que nous y avons eu mal; les trois jours d'après, de peur d'y avoir mal.* (Ms. de l'Escurial.)

tiez, car si le démon commence à nous épouvanter par l'appréhension de perdre notre santé, nous ne ferons jamais rien. Que le Seigneur nous donne lumière, pour que nous sachions nous conduire en tout! Amen.

CHAPITRE XI

XVII (Esc.) — XII (Vall.)

DE LA MORTIFICATION, ET NOTAMMENT DE CELLE QU'IL FAUT ACQUÉRIR EN MALADIE.

SOMMAIRE. — *Combien l'on doit éviter de se plaindre pour des maux légers. — Une religieuse montrera-t-elle moins de courage que tant de personnes du monde qui se voient obligées de souffrir en silence? — Il faut savoir s'affranchir des exigences du corps.*

A mon avis, mes sœurs, c'est une chose bien imparfaite, que de se plaindre sans cesse pour des maux légers. Si vous pouvez les endurer, ne vous en plaignez pas. Quand le mal est grave, il se plaint de lui-même, et d'une tout autre manière. Cela se reconnaît sur-le-champ. Voyez, vous êtes peu nombreuses. Si l'une d'entre vous prenait cette habitude, vu l'affection et la charité mutuelle qui vous unissent, c'en serait assez pour peiner toutes les autres. Quant à celle qui souffre d'un mal sérieux, elle doit le dire et prendre les soulagements nécessaires. Si vous êtes dégagées de l'amour de vous-mêmes, ce vous sera un tel chagrin d'user d'un ménagement quelconque, qu'il n'y a pas à craindre de vous voir l'accepter sans besoin et vous plaindre sans sujet.

Lorsque le besoin est réel, ce serait une plus grande faute de ne pas le révéler, que de se ménager sans nécessité, et vos sœurs seraient très cou-

pables de ne pas vous témoigner de compassion. Mais dans un monastère où il y a de la charité et où l'on est en si petit nombre, il est très sûr que les soins ne vous manqueront jamais en maladie. Quant à certaines défaillances, à certains petits maux de femmes, ne songez pas à vous en plaindre. Quelquefois, c'est le démon qui nous met dans l'imagination ces sortes de maux. Ils vont, ils viennent, et si vous ne perdez l'habitude d'en parler et de vous plaindre à tout propos, si ce n'est à Dieu, vous n'en finirez jamais (a). Notre corps a cela de fâcheux, que plus on le ménage, plus il révèle de besoins. C'est étrange combien il aime à être bien traité! Pour peu qu'il ait quelque prétexte à faire valoir, si mince que soit le besoin, il trompe la pauvre âme et l'empêche d'avancer. Songez à tant de pauvres malades qui n'ont personne à qui se plaindre. Être pauvre et bien traité, cela ne va pas ensemble. Pensez aussi à tant de femmes mariées — j'en connais dans ce cas, et même de qualité — qui, en proie à de grandes souffrances corporelles, n'osent s'en plaindre de peur de fâcher leurs maris, et qui, avec cela, portent de bien lourdes croix. Eh! mon Dieu! nous ne sommes pas venues ici pour être plus à notre aise qu'elles ne le sont. Oh! mes filles! puisque vous êtes à l'abri de ces peines si cuisantes qui se rencontrent dans le monde, sachez du moins endurer quelque petite chose pour l'amour de Dieu, sans en informer tout le monde. Voici une femme très mal mariée. De crainte que son mari n'apprenne

---

(a) *J'insiste beaucoup sur ce point, parce que je le regarde comme important et l'une des causes du relâchement des monastères.* (Ms. de l'Escurial.)

qu'elle fait connaître sa situation et s'en plaint, elle dévore des peines amères sans chercher de consolation auprès de qui que ce soit. Et nous n'endurerions pas, entre Dieu et nous, quelques-uns des maux qu'il nous envoie à cause de nos péchés, alors surtout que le soulagement que nous nous procurons ainsi est à peu près nul!

Dans tout ce que je viens de dire, je n'ai pas en vue les maux violents, accompagnés de forte fièvre, bien qu'en pareil cas je demande encore de la modération et de la patience. Je veux parler de ces petits maux qui peuvent se porter debout. Mais qu'arriverait-il si cet écrit venait à être connu hors de ce couvent? Que diraient de moi toutes les religieuses? Ah! je souffrirais tout de bon cœur, si l'une ou l'autre en prenait occasion de se corriger! Se rencontre-t-il dans un monastère une religieuse seulement atteinte de ce défaut, on en arrive la plupart du temps à n'en plus croire aucune, si graves que soient les maux dont elle souffre.

Rappelons-nous nos saints pères, ces ermites d'autrefois, dont nous cherchons à imiter la vie. Quelles souffrances n'ont-ils pas eues à supporter, et dans quel isolement! Par le froid, la faim, le soleil, la chaleur, sans pouvoir se plaindre à d'autres qu'à Dieu! Pensez-vous qu'ils fussent de fer? Non, ils étaient aussi délicats que nous. Croyez-le, mes filles, lorsque nous arrivons à dominer ces misérables corps, ils ne nous importunent plus autant. Assez d'autres s'occuperont de vos besoins; pour vous, ne vous en souciez pas, à moins qu'il n'y ait nécessité manifeste. Si nous ne nous déterminons à accepter une bonne fois la mort et la perte de notre santé, nous ne ferons jamais rien. Ainsi donc, tâchez de vous affranchir de

cette frayeur, et de vous abandonner tout entières à Dieu, advienne que pourra ! Et qu'importe que nous mourions ? Pour tant de fois que notre corps s'est moqué de nous, ne nous moquerons-nous pas une fois de lui ? Soyez-en persuadées, cette détermination est importante au delà de ce que nous pouvons penser. En s'y reprenant souvent, on devient peu à peu, avec la grâce du Seigneur, maîtresse de son corps. Avoir vaincu pareil ennemi, c'est déjà une bonne avance de prise dans la bataille de la vie. Que le Seigneur, qui en a le pouvoir, nous accorde cette grâce ! J'en suis convaincue, pour bien comprendre les fruits qu'on retire d'une semblable victoire, il faut déjà l'avoir remportée. A mon avis, ils sont si considérables, que pour jouir d'un tel repos et d'un pareil empire, il n'est personne qui ne se soumît de grand cœur aux plus rudes difficultés.

CHAPITRE XII

XVIII et XIX (Esc.) — XIII (Vall.)

COMBIEN CELUI QUI AIME DIEU VÉRITABLEMENT DOIT FAIRE PEU DE CAS DE LA VIE ET DE L'HONNEUR.

SOMMAIRE. — *De la mortification intérieure. — Du renoncement à notre volonté. — Bonheur qui accompagne cette abnégation. — Avec quel soin il faut bannir de son esprit l'attache à l'honneur et le désir des prééminences. — Ravages que cause une conduite contraire.*

Passons à d'autres choses, qui, tout insignifiantes qu'elles paraissent, sont cependant d'une haute importance.

Dans la vie spirituelle tout semble d'abord pénible, et à juste titre, parce qu'il s'agit d'une guerre contre soi-même; mais dès qu'on met la main à l'œuvre, Dieu opère de telle sorte en notre âme et lui accorde tant de grâces, que tout ce qu'on peut faire en cette vie paraît peu de chose. Pour nous autres religieuses, nous embrassons ce qu'il y a de plus difficile, je veux dire le sacrifice de notre liberté, la remettant par amour pour Dieu au pouvoir d'autrui. De plus, nous acceptons bien des observances pénibles : les jeûnes, le silence, la clôture, l'assistance au chœur. Quand nous voudrions prendre nos aises, nous ne le pourrions que très rarement, et peut-être, en tant de monastères que j'ai vus, suis-je la seule à qui cela soit arrivé. Pourquoi donc hésiterions-nous à prati-

quer la mortification intérieure, qui rend tout le reste beaucoup plus méritoire et plus parfait, et nous le fait accomplir avec plus de douceur et de plaisir? Cette mortification intérieure, je l'ai dit plus haut, s'acquiert en renonçant peu à peu à sa volonté et à ses désirs, même en choses petites, jusqu'à ce que l'on ait entièrement assujetti la chair à l'esprit.

Je le répète, tout ou presque tout consiste à ne plus se soucier de soi-même et de ses satisfactions. Lorsqu'une personne commence sérieusement à servir Dieu, le moins qu'elle puisse lui offrir, c'est le sacrifice de sa vie. Si elle lui a déjà donné sa volonté, que peut-elle craindre? Il est clair qu'un vrai religieux, un véritable homme d'oraison, qui aspire à jouir des consolations divines, ne doit pas reculer devant la perspective de mourir pour Dieu et d'endurer le martyre. Eh bien! ne savez-vous pas, mes sœurs, que la vie du bon religieux et de celui qui veut être du nombre des amis intimes de Dieu, est un long martyre? Je dis long, comparé au martyre de ceux que l'on décapitait en un moment; mais en réalité, toutes les vies sont courtes, et quelques-unes le sont même singulièrement. Que savons-nous si la nôtre ne le sera pas à tel point, qu'une heure, où même un instant après que nous aurons formé la résolution de servir Dieu parfaitement, c'en sera fait de nous? C'est possible, car, après tout, il n'y a pas à compter sur ce qui finit, et si l'on se représente chaque heure comme devant être la dernière, qui ne voudra l'employer utilement? Croyez-moi, le plus sûr est de s'arrêter à cette pensée.

Apprenons donc à contredire en tout notre volonté. Si vous vous y appliquez comme je l'ai dit, mes sœurs, peu à peu et sans savoir comment, vous vous

trouverez au sommet de la perfection. Mais n'y a-t-il pas une rigueur outrée à dire que nous ne devons nous accorder aucune satisfaction en quoi que ce soit? Oui, si l'on ne dit pas les douceurs, les délices qui suivent ce renoncement, les avantages qu'on en retire, la sécurité qu'il donne, même en cette vie. Ici, comme vous vous y exercez toutes, le plus difficile est fait. Vous vous excitez, vous vous aidez mutuellement; c'est à qui s'efforcera de dépasser ses compagnes en ce point.

Il faut bien veiller sur nos mouvements intérieurs, spécialement en ce qui touche les prééminences. Dieu nous garde, au nom de sa Passion, de prononcer des paroles ou de nous arrêter à des pensées telles que celles-ci : Mais je suis plus ancienne de religion, mais je suis plus âgée, mais j'ai plus travaillé, mais on traite une telle mieux que moi! Ces pensées, si elles se présentent, doivent être rejetées promptement; car, pour peu qu'on s'y arrête ou qu'on en parle, c'est une peste, et la source des plus grands maux. Si vous avez une prieure qui souffre, si peu que ce soit, semblables choses, croyez que c'est en punition de vos péchés que Dieu a permis qu'elle fût placée à votre tête pour devenir le commencement de votre perte, et priez-le avec ferveur d'y apporter remède, parce que vous êtes en grand péril.

Vous demanderez peut-être pourquoi j'insiste tant sur ce point, et vous me trouverez bien sévère, puisqu'après tout Dieu accorde des douceurs spirituelles à des personnes qui ne sont pas aussi détachées. Oui, il le fait, j'en suis convaincue, mais parce que, dans sa sagesse infinie, il voit que cela convient pour les amener à renoncer à tout pour son amour. Je n'appelle pas renoncer à tout, entrer en religion. On

peut en être empêché, et une âme parfaite, en quelque lieu qu'elle soit, peut être humble et détachée; seulement il lui en coûtera davantage, car les conditions dans lesquelles on se trouve sont d'un puissant secours. Mais croyez ce que je vais vous dire. S'il y a des points d'honneur, de l'attache aux biens de la terre — cela peut se rencontrer dans les monastères comme ailleurs, et si les occasions en sont plus rares, la faute en est aussi plus grande, — on aura beau avoir donné de longues années à l'oraison, ou plutôt à la méditation, car la parfaite oraison, elle, détruit ces tendances mauvaises, on n'avancera jamais beaucoup et on n'arrivera pas à jouir du véritable fruit de l'oraison.

Voyez, mes sœurs, si tout cela est pour vous sans intérêt : c'est le but même de votre présence ici. Aussi bien, à suivre ces vaines prétentions, vous n'êtes pas plus honorées, et vous perdez tout profit là où vous auriez pu gagner davantage. Ainsi, déshonneur et perte vont ici de compagnie.

Que chacune examine bien ce qu'elle a d'humilité, et elle se rendra compte de ses progrès. A mon avis, le démon n'osera pas tenter le vrai humble, non pas même d'un premier mouvement, en ce qui regarde les prééminences; fin comme il l'est, il sait ce qui l'attend. Il est impossible, en effet, lorsqu'une âme a de l'humilité, qu'elle ne se fortifie et ne s'avance dans cette vertu par une tentation de ce genre. Il est clair qu'elle fera un retour sur sa vie, et, comparant ce qu'elle a fait pour Dieu avec ce qu'elle en a reçu, considérant les prodiges d'abaissement par lesquels il nous a donné l'exemple de l'humilité, songeant à ses péchés et au séjour qu'elle a mérité, elle sortira de ce combat riche de tant de

biens, que le démon ne reviendra pas à l'assaut, de crainte d'avoir la tête brisée.

Recevez ce conseil que je vous donne, et gardez-vous de l'oublier. Voulez-vous vous venger du démon et vous débarrasser plus promptement de la tentation? Ne vous contentez pas d'en sortir avec profit pour votre intérieur — il serait certes bien fâcheux pour vous de le négliger, — mais tâchez qu'elle tourne extérieurement au profit de vos sœurs. Ainsi, quand cette tentation viendra vous assaillir, priez la supérieure de vous commander quelque office bas; ou bien, de vous-mêmes, livrez-vous y de votre mieux. Etudiez-vous aussi à vaincre votre volonté dans les choses qui lui sont contraires. Le Seigneur saura vous en présenter les occasions, et de cette manière, la tentation durera peu.

Dieu nous préserve de voir des personnes animées du désir de le servir, se souvenir encore de leur honneur! Remarquez-le, du reste, c'est un mauvais calcul. Comme je l'ai déjà dit, l'honneur se perd par là même qu'on le recherche, surtout en ce qui regarde les prééminences. En outre, il n'y a pas en ce monde de poison qui tue aussi promptement le corps qu'un tel mal tue la perfection.

Mais, direz-vous, ce sont là de petits riens, inhérents à notre nature, il n'y a pas à s'en préoccuper. N'en riez pas, je vous prie. C'est un mal qui monte comme l'écume, et rien n'est petit quand le péril est aussi considérable qu'il l'est dans ces points d'honneur et cette attention donnée à de prétendus affronts. Voulez-vous en savoir une raison, entre beaucoup d'autres? Ces pensées naissent dans l'esprit d'une religieuse, ce n'est presque rien encore; mais voici qu'à une autre le démon présente la chose comme

très grave. Celle-ci croira même faire acte de charité en venant vous demander comment vous acceptez pareil affront, et vous dire qu'elle prie Dieu de vous donner la patience, que vous devez lui offrir cette épreuve, qu'un saint ne pourrait souffrir davantage. Enfin, il envenime tellement la langue de cette religieuse, que tout en prenant sur vous de supporter cette peine, vous voilà tentée de vaine gloire, pour une chose que vous n'aurez pas soufferte cependant avec la perfection voulue. Notre nature est si faible, que tout en nous disant qu'il n'y a en cela rien à supporter, nous croyons avoir fait quelque chose, et nous ne laissons pas d'y être sensibles. Combien plus lorsque nous en voyons d'autres touchées à cause de nous! C'est ainsi que l'âme perd les occasions qu'elle avait de mériter; elle en demeure plus faible, et la porte est ouverte au démon, qui reviendra à la charge par une attaque plus dangereuse.

Il pourra même arriver ceci. Alors que vous serez dans la disposition de souffrir patiemment, on viendra vous trouver pour vous dire que vous êtes stupide, et qu'il est bon de sentir les choses. Oh! pour l'amour de Dieu, mes sœurs, qu'aucune de vous ne se laisse aller à l'indiscrète charité de témoigner de la compassion à sa sœur pour ces prétendus affronts! Cette charité ressemblerait fort à celle de la femme et des amis du saint homme Job.

CHAPITRE XIII

XIX et XX (Esc.) — XIV (Vall)

COMMENT ON DOIT FUIR LES MAXIMES ET LES RAISONNEMENTS DU MONDE, POUR S'ATTACHER A LA RAISON VÉRITABLE.

SOMMAIRE. — *Une religieuse doit éviter les honneurs et embrasser l'humilité. — La sainte avertit les personnes qui, sans être dans ces dispositions, voudraient se fixer à Saint-Joseph d'Avila, qu'elles y trouveraient un enfer dès ce monde. — Bonheur qu'y goûtent au contraire les religieuses détachées.*

Voici une chose que je vous répète souvent, mes sœurs, et que maintenant je veux consigner ici, afin que vous n'en perdiez pas le souvenir. Que les religieuses de ce couvent — et j'en dis autant de toute personne qui aspire à la perfection — fuient de mille lieues des paroles comme celles-ci : « J'avais raison, on m'a fait tort, c'est sans raison qu'on s'est comporté ainsi envers moi ». Dieu nous délivre des mauvaises raisons! Trouvez-vous qu'il y avait quelque raison à tant d'injures infligées à notre bon Jésus? Y en avait-il à tant d'injustices qu'on lui fait subir? Si une religieuse ne veut porter que des croix très méritées, je me demande ce qu'elle est venue faire dans le monastère. Qu'elle retourne dans le monde, où toutes ces belles raisons ne la mettront pas à couvert de mille ennuis! Dites-moi, que pouvez-vous souffrir que vous ne méritiez de souffrir davantage? Que c'est

déraisonnable! En vérité, je ne vous comprends pas.

Quand nous recevrons quelque marque d'honneur, quelque égard, quelque soin délicat, alors faisons valoir nos raisons, car assurément c'est contre toute raison qu'on nous traite de la sorte en cette vie. Mais quant à ces affronts — affronts prétendus, car on ne nous fait aucun tort, — vraiment je ne sais ce que nous avons à dire. Ou nous sommes les épouses du grand Roi, ou nous ne le sommes pas. Si nous le sommes, y a-t-il une femme d'honneur qui, si peu d'attrait qu'elle y ait d'ailleurs, ne prenne sa part aux déshonneurs dont on charge son mari? En définitive, honneur et déshonneur, tout est commun entre eux. Eh bien! prétendre avoir part au royaume et aux joies de notre Epoux, et en même temps ne vouloir aucunement partager ses déshonneurs et ses peines, c'est une extravagance. Dieu nous préserve d'une pareille prétention! Au contraire, que celle parmi vous qui se croira la moins considérée de toutes s'estime la plus heureuse, car elle l'est réellement si elle supporte cette épreuve comme elle le doit. Croyez-moi, elle ne manquera d'honneur ni en cette vie ni en l'autre. Mais quelle folie ai-je dite? Je demande que l'on me croie, alors que la véritable Sagesse a prononcé là-dessus! Imitons en quelque chose, mes filles, la grande humilité de la Vierge très sainte dont nous portons l'habit. Soyons confuses d'être appelées ses religieuses à elle, car si profondément que nous croyions nous humilier, nous sommes encore bien loin de ce que nous devrions être en qualité de filles d'une telle Mère et d'épouses d'un tel Epoux.

Ainsi donc, si l'on ne coupe court aux tendances ont j'ai parlé, ce qui aujourd'hui ne paraît rien,

sera peut-être demain un péché véniel, et si dangereux, que si vous ne réagissez point, il sera suivi de plusieurs autres. C'est chose funeste dans une communauté. Nous qui en sommes membres, nous devrions prendre le plus grand soin de ne pas préjudicier à celles qui travaillent à nous faire du bien et à nous donner bon exemple. Si nous comprenions quel mal est l'introduction d'une mauvaise coutume, nous aimerions mieux mourir que d'en être cause. Ce ne serait après tout que la mort du corps, mais quand il s'agit des âmes, les pertes sont incalculables et en quelque sorte sans fin. En effet, quand les religieuses meurent, d'autres les remplacent, et qui sait si toutes ne s'attacheront pas à une seule mauvaise coutume que nous aurons introduite, plutôt qu'à un grand nombre de vertus? La mauvaise coutume, le démon ne la laisse point tomber; quant aux vertus, notre faiblesse naturelle suffit pour en amener la ruine.

Oh! quel bel acte de charité elle ferait, et quel immense service elle rendrait à Dieu, la religieuse qui, voyant qu'elle ne peut soutenir les observances établies en ce couvent, saurait le reconnaître et se retirer [avant de faire profession] (1). C'est le meilleur parti qu'elle ait à prendre, si elle ne veut trouver un enfer ici-bas. Et Dieu veuille qu'elle n'en trouve pas un autre au delà de cette vie ! Il y a bien des motifs de le craindre, et qui peut-être ne seront compris ni d'elle ni des autres comme ils le sont de moi (a).

---

1. Copie de Tolède.

(a) *Si l'on veut m'en croire, aucun monastère ne la gar-*

Croyez ce que je vous dis; autrement le temps se chargera de vous prouver que j'ai raison. Le genre de vie que nous ambitionnons de mener n'est pas seulement celui des religieuses, c'est encore celui des ermites. Ainsi, détachez-vous de tout le créé. C'est d'ailleurs une grâce que le Seigneur accorde, je le vois, à toutes celles qu'il a spécialement choisies pour ce monastère. Leur détachement, il est vrai, n'est pas encore parfait de tout point; mais au grand contentement, à cette allégresse qu'elles éprouvent en songeant qu'elles n'auront plus à s'occuper des choses de cette vie, au goût qu'elles trouvent dans

---

dera et ne la recevra à la profession, tant qu'une expérience de bien des années ne sera pas venue prouver qu'elle s'est corrigée. Je ne parle pas de ce qui peut manquer sous le rapport de la pénitence et du jeûne; bien que ce soit une lacune, l'inconvénient n'est pas aussi considérable. Je parle de certains caractères naturellement amis de l'estime et de la considération, portés à remarquer les fautes des autres et à ne jamais reconnaître les leurs, avec d'autres défauts du même genre qui procèdent indubitablement d'un manque d'humilité. A moins que Dieu ne gratifie ces personnes d'une ferveur exceptionnelle, et que bien des années d'épreuve n'aient fait constater leur amendement, qu'il vous préserve de les voir se fixer parmi vous! Car, sachez-le bien, elles n'auront jamais de repos et n'en laisseront point aux autres. Comme vous ne recevez point de dot, vous êtes, par la grâce de Dieu, plus libres pour le renvoi des sujets. Je porte compassion aux monastères où souvent, pour ne pas rendre l'argent ou par crainte de blesser les parents, on garde le larron qui dérobe le vrai trésor. En ce monastère vous avez déjà bien aventuré, vous avez même perdu l'honneur du monde, car il est rare que les pauvres soient hono-

toutes les pratiques de l'état religieux, il est facile de reconnaître qu'elles s'y acheminent.

Je le redis encore, si une novice incline vers les choses du monde et si l'on ne remarque pas en elle de progrès, qu'elle se retire; et au cas où elle persisterait à vouloir être religieuse, qu'elle entre dans un autre couvent. Sinon, elle verra ce qui lui arrivera. Ainsi qu'elle ne se plaigne point de moi, qui ai fondé ce monastère, comme si je ne l'avais pas avertie d'avance.

Pour celles dont tout le plaisir est de contenter Dieu et qui ne font nul cas de leur propre contente-

---

rés. Cela étant, ne soutenez pas si fort à vos dépens l'honneur des autres. Notre honneur, mes sœurs, nous devons le mettre à servir Dieu. Celle qui songerait à vous en détourner peut rester chez elle avec son honneur. C'est pour cela que nos pères dans l'état religieux ont ordonné une année d'épreuve avant la profession. Dans notre ordre, on a même la liberté de n'accorder la profession qu'au bout de quatre ans. Et moi je voudrais qu'ici l'on attendît jusqu'à dix. La religieuse humble ne se mettra pas fort en peine de n'être pas professe, sachant que si elle se conduit bien, on ne la renverra pas. Et si elle se conduit mal, pourquoi voudrait-elle troubler cette réunion d'âmes consacrées à Jésus-Christ? Quand je parle de se conduire mal, je n'entends pas mener une vie frivole : je crois qu'avec l'aide de Dieu, pareille chose ne se verra jamais en ce monastère. Par se conduire mal, j'entends n'être pas mortifié, avoir de l'attache aux choses du monde, ou bien à soi-même, sur les points que j'ai indiqués. Que la novice qui ne reconnaîtra pas en elle une mortification sérieuse, veuille bien m'en croire, et qu'elle ne fasse point profession, à moins qu'elle ne désire trouver un enfer dès ce monde. (Ms. de l'Escurial.)

ment, cette maison est un ciel — si tant est qu'il puisse en exister un sur la terre — et la vie qu'on y mène est charmante. Mais si l'on y cherche quelque autre chose, on ne l'y trouvera point, et on perdra tout le reste. Une âme mécontente ressemble à une personne très dégoûtée : les aliments, si bons soient-ils, lui font mal au cœur, ce que les bien portants mangent avec plaisir lui donne des nausées. Cette âme fera mieux son salut ailleurs. Peut-être y atteindra-t-elle peu à peu la perfection, qu'elle n'aura pu supporter ici, parce qu'on l'y embrasse tout d'un coup. En effet, si en ce qui regarde l'intérieur on laisse du temps pour arriver au complet détachement et à l'entière mortification, pour l'extérieur il faut s'y mettre promptement. Si une personne qui voit agir toutes les sœurs et se trouve toujours en si bonne compagnie, n'avance pas en une année, je crains bien qu'elle n'avance pas davantage en plusieurs, et qu'au contraire elle ne recule. Je ne dis pas qu'elle doit se comporter aussi parfaitement que les autres, mais du moins doit-elle montrer que sa santé spirituelle se fortifie. Du reste, quand le mal est mortel, cela se reconnaît bien vite.

CHAPITRE XIV

XXI (Esc.) — XV (Vall.)

A QUEL POINT IL IMPORTE DE NE PAS RECEVOIR A LA PROFESSION LES PERSONNES QUI N'ONT POINT LES DISPOSITIONS MENTIONNÉES PLUS HAUT.

SOMMAIRE. — *Pour admettre un sujet, il faut lui reconnaître un jugement droit. — Grands inconvénients qu'entraîne le manque de rectitude dans le jugement. — On ne doit pas craindre de rendre à leur famille les novices qui n'ont point les dispositions voulues. — Avantage qu'il y a pour un monastère à ne point recevoir de dot.*

Je suis persuadée que le Seigneur favorise beaucoup les âmes dont les déterminations reposent sur des bases solides. C'est pourquoi, lorsqu'une personne se présente, il faut examiner le motif qui l'amène, et voir si ce ne serait pas uniquement le désir de trouver une position, ce qui arrive à plus d'une. Le Seigneur, il est vrai, peut corriger ce qu'il y a d'imparfait en ce motif; mais alors il faut qu'il y ait jugement droit. Quand cette rectitude fait défaut dans un sujet, qu'on ne l'admette sous aucun prétexte, car son esprit ne comprendra ni l'insuffisance du motif qui le guide ni les avis de celles qui plus tard voudront l'élever à des vues plus parfaites. En effet, la plupart de ceux qui manquent de jugement, se persuadent toujours savoir mieux que les sages ce qui leur convient. C'est un mal que je

regarde comme incurable, parce qu'il est bien rare qu'il ne soit accompagné de malice. Dans une communauté nombreuse, cela peut se supporter; mais lorsqu'on est en si petit nombre, c'est impossible.

Lorsqu'une personne d'un esprit droit commence à s'affectionner au bien, elle s'y attache fortement, parce qu'elle voit que c'est le meilleur; et si elle n'apporte pas un grand appoint comme spiritualité, ce sera du moins une religieuse de bon conseil, fort utile sous bien des rapports, et qui ne fatiguera personne. Mais quand le jugement fait défaut, je ne sais à quoi l'on peut être bon dans une communauté; on pourra au contraire y être fort nuisible.

Ce manque de jugement ne se découvre pas de prime abord; car beaucoup de personnes parlent bien et comprennent mal; d'autres parlent peu et assez mal, et ont cependant l'esprit capable d'une grande perfection. Il y a en effet de ces simplicités saintes, peu aptes aux affaires et aux façons d'agir du monde, mais extrêmement propres à traiter avec Dieu. C'est pour cela qu'il faut bien s'informer avant de recevoir les sujets, et les éprouver longtemps avant de les admettre à la profession. Que le monde comprenne, une fois pour toutes, que vous avez la liberté de les renvoyer, et dans un monastère où il y a des austérités, bien des motifs peuvent y contraindre. Lorsqu'on verra que c'est votre usage, on ne s'en offensera point.

Je parle ainsi à cause du malheur des temps, et parce que notre faiblesse est telle, que ne tenant plus compte des ordonnances de nos devanciers, nous nous laissons influencer par ce dont les gens de maintenant se font un point d'honneur. Nous craignons de déplaire aux parents, et Dieu veuille que

nous n'ayons pas à payer en l'autre vie de pareilles admissions! Jamais nous ne manquons de prétextes pour nous persuader qu'elles peuvent se faire légitimement (a).

C'est une affaire que chaque religieuse doit peser en son particulier et recommander à Dieu. Chacune doit aussi, dans une question si importante, encourager la prieure à la fermeté. Ainsi, je supplie le Seigneur de vous donner lumière sur ce point. C'est un grand avantage pour vous de ne pas recevoir de dot; dans les monastères où l'on en reçoit, il peut arriver que pour ne pas rendre un argent qu'on n'a plus, on laisse dans la maison le voleur qui dérobe le vrai trésor. Quelle pitié! Sur ce point, mes filles, n'ayez compassion de qui que ce soit. Ce serait porter préjudice aux personnes mêmes que vous prétendez obliger.

(a) *Dans une question de cette importance, les prétextes ne sont pas recevables. Au reste, j'en suis convaincue, lorsqu'une supérieure, dégagée d'intérêt et de passion, n'a en vue que le bien de son monastère, Dieu ne permettra jamais qu'elle se trompe. Si au contraire on a égard à ces fausses compassions, à ces sots points d'honneur, je suis persuadée qu'on ne pourra manquer de se tromper.* (Ms. de l'Escurial.)

CHAPITRE XV

XXII, XXIII et XXIV (Esc.) — XVI (Vall.)

COMBIEN IL EST AVANTAGEUX DE NE PAS S'EXCUSER, LORS MÊME QU'ON SE VOIT CONDAMNER SANS SUJET.

SOMMAIRE. — *La sainte s'accuse de n'avoir pas encore acquis l'humilité véritable. — Elle montre les grands avantages qu'on retire de ne point s'excuser. — Elle demande à Dieu pour elle-même une vertu d'un si haut prix. — Comment le Seigneur prend en main la défense des âmes qui se taisent devant leurs accusateurs. — On acquiert par cette voie une haute liberté d'esprit.*

C'est avec grande confusion que j'entreprends de vous conseiller une vertu que j'aurais dû pratiquer au moins quelque peu, mais j'avoue en toute vérité que je suis bien en arrière sur ce point. Jamais, ce me semble, je ne manque de quelque raison pour me persuader qu'il est plus parfait de m'excuser. Quelquefois cela est permis et ce serait mal de ne pas le faire ; mais je n'ai pas assez de discernement, ou pour mieux dire d'humilité, pour reconnaître quand cela convient.

Oui, en vérité, c'est faire preuve d'une grande humilité que de se voir condamner sans sujet, et de se taire. On imite alors de bien près ce divin Seigneur qui a lavé toutes nos fautes. Je vous le demande avec instance, mes sœurs, appliquez-vous y sérieusement, car les avantages qu'on en retire

sont immenses. Au contraire, je n'en vois aucun, absolument aucun, à tâcher de se justifier, sauf, je le répète, en certains cas où l'on pourrait mécontenter ou causer du scandale en ne déclarant point la vérité. Celui qui aura plus de discernement que je n'en ai, verra quand il est à propos de le faire.

A mon avis, il est très important de s'exercer à cette vertu, ou, en d'autres termes, de s'efforcer d'obtenir du Seigneur la véritable humilité, qui sans doute en est la source. Le vrai humble, en effet, doit désirer sincèrement de se voir méprisé, persécuté et condamné sans sujet, même en choses graves S'il souhaite imiter Notre-Seigneur, en quoi le peut-il mieux? Il ne faut ici ni forces corporelles, ni aide de qui que ce soit, si ce n'est de Dieu.

Je voudrais, mes sœurs, que ces grandes vertus fussent la matière de notre sérieuse étude et de notre pénitence. Vous savez que je vous retiens pour les austérités excessives, parce qu'elles peuvent nuire à la santé lorsqu'on s'y adonne sans discrétion. Ici, rien à craindre. Si grandes que soient les vertus intérieures, elles n'ôtent point les forces du corps, nécessaires pour servir la communauté, et elles augmentent celles de l'âme. En commençant par de très petites choses, comme je vous l'ai dit déjà, on contracte peu à peu une habitude qui permet de remporter la victoire dans les grandes. Pour ma part, je n'ai pas été à même d'en faire l'épreuve en choses grandes, car jamais je n'ai entendu parler de moi en mal, sans reconnaître qu'on n'en disait pas assez. Si je n'avais pas failli sur les points dont il s'agissait, j'avais commis contre Dieu beaucoup d'autres offenses, et il me semblait que c'était bien de l'indulgence de n'en pas faire mention. J'ajoute que j'ai

toujours préféré m'entendre reprocher des fautes supposées que des fautes réelles.

Pour se faciliter cette pratique, il est très bon de peser les grands avantages qu'on en retire sous tous les rapports, et comment, tout bien considéré, jamais on ne nous blâme sans que nous ayons des fautes à nous reprocher. Nous en sommes toujours remplies. Le juste tombe sept fois par jour, et ce serait mentir de dire que nous sommes sans péché. Ainsi, lors même que nous nous trouvons innocentes de ce qu'on nous impute, nous ne sommes jamais entièrement exemptes de fautes, comme l'était le bon Jésus.

O mon Maître! Quand je songe de combien de manières vous avez souffert sans l'avoir aucunement mérité, je ne sais plus que dire de moi, ni où j'avais l'esprit quand je désirais ne pas souffrir, ni encore où j'en suis maintenant lorsque je m'excuse. Vous le savez, mon Trésor, s'il y a quelque chose de bon en moi, je ne le tiens pas d'autres mains que des vôtres. Eh bien! vous est-il plus difficile, Seigneur, de donner beaucoup que de donner peu? Si je suis indigne de la faveur que je sollicite, je ne méritais pas non plus les grâces que vous m'avez faites. Et comment puis-je souhaiter que quelqu'un ait une bonne opinion d'une créature aussi mauvaise que moi, après que l'on a dit tant de mal de vous, qui êtes le Bien au-dessus de tous les biens? Cela ne se peut, ô mon Dieu, cela ne se peut! Et pour vous, ne permettez pas qu'il y ait rien en votre servante qui soit désagréable à vos yeux. Vous le voyez, Seigneur, les miens sont aveugles et la plus faible lumière leur est suffisante. Vous, mon Maître, éclairez-moi, faites que je désire sincèrement être abhorrée de tous, puisque je vous ai abandonné tant de fois, vous qui

m'aimiez avec tant de fidélité. Quoi donc, ô mon Dieu? Quel avantage pensons-nous retirer de plaire aux créatures? Et que nous importe d'être condamnées par elles, si, à votre jugement, Seigneur, nous sommes innocentes?

O mes sœurs, que nous comprenons peu cette vérité! Jamais cependant nous n'arriverons à être parfaites, si nous ne l'approfondissons avec soin, et si nous ne nous appliquons à distinguer continuellement ce qui est de ce qui n'est pas.

Quand il n'y aurait en pareille occurrence d'autre avantage que la confusion qu'éprouvera la personne qui vous aura accusées, en voyant que vous vous laissez condamner sans sujet, ce serait déjà un bien immense. Un acte de ce genre frappe quelquefois plus que dix sermons. Puisque l'Apôtre et notre propre incapacité nous interdisent de prêcher de paroles, efforçons-nous de le faire par nos œuvres. Car n'allez pas vous imaginer que, toutes cloîtrées que vous êtes, le bien ou le mal que vous ferez restera enseveli dans le secret.

Pensez-vous, mes filles, que tandis que vous vous abstenez de vous justifier, personne ne se rencontrera pour prendre votre défense? Voyez comment Notre-Seigneur éleva la voix en faveur de la Madeleine dans la maison du pharisien, et puis encore lorsqu'elle était accusée par sa sœur. Il n'aura pas à votre égard la rigueur qu'il a eue envers lui-même, car au moment où il accepta le larron pour défenseur, il était déjà suspendu à la croix. Il inspirera à quelqu'un de prendre en main votre cause, et quand il ne le fera pas, c'est que cela ne sera pas nécessaire.

J'ai l'expérience de ceci et je sais que les choses

se passent de la sorte. Cependant, je souhaite que vous ne vous arrêtiez pas à cette pensée, mais qu'au contraire, vous vous réjouissiez de rester sous le poids de l'accusation. Quant au profit qu'en retirera votre âme, je laisse au temps à vous l'apprendre. C'est ainsi qu'on acquiert la liberté intérieure et qu'on ne se soucie pas plus d'entendre parler de soi en mal qu'en bien, absolument comme si la chose ne nous concernait point. Voici deux personnes qui s'entretiennent ensemble : nous ne nous mettons pas en peine de leur répondre, parce que ce n'est pas à nous qu'elles s'adressent. De même, grâce à l'habitude que nous aurons prise de ne pas répliquer, il nous semblera que ce n'est pas à nous que l'on parle.

Ceci nous paraîtra impossible, à nous qui sommes susceptibles et peu mortifiées. Au commencement, je l'avoue, c'est difficile, mais je sais aussi qu'avec l'aide de Dieu, on peut acquérir cette liberté, cette abnégation et ce détachement de soi.

Ancien chapitre xvii du Manuscrit de Valladolid.

Ce chapitre a été retranché du manuscrit original et ne se retrouve point dans les copies autorisées par sainte Thérèse. Nous en empruntons le texte au manuscrit de l'Escurial.

Je dis même que tout cela ne doit pas vous paraître grand'chose, car je ne fais encore que tabler le jeu, comme l'on dit. Vous m'avez priée de vous dire quelque chose des éléments de l'oraison : eh bien! je n'en connais point d'autres que les vertus. Personnellement, il est vrai, je n'ai pas été conduite de Dieu par cette voie, car je crois bien que je n'ai pas même le commencement des vertus. Sachez bien ceci : celui qui ne saura pas disposer les pièces du jeu d'échecs, jouera fort mal, et s'il ne sait pas faire échec,

comment fera-t-il mat? Vous allez trouver à redire de m'entendre parler de jeu, puisqu'en ce monastère on ne joue point et l'on ne doit point jouer. Jugez par là quelle mère Dieu vous a donnée, puisqu'elle est au courant de chose si vaine. On dit cependant que ce jeu est quelquefois permis. Mais combien plus nous sera-t-il permis, à nous, le jeu dont je parle, et avec quelle promptitude, si nous nous y exerçons bien, ferons-nous mat au Roi divin! Il ne pourra plus, après cela, nous échapper des mains et même il ne le voudra pas.

Dans le jeu d'échecs, c'est la dame qui a sur le roi le plus d'avantage, soutenue qu'elle est de toutes les autres pièces. Eh bien! il n'est ici-bas de dame telle que l'humilité pour forcer le Roi divin à se rendre. C'est elle qui l'a attiré du ciel dans le sein de la Vierge; c'est grâce à elle aussi que nous pourrons, d'un seul de nos cheveux, l'attirer dans nos âmes (1). *Soyez bien convaincues qu'on le possède plus ou moins, à proportion qu'on a plus ou moins d'humilité; car je ne puis me persuader qu'il y ait et qu'il puisse y avoir de l'humilité sans amour ni de l'amour sans humilité, ni que ces deux vertus puissent aller sans un grand détachement de toutes les choses créées.*

Vous me demanderez, mes filles, pourquoi je vous parle des vertus, alors que vous avez assez de livres pour vous les enseigner, et que vous désirez seulement ce qui regarde la contemplation. Je réponds que si vous m'aviez interrogée sur la méditation, j'aurais pu vous en parler, et même la conseiller à tout le monde, avant l'acquisition des vertus, parce que c'est précisément le moyen de les obtenir toutes. S'y exercer est même pour tous les chrétiens une question capitale, et il n'y en a pas un, si déréglé soit-il, qui doive y renoncer dès lors que Dieu lui inspire d'en user. J'en ai déjà écrit ailleurs et beaucoup d'autres l'ont fait aussi, qui sont des gens sachant ce qu'ils disent, tandis qu'il n'en est pas de même de moi, Dieu le sait bien. Pour la contempla-

1. *Vulnerasti cor meum... in uno crine colli tui.* (Cant., IV, 9.)

tion, mes filles, c'est tout autre chose, et sur ce point nous sommes tous dans une bien grande erreur. Voyons-nous quelqu'un prendre un peu de temps chaque jour pour songer à ses péchés — ce que chacun doit faire sous peine de n'être chrétien que de nom, — nous disons aussitôt : voilà un grand contemplatif, et sans plus tarder nous voudrions qu'il possédât les vertus au même degré que les âmes élevées à une haute contemplation. Lui-même porte ses prétentions plus haut encore. Mais il s'égare dès l'entrée dans la carrière, et cela, parce qu'il n'a pas su tabler son jeu. Il a cru que pour faire mat, il suffisait de connaître les pièces du jeu. Erreur ! Le Roi dont il s'agit ne se livre qu'à celui-là seulement qui de son côté se livre entièrement à lui-même. (Ms. de l'Escurial.)

CHAPITRE XVI

XXV et XXVI (Esc.) — XVIII (Vall.)

DIFFÉRENCE QUI DOIT EXISTER POUR LA PERFECTION DE LA VIE ENTRE LES CONTEMPLATIFS ET CEUX QUI SE CONTENTENT DE L'ORAISON MENTALE. COMMENT DIEU ÉLÈVE QUELQUEFOIS A LA CONTEMPLATION PARFAITE UNE AME LIVRÉE A LA DISSIPATION, ET QUELLE EN EST LA CAUSE. CE CHAPITRE ET LE SUIVANT MÉRITENT UNE GRANDE ATTENTION.

Sommaire. — *Il faut, pour arriver à la contemplation, s'efforcer d'acquérir les vertus à un degré éminent. — Dieu accorde parfois des faveurs surnaturelles à des âmes dénuées de vertus, afin de les attirer à lui. — Ces âmes, si elles répondent à de telles avances, atteindront un haut degré de perfection. — Comment Dieu se fait le défenseur de celles qui lui appartiennent. — Sainte hardiesse que la sainte désire voir dans ses filles.*

Souffrez, mes filles, qu'avant de vous indiquer, suivant votre désir, le chemin qui mène à la contemplation, je m'étende un peu sur des points qui, de prime abord, vous sembleront peut-être n'avoir que peu d'importance, et qui cependant en ont beaucoup à mes yeux. Si vous ne voulez ni les entendre ni les mettre en pratique, alors demeurez toute votre vie avec votre oraison mentale. Seulement, je vous le déclare, à vous et à tous ceux qui ambitionnent le trésor de la vraie contemplation, vous ne l'obtiendrez jamais. Néanmoins, je puis me tromper en jugeant des autres par moi-même. Le fait est que j'ai travaillé en vain l'espace de vingt ans.

Je veux expliquer maintenant ce que c'est que l'oraison mentale, car quelques-unes d'entre vous ne s'en rendent peut-être pas bien compte. Et plût à Dieu que chacune de nous pratiquât cette oraison comme elle mérite de l'être! Mais là encore, je crains qu'on ne se heurte à bien des difficultés si l'on ne commence par s'appliquer aux vertus : à la vérité, pour cette oraison elles ne sont pas requises en un degré aussi éminent que pour la contemplation. Je dis donc que le Roi de gloire ne viendra pas à notre âme — j'entends pour lui être uni — si nous ne nous efforçons d'acquérir les grandes vertus. Je vais m'expliquer, car supposé que vous me surpreniez à dire une chose inexacte, vous n'ajouteriez plus foi à aucune de mes paroles, et vous auriez raison, si je le faisais de propos délibéré. Mais Dieu m'en préserve! Si cela m'arrive, ce sera par ignorance, ou faute de bien entendre les choses.

Ce que je veux dire, c'est que parfois Dieu trouvera bon d'accorder une aussi grande faveur à des personnes qui sont en mauvais état, afin de les arracher ainsi aux mains du démon.

O mon Seigneur! Que de fois nous vous mettons aux prises avec cet ennemi! N'était-ce pas assez, pour nous apprendre à le vaincre, de lui avoir permis de se saisir de vous lorsqu'il vous transporta sur le pinacle du temple (1)? Ah! dites-moi, mes filles, quel spectacle que celui de ce Soleil en contact avec les ténèbres! Et quelle frayeur dut éprouver alors ce malheureux esprit, sans toutefois en comprendre la cause, car Dieu ne permit pas qu'il la connût! Bénie soit une pareille bonté, une telle miséricorde! Mais

1. Cfr. Matth., IV.

ne devrions-nous pas rougir, nous autres chrétiens, de le mettre chaque jour, je le redis encore, aux prises avec ce monstre impur! Vous eûtes alors bien besoin, Seigneur, de toute la force de votre bras; mais sur la croix, comment vos bras sacrés ne se sont-ils pas trouvés lassés de tant de tourments que vous avez soufferts? Oh! qu'il est vrai de dire que toute douleur endurée par amour reçoit guérison! Oui, je suis persuadée que si vous aviez conservé la vie, l'amour que vous nous portez aurait, de lui-même et sans autre remède, fermé vos plaies. O mon Dieu! qu'un tel remède soit appliqué à tout ce qui me cause peine et angoisse! Avec quelle ardeur je désirerais les maux, si j'étais sûre d'être guérie par un onguent si salutaire!

Je reviens à ce que je disais. Il est des âmes que Dieu sait pouvoir gagner au moyen de ces faveurs. Il les voit livrées à de grands égarements, mais il ne veut pas qu'il ne tienne à lui qu'elles n'en reviennent. Elles sont en mauvais état, dépourvues de vertus, et cependant il leur donne des goûts, des consolations, de tendres sentiments, qui commencent à exciter leurs désirs. Quelquefois même, il les fait entrer en contemplation; mais cela est rare et ne dure guère. Il agit de la sorte, je le répète, afin d'éprouver si, grâce à cette faveur, elles voudront se disposer à jouir souvent de sa présence. Si elles ne s'y disposent point — qu'elles me pardonnent de leur dire, ou plutôt daignez vous-même nous pardonner, Seigneur! — je dis qu'il est souverainement choquant qu'une âme dont vous vous approchez ainsi se tourne vers les choses de la terre pour s'y attacher.

Pour moi, j'ai la conviction qu'il y a bien des âmes que Dieu Notre Seigneur éprouve de cette manière;

et il en est peu, je crois, qui se disposent à jouir d'une telle faveur. Quand le Seigneur l'accorde et que l'âme de son côté fait ce qui est en son pouvoir, je suis persuadée qu'il ne cesse plus de l'enrichir qu'elle n'ait atteint un très haut degré de perfection. Mais si nous ne nous donnons pas à lui aussi pleinement qu'il se donne à nous, c'est déjà une grande indulgence de sa part de nous laisser dans l'oraison mentale, et de nous visiter de temps en temps, comme des serviteurs qui travaillent à sa vigne. Quant à ceux qui se donnent sans réserve, ce sont des enfants tendrement chéris, qu'il voudrait voir toujours à ses côtés et dont il ne s'éloigne jamais, parce qu'eux-mêmes ne veulent pas se séparer de lui. Il les fait asseoir à sa table, il leur présente les mets dont il se nourrit, il va jusqu'à s'ôter le morceau de la bouche pour le leur donner.

O heureux efforts, mes filles! O bienheureux abandon de quelques objets méprisables, qui nous élève à une si haute fortune! Une fois dans les bras de votre Dieu, que vous importera si le monde entier vous condamne? Il est assez puissant pour vous délivrer de tout mal; d'un seul mot il a créé le monde, car pour lui, vouloir c'est faire. Ainsi, ne craignez pas qu'il laisse jamais parler contre vous, à moins que ce ne soit pour le plus grand bien de votre âme qu'il aime. Il ne porte pas si peu d'amour à ceux dont il est aimé! Mais s'il en est ainsi, mes sœurs, pourquoi, de notre côté, ne lui témoignerions-nous pas notre amour en tout ce qui dépend de nous? Voyez le bel échange! Lui donner notre amour, pour recevoir le sien! Lui, il peut tout, et nous, ici-bas, nous ne pouvons rien que ce qu'il nous donne de pouvoir. En définitive, que faisons-nous pour vous,

Seigneur, pour vous qui nous avez faits? A peu près rien : nous prenons une petite résolution, et c'est tout. Mais si, avec ce rien, sa Majesté veut que nous méritions tout, n'ayons pas la folie de nous y refuser.

O Seigneur! Tout le mal vient de ce que nous ne tenons pas les yeux attachés sur vous. Si nous ne regardions que la voie, nous serions bien vite au terme. Mais nous faisons mille chutes, mille faux pas, et en fin de compte nous nous égarons, cela, je le répète, parce que nous ne fixons pas les yeux sur la voie véritable. On dirait que nous n'y avons jamais marché, tant elle nous étonne. Vraiment, c'est pitié de voir ce qui se passe quelquefois! Est-on effleuré par le plus imperceptible mépris, on n'y tient plus, on trouve cela intolérable, et l'on dit aussitôt : Nous ne sommes pas des saints! Dieu nous garde, mes sœurs, de dire après un acte imparfait : Nous ne sommes pas des anges, nous ne sommes pas des saintes! Sachez que si nous ne le sommes pas, il nous est très avantageux de penser qu'avec des efforts et l'aide de Dieu, nous pouvons le devenir. Soyez très certaines que si nous n'y arrivons pas, la faute n'en est pas à lui, mais à nous. Et puisque nous n'avons pas eu d'autre but en venant en ce monastère, allons, à l'œuvre! comme l'on dit. Reconnaissons-nous qu'une chose est agréable à Dieu, croyons aussitôt qu'avec son secours nous pouvons l'exécuter. Une présomption de ce genre est celle que je voudrais voir régner dans cette maison, parce qu'une sainte hardiesse fait croître l'humilité. Dieu vient en aide aux âmes courageuses, et il ne fait pas acception des personnes.

Je me suis bien éloignée de mon sujet. Il est temps que j'y revienne et que je vous explique ce

que c'est que l'oraison mentale et la contemplation. Si déplacé que cela paraisse, avec vous, tout m'est permis. Peut-être comprendrez-vous mieux cette matière dans mon style grossier, que dans un autre plus élégant. Daigne le Seigneur me donner grâce pour réussir! Amen.

CHAPITRE XVII

XXVII et XXVIII (Esc.) — XIX (Vall.)

TOUTES LES AMES NE SONT PAS PROPRES A LA CONTEMPLATION ET QUELQUES-UNES N'Y ARRIVENT QUE FORT TARD. LE VRAI HUMBLE DOIT MARCHER AVEC JOIE DANS LE CHEMIN PAR LEQUEL LE SEIGNEUR LE CONDUIT.

SOMMAIRE. — *Avant de traiter de la contemplation, la sainte insiste encore sur l'humilité. — Toutes les âmes ne sont pas contemplatives. — Celle qui ne sera pas conduite par cette voie pourra égaler et même surpasser les autres en perfection. — La voie la plus sûre est celle de l'humilité, de la mortification et du détachement. — Il faut marcher avec joie par celle que Dieu a choisie pour nous.*

Vous pensez que je vais enfin aborder l'oraison. Pas du tout. Il me reste encore à vous parler d'un point très important, puisqu'il concerne l'humilité, et la pratique en est indispensable en ce monastère, où l'on s'adonne tout particulièrement à l'oraison. Je vous ai déjà dit combien il vous est utile d'apprendre à vous exercer sérieusement à l'humilité. Or, le point dont il s'agit fait partie intégrante de cette vertu, et sa connaissance est très nécessaire à tous ceux qui s'adonnent à l'oraison.

Comment, si l'on est humble, pourra-t-on jamais se persuader que l'on est assez vertueux pour être du nombre des contemplatifs? Que Dieu puisse nous rendre tels, cela est certain, il le peut dans sa bonté et sa miséricorde. Mais si l'on veut suivre mon

conseil, on s'assiéra toujours à la dernière place, suivant la recommandation et l'exemple de Notre-Seigneur. Il faut ensuite se disposer, au cas où Dieu trouverait bon de nous conduire par le chemin de la contemplation. S'il ne le fait pas, laissons intervenir l'humilité. Estimons-nous heureuses de servir les servantes du Seigneur, et bénissons-le de nous avoir mises en leur compagnie, alors que nous méritions d'être les esclaves du démon dans l'enfer.

Je ne parle pas ainsi sans grande raison : car, je le répète et il importe beaucoup de le comprendre, Dieu ne conduit pas toutes les âmes par un même chemin. Celui qui croit marcher par la voie la plus basse, est peut-être le plus élevé aux yeux du Seigneur. Ainsi, de ce qu'en ce monastère toutes s'adonnent à l'oraison, il ne s'en suit pas que toutes doivent être contemplatives. C'est impossible, et l'ignorance de cette vérité pourrait jeter dans la désolation celles qui ne le sont point. La contemplation est un don de Dieu. Puisqu'elle n'est pas nécessaire au salut et que Dieu ne l'exige pas, aucune de vous ne doit s'imaginer qu'on l'exigera d'elle. Une âme ne laissera pas d'être très parfaite, pourvu qu'elle accomplisse ce que nous avons dit. Elle pourra même avoir beaucoup plus de mérite, parce qu'elle travaillera plus à ses dépens. Le Seigneur la conduit comme une âme forte, et lui tient en réserve, pour les lui donner à la fois, toutes les consolations dont elle n'aura point joui en ce monde. Ainsi, qu'elle ne se décourage point, qu'elle n'abandonne pas l'oraison, et continue à faire tout ce que font les autres. Le Seigneur tarde parfois beaucoup, mais il donne alors d'un seul coup et magnifiquement ce qu'il a donné à d'autres, peu à peu, en bien des années.

J'ai passé plus de quatorze ans sans pouvoir même méditer, si ce n'est en lisant, et il doit y avoir bien des personnes dans ce cas. D'autres sont impuissantes à méditer, même à l'aide d'un livre. Elles ne sont capables que de prier vocalement : cela les fixe davantage. Enfin, il y a des esprits si volages, qu'ils ne peuvent s'attacher à rien et sont dans une agitation continuelle : à tel point que s'ils veulent arrêter leur pensée sur Dieu, ils tombent en mille extravagances, mille scrupules et mille doutes.

Je connais une personne avancée en âge, très vertueuse, très pénitente, grande servante de Dieu (a), qui depuis bien des années emploie plusieurs heures chaque jour à l'oraison vocale. Faire l'oraison mentale lui est impossible. Tout au plus peut-elle s'arrêter un peu en récitant ses prières vocales. Il y a bien des personnes qui sont de même. Mais si elles sont humbles, je crois qu'en fin de compte elles ne seront pas les moins bien partagées : elles iront de pair avec les âmes inondées de consolations. Sous un certain rapport, leur voie est même plus sûre, car nous ignorons si ces consolations viennent de Dieu ou si le démon en est l'auteur. Si elles ne viennent pas de Dieu, il y a danger, parce qu'en les procurant le démon cherche à inspirer de l'orgueil. Sont-elles de Dieu, il n'y a rien à craindre, parce qu'alors elles sont accompagnées d'humilité. C'est ce que j'ai écrit fort au long dans un autre livre (1).

Ces personnes qui n'ont point de consolations

(a) *De tout point excellente religieuse.* (Ms. de l'Escurial.)

1. Au Livre de la Vie, ch. XVII, XIX et XXVIII.

marchent dans l'humilité, craignant toujours qu'il y ait de leur faute, et elles ont un soin continuel de s'avancer. En voient-elles d'autres verser une larme, aussitôt il leur semble que si elles n'en répandent point, c'est signe qu'elles sont bien en arrière dans le service de Dieu, et peut-être devancent-elles les autres de beaucoup. En effet, les larmes, quoique bonnes, ne sont pas toutes parfaites, et il y a toujours plus de sécurité dans l'humilité, la mortification, le détachement et les autres vertus. Ainsi ne craignez rien, et dites-vous que vous ne laisserez pas d'arriver à la perfection, aussi bien que les grands contemplatifs.

Sainte Marthe était sainte, bien qu'on ne dise point qu'elle fût contemplative. Et que pouvez-vous désirer de plus que de ressembler à cette bienheureuse femme, qui mérita de posséder tant de fois Jésus-Christ Notre-Seigneur dans sa maison, de lui préparer sa nourriture, de le servir, de manger à sa table (a)? Si elle était demeurée absorbée comme la Madeleine, il n'y aurait eu personne pour préparer le repas de cet Hôte divin. Eh bien! représentez-vous que cette communauté est la maison de sainte Marthe et qu'il doit y avoir divers offices. Celles que Dieu conduit par la vie active ne doivent point murmurer contre celles qu'elles verront abîmées dans la contemplation. Qu'elles le sachent, Notre-Seigneur prendra la défense de ces âmes, pour silencieuses qu'elles soient, car la plupart du temps la contemplation ôte tout souci de soi-même et de tout le reste. Qu'elles ne l'oublient point, il faut quelqu'un pour préparer le repas du divin

(a) *Et peut-être au même plat que lui.* (Ms. de l'Escurial.)

Maître, et qu'elles s'estiment heureuses de servir avec Marthe. Qu'elles songent aussi que la véritable humilité consiste, en grande partie, dans l'acceptation empressée de ce qu'il plaît au Seigneur d'ordonner de nous, et dans la conviction qu'on est indigne de porter le nom de ses serviteurs.

Donc, si contempler, faire oraison mentale ou vocale, soigner les malades, servir dans les emplois de la maison, se livrer aux travaux, même les plus vils, n'est autre chose que rendre ses devoirs à l'Hôte divin qui vient loger, manger et se délasser avec nous, que nous importe de le servir d'une manière ou d'une autre?

Je suis loin de dire que vous ne devez pas vous efforcer d'arriver à la contemplation, je dis simplement que vous devez vous essayer à des fonctions diverses. La contemplation, en effet, n'est pas laissée à votre choix, mais à celui du Seigneur. Si, au bout de bien des années, il lui plaît de laisser chacune de vous dans son office, ce serait une charmante humilité, vraiment, de vouloir en choisir un autre. Laissez faire le Maître de la maison. Il est sage, il est puissant, il sait ce qui vous convient, et aussi ce qui lui convient à lui-même. Si, faisant ce qui est en votre pouvoir et vous disposant à la contemplation par cette vie parfaite que nous avons indiquée, vous vous voyez refuser ce don — encore suis-je portée à croire que vous le recevrez si votre détachement et votre humilité sont véritables, — soyez sûres que Notre-Seigneur vous garde cette joie pour le joindre à toutes celles qui vous attendent dans le ciel. Je le répète, il vous traite comme des âmes fortes, en vous donnant ici-bas la croix que lui-même a toujours eue en partage. Et quelle meilleure marque

d'amitié que de choisir pour vous ce qu'il a choisi pour lui-même? Peut-être auriez-vous mérité une moindre récompense par la contemplation. Ce sont là des jugements qu'il se réserve : il ne nous appartient pas de les pénétrer. Il vaut même beaucoup mieux que la chose ne soit pas laissée à notre choix, car, nous figurant rencontrer de ce côté plus de repos, nous serions tous, sur-le-champ, de grands contemplatifs. Oh! l'immense avantage de ne rechercher de soi-même nul avantage! C'est le moyen de ne redouter aucune perte, car Dieu ne permet jamais que l'âme véritablement mortifiée en subisse, si ce n'est en vue de l'enrichir davantage.

CHAPITRE XVIII

XXVIII et XXIX (Esc.) — XX (Vall.)

COMBIEN LES SOUFFRANCES DES CONTEMPLATIFS SURPASSENT CELLES DES PERSONNES QUI SONT DANS LA VOIE ACTIVE. CES DERNIÈRES TROUVERONT DANS CE QUI EST DIT ICI UNE SOURCE DE CONSOLATIONS.

SOMMAIRE. — *Grandeur des souffrances par lesquelles passent les âmes contemplatives. — Dieu les fortifie par les délices spirituelles. — La sainte déclare à ses filles qu'elles doivent toutes se présenter devant Dieu à l'oraison, afin qu'il dispose d'elles selon son bon plaisir. — Les contemplatifs doivent, dans la grande bataille de la vie spirituelle, porter haut l'étendard de l'humilité. — La mortification, l'humilité et l'obéissance sont les trésors de la vie religieuse. — Chaque religieuse doit travailler de tout son pouvoir à les acquérir.*

Je vous le dis, mes filles, à vous que Dieu ne conduit point par le chemin de la contemplation, ceux qui marchent par cette voie n'ont pas à porter une croix plus légère que la vôtre. Cela, je l'ai vu et je le sais. Vous seriez bien surprises, si vous connaissiez celles que Dieu leur fait porter. Je suis au courant de ce qui concerne les uns et les autres. Eh bien! c'est chose manifeste pour moi, les souffrances que Dieu envoie aux contemplatifs sont insupportables. Elles sont telles, ces souffrances, que s'il ne leur donnait l'aliment des goûts célestes, ils ne pourraient y tenir. Et cela est facile à comprendre. Dieu conduit par le chemin des souffrances ceux qu'il

aime particulièrement, et plus il les aime, plus ces souffrances sont grandes. Or, il n'y a nulle raison de penser qu'il ait en aversion les contemplatifs, qu'il loue au contraire de sa propre bouche et qu'il regarde comme ses amis. Et d'autre part, se persuader qu'il admette dans son intimité des personnes qui mènent une vie douce et n'ont rien à souffrir, ce serait absurde. Pour moi, je regarde comme indubitable que Dieu envoie aux contemplatifs des souffrances beaucoup plus cuisantes qu'aux autres. Et c'est ainsi que marchant par un chemin rude et défoncé, tentés parfois de se croire égarés et dans la nécessité de revenir à leur point de départ, ils ont besoin que Dieu les réconforte, non avec de l'eau, mais avec du vin, afin qu'en proie à l'ivresse, ils perdent le sentiment de leurs souffrances et soient en état de les supporter.

Aussi, je vois peu de vrais contemplatifs qui ne soient courageux et bien résolus à souffrir. S'ils sont faibles, le Seigneur commence par leur donner du courage et leur ôter l'appréhension des souffrances. Ceux qui sont dans la vie active voient-ils ces âmes recevoir un peu de consolation, ils s'imaginent, je pense, que toute leur vie s'écoule ainsi. Et moi je dis que s'il vous fallait supporter une seule des journées qu'elles passent, vous le trouveriez intolérable. Aussi le Seigneur, qui sait de quoi tous les hommes sont capables, donne à chacun son office, et c'est celui qu'il voit convenir au bien de son âme, à ses propres desseins et à l'avantage du prochain. Pourvu que de votre part la préparation ne fasse pas défaut, ne craignez point, votre peine ne sera pas perdue.

Comprenez bien mes paroles : nous devons toutes

faire des efforts pour arriver au but qui nous est proposé, car nous ne sommes pas ici pour autre chose. Et ce n'est pas seulement pendant un an ou deux, ni même dix, que ces efforts doivent durer. Autrement, nous aurions l'air de poltrons qui abandonnent l'entreprise. Il faut, au contraire, que le Seigneur voie bien que nous faisons ce qui dépend de nous. C'est ainsi que les soldats, même après un long service, doivent toujours être prêts à recevoir les ordres de leur chef, en quelque poste qu'il les veuille placer, car c'est de lui qu'ils attendent leur solde. Et combien notre Roi rétribue plus libéralement que ceux de la terre! Voyant ses soldats présents et désireux de le servir, sachant d'ailleurs très bien ce dont chacun d'eux est capable, il répartit les emplois conformément aux forces. S'ils ne se présentaient point, évidemment il ne leur donnerait ni mission ni récompense.

Donc, mes sœurs, oraison mentale! Et pour celle qui en sera incapable, oraison vocale, lecture, colloques avec Dieu, comme je le dirai dans la suite. Qu'elle ne se dispense d'aucune des heures d'oraison, car elle ignore quand l'Epoux fera entendre son appel, et nous devons toujours craindre le sort des vierges folles. Peut-être trouvera-t-il bon de lui envoyer quelque grande peine, qu'il enveloppera de consolations. S'il ne le fait pas, elle doit croire qu'elle n'est pas faite pour la vie contemplative, mais pour la vie active. C'est alors le moment de mériter en s'humiliant et en se persuadant qu'on est même incapable du peu que l'on fait, le moment aussi de s'acquitter joyeusement de tout ce qu'on nous commande, ainsi qu'il a été dit. Et si cette humilité est sincère, bienheureuse une telle servante

de la vie active ! Elle ne se plaindra que d'elle-même et laissera les autres à leur combat (a).

Certes, il est rude ce combat! L'enseigne, il est vrai, ne se bat point, mais il n'en court pas moins le plus grand péril, et sans doute il souffre intérieurement plus que tous les autres, car, portant l'étendard sans pouvoir se défendre, il doit se laisser mettre en pièces plutôt que de l'abandonner. De même, les contemplatifs doivent porter haut l'étendard de l'humilité, et recevoir tous les coups qu'on leur porte, sans en rendre aucun. Leur office est de souffrir comme Jésus-Christ a souffert, de tenir la croix élevée sans l'abandonner jamais, si imminent que soit le danger, et sans laisser paraître la moindre faiblesse au milieu de la souffrance. C'est à cette fin qu'on leur a confié un emploi si glorieux. Ainsi, qu'ils prennent garde à eux. S'ils abandonnent l'étendard, la bataille est perdue. Le dommage n'est pas moins grand pour les personnes encore peu avancées, quand elles voient ceux qu'elles regardaient déjà comme leurs chefs et les amis de Dieu, cesser de répondre par leurs œuvres au rang qu'ils occupent. Les simples soldats s'en tirent comme ils peuvent; parfois même, sans qu'on s'en aperçoive, ils évitent le gros de la mêlée, où le péril est plus pressant, et ils n'en sont point déshonorés. Mais les chefs attirent tous les regards; impossible pour eux de faire un pas en arrière. Certes, l'office est relevé, c'est un honneur et une distinction de le recevoir du souverain, mais enfin, on ne s'oblige pas à peu de chose en l'acceptant.

(a) *J'aimerais beaucoup mieux être à sa place qu'à celle de certaines contemplatives.* (Ms. de l'Escurial.)

Ainsi, mes sœurs, puisque nous ne savons ce que nous demandons (1), laissons faire le Seigneur. Il y a des personnes qui semblent exiger de Dieu en rigueur de justice des délices spirituelles. Plaisante humilité, vraiment! Aussi celui qui connaît ses créatures en accorde-t-il rarement, je crois, aux âmes de cette trempe, et avec raison : il voit bien qu'elles sont incapables de boire son calice (2).

Voulez-vous, mes filles, connaître votre degré d'avancement? Que chacune de vous examine si elle se considère comme la plus méprisable de toutes et si cette conviction se traduit dans ses actes pour le profit et le plus grand bien des autres, non si elle a plus de goûts spirituels dans l'oraison, plus de ravissements, plus de visions, et d'autres faveurs de ce genre, que Dieu accorde quelquefois aux âmes. Pour connaître la valeur de ces biens, il nous faut attendre l'autre vie. Dieu nous les prête, puis nous les retire. Mais il y a une monnaie courante, un revenu assuré, des rentes perpétuelles, non remboursables à la volonté des emprunteurs. Je veux parler de l'humilité profonde, de l'entière mortification, de l'obéissance parfaite à la moindre volonté du supérieur, en la personne duquel, vous le savez, Dieu lui-même vous commande, puisqu'il l'a établi son représentant.

J'aurais dû insister spécialement sur l'obéissance, car, selon moi, dès qu'elle fait défaut, il n'y a plus de religieuse. Mais je m'en abstiens, parce que je m'adresse à des religieuses, et à des religieuses qui sont bonnes, à ce qu'il me semble, ou qui du moins désirent l'être. Sur une matière si connue et si

1. *Nescitis quid petatis.* (Math., xx, 22.)
2. *Potestis bibere calicem quem Ego bibiturus sum?* (Ibid.)

importante, un mot seulement, que je vous prie de ne pas oublier. Si une personne soumise par vœu à l'obéissance y manque et n'apporte pas tout le soin possible à observer très parfaitement son vœu, j'ignore, je le déclare, pourquoi elle se trouve dans un monastère. A tout le moins puis-je l'assurer que tant qu'elle y manquera, elle n'arrivera jamais à être contemplative, ni même à mener convenablement la vie active. Telle est ma conviction absolue. S'agit-il d'une personne non tenue à l'obéissance, si elle désire, si elle prétend arriver à la contemplation, elle a besoin, pour atteindre sûrement son but, de soumettre pleinement sa volonté à un confesseur capable de la conduire, car, c'est une chose reconnue, on avance plus en un an de cette manière que l'on ne ferait autrement en bien des années. Mais comme ceci ne vous concerne pas, il est inutile d'en discourir.

Telles sont, pour conclure, les vertus que je désire voir en vous, mes filles, celles que vous devez tâcher d'acquérir, celles que vous devez saintement envier. Quant à ces sentiments de dévotion, n'allez pas vous chagriner d'en être privées. Tout cela est incertain. En quelques personnes, ce sera peut-être un don de Dieu, et en vous, le Seigneur pourra permettre que ce soit une illusion du démon, qui vous trompera comme il en a trompé d'autres (a). Pourquoi vouloir servir Dieu en une chose douteuse, quand vous pouvez le faire en tant d'autres qui sont assurées? Et qui vous oblige à vous engager dans ce péril?

(a) *Chez les femmes, ces illusions sont très dangereuses.* (Ms. de l'Escurial.)

Je me suis beaucoup étendue sur ce sujet, parce que je sais qu'il y a utilité à le faire. Notre nature est si faible! A la vérité, quand sa Majesté veut élever une âme à la contemplation, il sait la rendre forte. Je me suis fait une joie de donner ces avis à ceux qui n'ont point reçu semblable don, et les contemplatifs eux-mêmes y trouveront de quoi s'humilier (a). Que le Seigneur, je le lui demande au nom de lui-même, nous donne lumière pour suivre en tout sa volonté! De cette façon nous n'aurons rien à craindre.

(a) *Si vous me dites, mes filles, que ces avis ne vous sont pas nécessaires, je vous répondrai qu'il pourra dans la suite se rencontrer une âme qui y trouve consolation.* (Ibid.)

CHAPITRE XIX

XXX, XXXI et XXXII (Esc.) — XXI (Vall.)

DE L'ORAISON. CONSEILS AUX AMES QUI NE PEUVENT DISCOURIR AVEC L'ENTENDEMENT.

SOMMAIRE. — *Les personnes qui peuvent appliquer leur esprit à la méditation trouvent dans cette voie repos et sécurité. — Souffrances de celles qui ne peuvent méditer. — La contemplation est une fontaine d'eau vive où Dieu désaltère les âmes en cette vie. — Propriétés admirables du feu de l'amour divin. — L'eau purifie, rafraîchit, étanche la soif : l'union divine opère les mêmes effets dans l'âme. — On peut arriver à être submergé dans cette eau céleste. — Ecueils à éviter. — Pourquoi la sainte nous montre le terme avant de nous ouvrir la voie.*

Depuis que j'ai tracé ces dernières pages, il s'est écoulé tant de jours, sans que j'aie eu le loisir de me remettre à écrire, que pour retrouver où j'en suis, il faudrait me relire. Pour ne pas perdre de temps, je vais dire sans ordre ce qui se présentera à mon esprit.

Il existe, à l'usage des esprits ordonnés, des âmes exercées et capables de se tenir en face d'elles-mêmes, un grand nombre de livres excellents, œuvre de personnes du plus grand mérite. Cela étant, ce serait vous tromper, mes filles, que de faire quelque cas de ce que je pourrais vous dire sur l'oraison. Vous trouverez en effet dans ces ouvrages tous les mystères de la vie et de la passion de Notre-Seigneur distribués pour chaque jour de la semaine, des mé-

ditations sur le jugement et l'enfer, sur notre néant, sur les grandes obligations que nous avons à Dieu, tout cela avec des instructions parfaites et l'indication de l'ordre à garder au commencement comme à la fin de l'oraison. A ceux qui peuvent suivre ce mode d'oraison et qui en ont l'habitude, je n'ai rien à dire : par un si bon chemin, le Seigneur les conduira au port du salut, et la fin répondra nécessairement à un début si excellent. Tous ceux qui pourront marcher par cette voie y trouveront paix et sécurité, car l'esprit une fois fixé, on goûte un vrai repos.

Mais il est un autre point que je voudrais traiter et sur lequel je voudrais donner quelques avis si le Seigneur veut bien m'en faire la grâce. S'il me la refuse, vous saurez du moins que beaucoup d'âmes endurent la peine dont je vais parler; si vous êtes de ce nombre, vous ne vous désolerez pas.

Il y a certaines âmes, certains esprits, si déréglés qu'on pourrait les comparer à ces chevaux qui ne sentent plus le frein et que personne ne peut arrêter dans leur course, qui vont tantôt d'un côté, tantôt d'un autre (a). Soit affaire de tempérament, soit permission de Dieu, ces âmes sont en proie à une agitation continuelle. Je leur porte une compassion profonde. Elles me font l'effet de gens qui, ayant une soif extrême, aperçoivent de loin une fontaine, et, voulant y aller boire, trouvent des ennemis qui leur disputent le chemin à l'entrée, au milieu et à l'extré-

---

(a) *Un cavalier adroit peut quelquefois se servir de pareils chevaux sans mettre sa vie en danger ; mais quand il ne l'exposerait point, il n'est pas bien sûr d'avoir bonne grâce sur sa monture, et en tous cas, il aura bien de la difficulté à la gouverner.* (Ms. de l'Escurial.)

mité. Et il arrive qu'après avoir, avec bien de la peine et de grands efforts, surmonté les premiers ennemis, ils se laissent vaincre par les seconds, aimant mieux mourir de soif que de boire une eau qui doit leur coûter si cher. La force leur manque, le courage les abandonne. Si quelques-uns en ont assez pour vaincre les seconds de leurs ennemis, ils perdent cœur devant les troisièmes. Et peut-être n'étaient-ils alors qu'à deux pas à peine de cette source d'eau vive, dont Notre-Seigneur disait à la Samaritaine que celui qui en boirait n'aurait plus jamais soif (1). Oh! que cette parole est juste et véritable! Que l'on voit bien qu'elle est tombée des lèvres de la Vérité même! Oui, qui boit de cette eau n'a plus soif d'aucune des choses de cette vie; mais sa soif des choses de l'autre vie va croissant, et elle dépasse de beaucoup tout ce que la soif naturelle peut nous faire concevoir. Avec quelle ardeur l'âme désire brûler de cette soif dont elle comprend tout le prix! C'est une soif souverainement douloureuse et pénible, et cependant elle est accompagnée d'un plaisir qui calme son ardeur. Ainsi, cette soif ne tue point, elle rassasie, et ne donne la mort qu'aux désirs terrestres. Lorsque Dieu daigne l'étancher, la plus grande grâce qu'il puisse alors faire à une âme, c'est de la laisser altérée; et, en effet, chaque fois qu'elle boit de cette eau, elle aspire avec plus d'ardeur à s'en abreuver encore.

L'eau a trois propriétés, qui se présentent en ce moment à ma pensée et qui s'appliquent bien à mon sujet; elle en a sans doute beaucoup d'autres. La première est de rafraîchir : quelque chaleur que nous

1. *Qui autem biberit ex aqua quam Ego dabo ei, non sitiet in æternum.* (Joan., IV, 13.)

ayons, le contact de l'eau nous l'enlève. Elle éteint aussi un grand feu, mais non toutefois le feu de goudron, qu'elle enflamme au contraire davantage. O Dieu! quelle merveille je découvre dans ce phénomène d'un feu que l'eau ne fait qu'enflammer! Le feu est-il actif, puissant, indépendant des éléments, celui de l'eau, qui lui est opposé, loin de l'éteindre, accroît encore son ardeur. Arrivée ici, il me serait singulièrement utile de pouvoir conférer avec quelqu'un qui sût la philosophie, parce qu'une fois instruite des propriétés des choses, j'aurais le moyen de m'expliquer. Ce sujet me ravit, mais je me sens impuissante à l'exposer, et peut-être n'en ai-je pas l'intelligence.

Quand Dieu vous fera boire de cette eau, mes sœurs — et il y en a parmi vous qui en boivent déjà, — vous prendrez plaisir à cette comparaison. Vous comprendrez que le véritable amour de Dieu, lorsqu'il est dans sa force, c'est-à-dire entièrement libre des choses de la terre et planant au-dessus d'elles, est maître de tous les éléments et du monde lui-même. L'eau, qui tire son origine de la terre, n'éteindra pas, soyez-en sûres, ce feu de l'amour de Dieu. Bien qu'elle lui soit opposée, elle n'a pas de prise sur lui. Ce feu est maître absolu, il n'est point soumis à son empire.

Vous ne vous étonnerez donc point, mes sœurs, de l'insistance que j'ai mise dans ce livre à vous recommander d'acquérir une pareille liberté. N'est-il pas ravissant qu'une pauvre religieuse du monastère de Saint-Joseph puisse arriver à dominer sur la terre entière et sur les éléments? Et faut-il s'étonner que les saints, avec l'assistance de Dieu, en fissent ce qu'ils voulaient? Le feu et les eaux obéissaient à

saint Martin ; les oiseaux même et les poissons, à saint François. Et il en était ainsi pour beaucoup d'autres saints. S'ils exerçaient un si grand empire sur les choses de ce monde, évidemment, c'est qu'ils avaient travaillé avec courage à les mépriser, et qu'ils s'étaient soumis sans réserve et de toutes les puissances de leur âme à Celui qui en est le Maître. Ainsi, je le répète, l'eau qui naît sur la terre ne peut rien contre ce feu : il porte trop haut ses flammes et n'a point cette basse origine.

Il y a d'autres feux, qui n'ont pour principe qu'un faible amour de Dieu et auxquels le moindre accident donne la mort. Cela n'arrive point — non, certes — au feu dont je parle. Que la mer des tentations vienne fondre sur lui tout entière, elle ne l'empêchera pas de brûler et il s'en rendra maître. L'eau qui tombe du ciel l'étouffera moins encore. Cette eau et ce feu ne sont point opposés l'un à l'autre, leur patrie est la même. Ne craignez donc point qu'ils se nuisent mutuellement ; chacun, au contraire, favorise l'effet de l'autre. L'eau des vraies larmes, en effet, des larmes qui naissent de la véritable oraison et sont réellement un don du Roi du ciel, aide ce feu à s'enflammer davantage et lui donne de la durée. De son côté, le feu rend cette eau plus rafraîchissante encore.

O Dieu ! qu'il est beau, qu'il est merveilleux, de voir un feu qui refroidit, qui va jusqu'à glacer toutes les affections de ce monde, lorsqu'il exerce son action de concert avec l'eau vive du ciel, avec cette source d'où procèdent les larmes dont je parlais, et qui sont un don de Dieu, non le fruit de nos efforts ! Que ce feu enlève toute chaleur aux choses d'ici-bas, cela est certain. L'âme devient incapable de s'y arrêter, à moins qu'elle n'espère y trouver un moyen d'allu-

mer dans les autres ce feu céleste; car, insatiable de sa nature, ce feu embraserait, s'il était possible, le monde entier.

La seconde propriété de l'eau est de purifier les choses souillées, et si elle venait à manquer pour cet usage, en quel état serait le monde? Sachez-le, cette eau vive, cette eau céleste, cette eau limpide, lorsqu'elle tombe du ciel sans que rien vienne la troubler ou la rendre fangeuse, suffit, n'en bût-on qu'une seule fois, à rendre l'âme nette et pure de toute tache. Comme je l'ai écrit ailleurs (1), quand Dieu veut que l'on boive de cette eau — l'union divine, étant absolument surnaturelle, ne dépend pas de nous, — c'est afin de purifier notre âme, de la rendre nette, de la dégager de la fange et de la misère où ses fautes l'avaient plongée.

Quant aux douceurs spirituelles qui nous arrivent par l'entremise de l'entendement, l'eau qu'elles nous apportent est, après tout, une eau qui a coulé sur la terre et qu'on ne boit point à la source. Forcément il s'y rencontre quelque limon qui fait obstacle; sa pureté, sa limpidité n'est point parfaite. Aussi, au sens que j'y attache, je n'appelle pas eau vive cette oraison qui se fait par le discours de l'entendement. Là, en effet, quoi que nous fassions, notre âme contracte toujours malgré nous quelque chose des souillures du chemin. Cela tient au concours que lui prête la matière, comme aussi à la bassesse de notre nature. Je m'explique. Pour nous exciter au mépris du monde, nous pensons combien il est vil, combien sont transitoires tous les biens qu'il renferme. Sans presque nous en rendre compte, nous voilà occupés

1. *Vie*, chap. XIX.

d'objets qui nous plaisent, et, malgré notre désir de les fuir, nous sommes quelque peu arrêtés par la pensée de ce qui a été et de ce qui sera, de ce que nous avons fait et de ce que nous ferons, en sorte que nos réflexions sur la conduite à tenir pour éviter le péril, nous deviennent parfois un péril nouveau. Ce n'est pas qu'il faille renoncer à l'entreprise, mais il y a lieu de craindre, et il faut être sur ses gardes.

Dans l'oraison surnaturelle, le Seigneur ne veut point s'en rapporter à nous et prend pour lui cette sollicitude. Si haute est l'estime qu'il fait de notre âme, qu'il ne lui permet pas, dans le temps où il veut lui accorder ses faveurs, de s'engager en quoi que ce soit qui puisse lui nuire. Mais, soudain il l'approche de lui, et en un moment lui enseigne plus de vérités, lui donne sur le néant de toutes choses plus de lumière, qu'elle n'aurait pu en acquérir en bien des années par la voie ordinaire, où notre vue n'est pas libre, aveuglés que nous sommes par la poussière de la marche. Ici, sans que nous sachions comment, Dieu nous transporte lui-même au terme du voyage.

La troisième propriété de l'eau est d'étancher et de faire disparaître la soif. La soif, me semble-t-il, c'est le désir d'une chose dont nous avons un pressant besoin, et dont nous ne saurions sans mourir rester entièrement privés. Chose étrange ! Le manque d'eau nous tue, et sa trop grande quantité nous ôte également la vie. Que de personnes, en effet, meurent noyées !

O mon Maître ! Heureux celui qui se verrait submergé dans cette eau vive, au point d'en perdre la vie ! Cela est-il donc impossible ? Nullement. L'amour de Dieu et le désir de le posséder peuvent croître à tel point, que la nature ne soit plus capable de les

supporter, et il y a des personnes qui en sont mortes. J'en connais une à qui cela serait arrivé, si Dieu ne l'eût promptement secourue en lui prodiguant cette eau vive en si grande abondance, qu'elle l'enlevait presque à elle-même en la faisant entrer en extase. Ces extases, en l'enlevant à elle-même, lui procuraient du soulagement (1). Alors en effet, l'âme, suffoquée pour ainsi dire par l'horreur qu'elle a de cette vie mortelle, ressuscite en Dieu, parce que sa Majesté la rend capable d'une jouissance qu'elle n'aurait pu, étant à elle-même, savourer sans mourir.

Comprenons-le par là, comme il ne peut y avoir dans le souverain Bien rien qui dépasse la mesure, de même il n'est aucun de ses dons qui ne nous procure un avantage. Ainsi, en quelque abondance qu'il nous départe cette eau, elle ne sera jamais excessive venant de lui. S'il accorde beaucoup, il rend l'âme capable de beaucoup boire, semblable à un verrier qui donne au vase une dimension en rapport avec ce qu'il veut y verser.

Quant à nos désirs, par là même qu'ils viennent de nous, ils ne vont jamais sans imperfection, et s'ils présentent quelque chose de bon, c'est que le Seigneur l'y met. La peine qu'ils causent étant pleine de suavité, de délices, avec notre manque absolu de discrétion, nous ne pouvons nous en rassasier. C'est une nourriture que nous prenons sans mesure, et ce désir, nous l'excitons autant qu'il est en nous, si bien que parfois il nous tue. Bienheureuse mort sans doute ! Mais en continuant à vivre, peut-être aurions-nous pu en aider d'autres à mourir du désir d'une telle mort. A mon avis, il y a ici un stratagème du

1. La sainte évidemment parle ici de ce qui la concerne. Voir *Vie*, chap. xx, et Relation I.

démon, qui comprend fort bien le tort que lui feront ces personnes si elles continuent à vivre. Il leur suggère également des pénitences excessives afin de ruiner leur santé, et il a grand intérêt à y réussir.

Je le répète, une âme qui en arrive à une soif si violente, doit bien prendre garde, parce qu'elle aura certainement la tentation que je viens de dire, et si elle ne meurt pas de cette soif, elle y laissera sa santé et, malgré elle, donnera extérieurement des marques de ce qu'elle éprouve, ce qu'il faut à tout prix éviter. Quelquefois, il est vrai, nos efforts seront inutiles, et nous ne pourrons dissimuler comme nous le voudrions. Du moins ayons soin, lorsque ces désirs prendront en nous ces accroissements si impétueux, de ne rien faire pour les augmenter. Au contraire, tâchons de les arrêter doucement, au moyen de quelque autre considération. Il pourra bien arriver parfois que notre nature ait en ceci autant de part que l'amour de Dieu, car il y a des personnes qui désirent avec une extrême véhémence tout ce qu'elles désirent, même le mal. Celles-là, je pense, ne sont pas des plus mortifiées ; et il est certain que la mortification est utile à tout.

Mais n'est-il pas déraisonnable de vouloir mettre des bornes à une chose si excellente ? Nullement, puisque je ne parle pas de retrancher ce désir, mais seulement de le modérer, et par un autre qui sera peut-être pour l'âme d'un égal mérite.

Je vais m'étendre davantage, afin de me faire mieux comprendre. On est saisi comme saint Paul d'un grand désir d'être avec Dieu, et délivré de la prison du corps. Pour arrêter une peine qui vient d'une si noble cause et qui de soi est si remplie de sua-

vité, il ne faudra pas une petite mortification, et même on n'y réussira pas entièrement. Mais supposons que cette peine devienne si intense qu'elle enlève presque la raison. C'est un cas que j'ai vu se produire, il n'y a pas longtemps, pour une personne qui bien qu'impétueuse par nature est si habituée à rompre sa volonté, qu'elle semble avoir changé de tempérament, ainsi qu'on a pu le constater en plusieurs circonstances. Pendant un certain temps, je la vis comme en délire sous l'empire de cette peine et par la violence qu'elle se faisait pour la dissimuler. Je dis que quand les choses en viennent à cet excès, et quand bien même l'opération serait de l'Esprit de Dieu, il est de l'humilité de craindre, parce que nous ne devons point nous persuader que la charité soit en nous assez intense pour nous réduire à pareille extrémité. Je le répète aussi, il sera bon — si toutefois on le peut, car peut-être ne le pourra-t-on pas toujours — de faire diversion à ce désir par la pensée qu'en vivant l'on servira Dieu davantage, que peut-être on éclairera une âme qui autrement se serait perdue, qu'en servant Dieu plus longtemps, on acquerra des mérites qui permettront de jouir de lui en un plus haut degré. Enfin, l'on envisagera avec crainte combien peu l'on a travaillé pour lui. Ce sont là des pensées bien propres à consoler une âme dans une si grande souffrance et à calmer sa peine. En outre, l'âme méritera beaucoup, puisqu'en vue de plaire à Dieu, elle se résignera à demeurer ici-bas et à souffrir un tourment si excessif. Représentez-vous une personne atteinte par une grande épreuve ou par une cruelle affliction : on la console en lui disant de prendre patience, de s'abandonner entre les mains de Dieu afin qu'il accomplisse en elle sa volonté,

parce que cet abandon total entre ses mains est ce qu'il y a de meilleur.

Mais que serait-ce si le démon était cause en partie de la violence de ce désir? De fait, il n'y a rien d'impossible. Cassien, parlant d'un ermite dont la vie était fort austère, raconte, je crois, que le démon lui suggéra de se jeter dans un puits, afin de voir Dieu plus promptement. Pour moi, je suis convaincue que cet ermite n'avait pas servi le Seigneur avec humilité et droiture, car autrement Dieu, qui est fidèle, ne l'aurait pas laissé s'aveugler de la sorte en une chose si claire. Si ce désir avait eu Dieu pour auteur, il n'aurait eu nulle conséquence fâcheuse, car tout ce qui vient de lui est accompagné de lumière, de discrétion, de mesure : ceci est de toute évidence. Mais l'ennemi que nous avons pour adversaire emploie tous les moyens pour nous nuire. Eh bien! puisqu'il est aux aguets, soyons sur nos gardes. Cet avis est important et peut avoir bien des applications. Il faut, par exemple, abréger le temps de l'oraison, quelque douceur que l'on y goûte, quand on s'aperçoit que les forces corporelles font défaut ou que la tête s'en trouve mal. En tout, la discrétion est très nécessaire.

Dans quel but pensez-vous, mes filles, que je vous ai dévoilé le terme et fait connaître la récompense avant le combat, en vous disant combien il est avantageux de s'abreuver aux eaux vives de cette fontaine céleste? C'est afin que vous ne vous désoliez point des difficultés et des obstacles que présente ce chemin, mais que vous marchiez courageusement, sans vous lasser. Car il pourrait arriver, comme je l'ai dit, qu'une fois parvenues à la fontaine et n'ayant plus qu'à vous baisser pour boire, vous abandonniez l'en-

treprise et perdiez un si grand bien, désespérant de l'atteindre et vous en croyant incapables.

Songez que le Seigneur invite tout le monde (1). Il est la Vérité même, donc la chose est hors de doute. Si le festin n'était pas général, il ne nous appellerait pas tous, ou bien en nous appelant, il ne dirait pas : Je vous donnerai à boire (2). Il dirait : Venez tous, vous n'y perdrez rien, et je donnerai à boire à qui je trouverai bon. Mais comme il dit sans restriction : Venez tous, je regarde comme certain que tous ceux qui ne resteront pas en chemin recevront cette eau vive. Daigne Celui qui nous la promet nous donner sa grâce pour la chercher comme il faut ! Je le lui demande au nom de lui-même.

1. *Venite ad me omnes.* (Math., xi, 28.)
2. *Si quis sitit, veniat ad me et bibat.* (Joan., vii, 37.)

CHAPITRE XX

XXXIII et XXXIV (Esc.) — XXII (Vall.)

D'UNE FAÇON OU D'UNE AUTRE LES AMES REÇOIVENT TOUJOURS QUELQUE CONSOLATION DANS LE CHEMIN DE L'ORAISON. LES SŒURS DANS LEURS ENTRETIENS DOIVENT REVENIR SOUVENT SUR CETTE VÉRITÉ.

SOMMAIRE. — *Jésus-Christ appelle toutes les âmes à venir boire à la fontaine de vie. — Aucune ne se voit entièrement privée de consolation dans le chemin de l'oraison. — Courage avec lequel les âmes doivent y entrer. — Jamais elles n'auront à regretter d'y avoir fait les premiers pas. — Avec quel zèle la sainte veut que ses filles engagent le prochain à entrer dans ce chemin. — Elles doivent éviter de prendre le langage des personnes avec qui elles conversent, mais plutôt leur enseigner le leur.*

Il semble qu'il y ait contradiction entre ce que je viens de dire au chapitre précédent et ce que j'avais dit plus haut quand, voulant consoler les âmes qui ne parviennent pas à la contemplation, je montrais qu'il y a divers chemins pour aller à Dieu, comme il y a différentes demeures dans le ciel (1). Et pourtant, je maintiens ce que j'ai dit.

Notre-Seigneur, en effet, connaissant notre faiblesse, a tout ordonné d'une manière digne de lui. Mais il n'a pas dit : Que les uns viennent par tel chemin, et les autres par tel autre. Non, dans sa grande

1. *In domo Patris mei mansiones multæ sunt.* (Joan., XIV, 2.)

miséricorde, il n'empêche personne de se diriger vers cette fontaine de vie, pour s'y désaltérer. Qu'il en soit à jamais béni! Avec combien de raison il aurait pu m'en écarter! Mais puisqu'il ne m'a point dit de me retirer quand je m'en approchais, qu'il n'a point commandé qu'on me jetât dans l'abîme, c'est évidemment qu'il n'éloigne personne. Que dis-je? c'est publiquement et à grands cris qu'il nous appelle (1). Dans sa bonté néanmoins, il ne nous fait point violence; mais afin que personne ne se retire sans consolation et ne meure de soif, il abreuve de plusieurs manières ceux qui veulent bien le suivre. D'une source si abondante naissent divers ruisseaux, les uns grands, les autres moindres; il y a même des flaques d'eau pour les enfants, c'est-à-dire pour ceux qui commencent. Cela leur suffit, la vue d'une grande quantité d'eau ne ferait que les effrayer.

Ainsi, mes sœurs, ne craignez pas de mourir de soif dans cette voie. Jamais l'eau des consolations ne fait défaut au point qu'on n'y puisse plus tenir. Cela étant, suivez mon conseil, et ne restez pas en chemin; mais combattez en personnes de cœur, prêtes à mourir à la peine. Après tout, ce n'est que pour combattre que vous êtes venues ici. Si vous avancez toujours, résolues à mourir plutôt que de renoncer à atteindre le terme, le Seigneur pourra bien vous laisser endurer quelque soif en cette vie, mais dans la vie qui ne finira pas il vous abreuvera de cette eau avec pleine abondance, et sans que vous ayez à craindre de la voir vous manquer. Plaise au Seigneur que de notre côté nous ne lui manquions jamais! Amen.

1. *Stabat Jesus et clamabat, dicens : Si quis sitit, veniat ad me et bibat.* (Joan., VII, 37.)

Pour bien commencer et ne pas s'égarer dès le début, voyons un peu comment il faut partir. C'est ici le point capital ; oui, je le répète, c'est le point qui importe par dessus tout. Je ne dis pas que celui chez qui la détermination n'est point telle que je vais l'expliquer, doive renoncer à l'entreprise : Notre-Seigneur le fortifiera peu à peu. Et quand on ne ferait qu'un pas, ce pas est d'une si haute valeur, qu'il n'y a pas à craindre de l'avoir fait en vain ; on en sera, au contraire, excellemment récompensé. Représentez-vous une personne qui possède une *cuenta de perdones* (1) : si elle la dit une fois, elle gagne une fois les indulgences, et autant de fois elle la dit, autant de fois elle les gagne. Mais si elle n'y touche jamais et la laisse enfermée dans son coffre, mieux vaudrait pour elle ne pas l'avoir. De même, supposé qu'on ne continue pas à marcher par ce chemin, le peu qu'on y aura marché enseignera à se bien conduire dans les autres, et plus on y marchera, plus la lumière sera grande. Enfin, quand bien même on le quitterait, on peut être sûr qu'à aucun point de vue on ne se trouvera mal d'y avoir marché, parce que jamais le bien ne fait de mal.

Donc, mes filles, travaillez à ôter aux personnes qui viennent vous voir toute crainte de s'engager dans une entreprise si avantageuse. Faites-le du moins autant que leurs dispositions et votre intimité avec elles vous le permettront. D'ailleurs, je vous le demande pour l'amour de Dieu, dans vos entretiens ayez constamment en vue le bien de ceux à qui vous parlez. Votre oraison doit être ordonnée au profit spirituel des âmes. Eh bien ! Si tel est le but constant

1. On appelait *cuenta de perdones* un dizain bénit par le pape, sur lequel on gagnait un nombre déterminé de jours d'indulgence.

de vos prières, ce serait chose étrange que vous n'y travailliez point par toutes les voies possibles. Voulez-vous être bonne parente ? Voilà le véritable attachement. Voulez-vous vous montrer excellente amie ? Comprenez qu'il n'est point d'autre voie pour y arriver. Que la vérité règne dans vos cœurs, comme la méditation doit l'y faire régner, et vous connaîtrez clairement l'amour que nous sommes obligées d'avoir pour le prochain.

Ce n'est plus le temps, mes sœurs, de nous amuser à des jeux d'enfants ; j'appelle ainsi ces amitiés, même vertueuses, qu'on entretient dans le monde. Que l'on n'entende point non plus parmi vous des paroles comme celles-ci : « M'aimez-vous bien ? Vous ne m'aimez donc pas ? » Avec vos proches ou avec d'autres, pas davantage, à moins qu'il n'y ait une raison grave de le faire et qu'il ne s'agisse du bien d'une âme. Parfois, en effet, pour faire écouter et accepter une vérité à un parent, à un frère, ou à quelque autre, il pourra être utile de l'y disposer par ces façons de parler et ces marques d'affection, toujours agréables à la nature. Une de ces paroles obligeantes, comme on les appelle, pourra être mieux reçue que bien des paroles de piété, et faire passer celles-ci. Si donc on s'en sert dans l'intention de faire du bien, je ne les interdis pas. Mais hors de là, elles ne vous apporteraient aucun profit et pourraient même à votre insu vous devenir nuisibles.

Vos parents savent que vous êtes religieuses et que vous vous adonnez à l'oraison. N'allez pas vous aviser de dire : Je ne désire point passer pour bonne à leurs yeux. Le bien ou le mal qu'ils remarqueront en vous retombera sur la communauté. C'est un grand mal que des personnes étroitement obligées à ne

parler que de Dieu, comme le sont les religieuses, croient en ceci pouvoir dissimuler. J'excepte le cas où l'on aurait en vue un plus grand bien.

Telle est la conversation, tel est le langage que vous devez avoir. Que ceux qui voudront traiter avec vous les apprennent. Sinon, gardez-vous d'apprendre les leurs : ce serait pour vous un enfer. Si, parce que vous en agiriez ainsi, ils vous tiennent pour inciviles, peu importe. Pour hypocrites? Encore moins. Vous y gagnerez de n'être visitées que de ceux qui sauront votre langue. Il est impossible, en effet, qu'une personne qui n'entend point l'arabe, prenne plaisir à s'entretenir souvent avec une autre qui ne saurait pas d'autre langue. De cette façon, vous éviterez fatigue et préjudice, tandis qu'il y aurait grand inconvénient à vous mettre à parler une langue nouvelle. Tout votre temps se passerait à cela, et vous ne pouvez savoir comme moi, qui en ait fait l'expérience, combien cela nuit à une âme. En voulant apprendre cette langue, on oublie l'autre; de là, une inquiétude perpétuelle. Et c'est ce que vous devez par-dessus tout éviter, la disposition la plus propre à faire avancer dans le chemin dont nous parlons étant la paix et la tranquillité de l'âme.

Si les personnes qui communiquent avec vous veulent apprendre votre langage, bien qu'il ne vous appartienne pas d'enseigner, vous pouvez leur dire les richesses qu'on acquiert par cette étude. Ceci, ne vous lassez point de le leur répéter; mais, pour qu'elles en tirent profit, faites-le avec bonté, avec affection, et y joignant vos prières, afin que, persuadées du grand avantage qu'on en retire, elles cherchent des maîtres qui les en instruisent. Ce ne serait pas une petite faveur que vous recevriez du Seigneur,

si vous faisiez naître dans une âme le désir d'un si grand bien.

Mais que de choses se présentent à l'esprit dès qu'on commence à parler de ce chemin spirituel, même lorsqu'on y a marché d'une manière aussi défectueuse que moi ! Plaise à Dieu, mes sœurs, que je sache mieux parler que je n'ai su agir ! Amen.

CHAPITRE XXI

XXXV et XXXVI (Esc.) — XXIII (Vall.)

COMBIEN IL IMPORTE D'ENTRER DANS CE CHEMIN DE L'ORAISON AVEC UNE FERME DÉTERMINATION, ET DE MÉPRISER LES DIFFICULTÉS QUE LE DÉMON NOUS SUSCITE.

SOMMAIRE. — *Il faut se disposer à persévérer inébranlablement dans le chemin de l'oraison. — Mépriser les frayeurs qu'on cherche à nous inspirer sur les prétendus dangers qui s'y rencontrent. — La sainte se propose de fonder sur le* Pater *quelques avis destinés aux âmes qui ne peuvent s'appliquer à la méditation. — Les religieux doivent allier l'oraison mentale à la vocale. — Comment on cherche à détourner les âmes du chemin de l'oraison. — Les amis de Dieu doivent déjouer ces manœuvres par leurs paroles et par la sainteté de leur vie.*

Ne vous étonnez pas, mes filles, qu'il faille se préoccuper de tant de choses avant de commencer ce divin voyage. C'est le chemin royal qui conduit au ciel, et le trésor qu'on acquiert en y marchant est immense : rien d'étonnant que son acquisition nous semble coûter cher. Un temps viendra où nous comprendrons que tout n'est que néant comparé à son inestimable valeur.

Revenons à ceux qui sont décidés à marcher par ce chemin et à ne point s'arrêter qu'ils n'aient atteint le but, c'est-à-dire qu'ils ne se soient abreuvés de cette eau vive. Et d'abord, comment faut-il débuter ? Je le répète, ce qui est d'une importance majeure, d'une

importance capitale, c'est d'avoir une résolution ferme, une détermination absolue, inébranlable, de ne s'arrêter point qu'on n'ait atteint la source, quoi qu'il arrive ou puisse survenir, quoi qu'il en puisse coûter, quelques critiques dont on soit l'objet, qu'on doive arriver au terme ou mourir en chemin; accablé sous le poids des obstacles, quand le monde enfin devrait s'effondrer!

Tout ceci a son application, car souvent l'on vient nous dire : Cette voie est dangereuse; une telle s'y est perdue; celui-ci s'y est égaré; cet autre, qui priait si longuement, est tombé; c'est ainsi que l'on fait tort à la vertu; cela ne convient pas aux femmes, si sujettes aux illusions; elles feraient bien mieux de filer; qu'ont-elles à faire de tous ces raffinements? Le *Pater noster* et l'*Ave Maria*, voilà qui leur suffit! Assurément, mes filles, et c'est bien mon opinion. Comment donc, si cela suffit? Oui, vous ferez toujours bien de fonder votre oraison sur les prières qu'a formulées la bouche sacrée de Notre-Seigneur. En cela, on a raison. Si notre faiblesse n'était si grande et notre dévotion si tiède, nous n'aurions pas besoin d'autres méthodes d'oraison, et il ne nous faudrait pas d'autres livres.

Comme je m'adresse à des âmes qui ne peuvent recueillir leurs pensées sur un mystère, trouvant que cela demande trop d'effort — et que d'autre part il y a des esprits si ingénieux que rien ne les satisfait, — j'ai cru bon de baser sur le *Pater* un aperçu de l'oraison, en ayant soin de ne pas m'arrêter à ce qu'il y a de plus élevé. De la sorte, on ne pourra vous enlever vos livres, car si vous étudiez cette divine prière avec attention et humilité, vous n'aurez plus besoin d'autre chose. Quant à moi, j'ai toujours

extrêmement goûté les paroles de l'Evangile; elles recueillaient mieux mon âme que les livres les plus savamment composés. J'ajoute que lorsque ces livres n'étaient pas d'un auteur bien approuvé, je n'avais aucune envie de les lire.

M'attachant donc au Maître de la sagesse, j'en recevrai peut-être quelques pensées qui vous satisferont. Mon intention, toutefois, n'est pas de vous proposer une explication de ces divines demandes, je n'oserais m'y risquer. Ces explications sont en grand nombre, et quand il n'y en aurait point, ce serait folie à moi de vouloir en donner une. Il s'agit simplement de quelques considérations sur les paroles du *Pater noster*, car parfois, à force de lire des livres, nous finissons, ce semble, par perdre la dévotion aux choses qui devraient le plus nous en inspirer.

Evidemment un maître, lorsqu'il enseigne, s'affectionne à son disciple. Il aime le voir s'intéresser à ses leçons ; il l'aide à les bien apprendre. Le Maître céleste en usera de même envers nous. Ainsi, ne faites aucun cas ni des craintes qu'on voudra vous inspirer, ni des périls dont on vous fera la peinture. Ce serait chose plaisante, en vérité, de vouloir, sans courir aucun risque, aller par un chemin infesté de voleurs s'emparer d'un riche trésor. Ce sont bien les gens du monde qui consentiront à vous le laisser prendre sans résistance, eux qui, pour un *maravedi* d'intérêt, sont tout prêts à passer les nuits sans dormir et à vous tourmenter le corps et l'âme!

Lorsque vous allez conquérir ce trésor — ou plutôt le ravir, car selon la parole de Notre-Seigneur, c'est ainsi que les braves s'en emparent (1), — lorsque

1. *Violenti rapiunt illud.* (Math., xi, 12.)

vous y allez par un chemin royal, par un chemin sûr, où notre Roi a passé le premier, où tous ses élus et tous ses saints ont marché après lui, on se plaît à vous le représenter comme plein de périls, et à vous effrayer par des terreurs sans nombre ! A quels dangers, je vous le demande, seront donc exposés ceux qui vont à leur guise, et sans suivre de route, à la conquête d'un pareil bien? Oh ! mes filles, les périls qu'ils courent sont bien plus grands sans comparaison ! Seulement ils ne s'en rendent pas compte, et un moment arrive où ils donnent dans le vrai péril, quand il n'y a personne pour leur tendre la main. Alors, cette eau vive est totalement perdue pour eux; ils n'en boiront ni en petite quantité ni en grande, il n'est plus question ni de flaque d'eau ni de ruisseau. Et comment, sans une seule goutte de cette eau, fourniront-ils une route où il y a tant d'ennemis à combattre? Il est évident qu'ils mourront de soif au milieu du chemin.

Mes filles, bon gré mal gré, nous marchons tous, bien qu'en différentes manières, vers la fontaine dont nous parlons. Mais, croyez-moi, il n'y a pour y arriver d'autre chemin que l'oraison, et si l'on vous en indique un autre, on vous trompe.

Je n'examine pas maintenant si, pour la généralité des chrétiens, l'oraison doit être mentale ou simplement vocale. Je dis que pour vous ces deux oraisons sont nécessaires, et que la fonction des religieux est de les unir. Si quelqu'un vient vous déclarer qu'il y a danger, regardez-le comme dangereux lui-même et fuyez son commerce : n'oubliez pas ce conseil, dont peut-être vous avez besoin. Le danger, c'est le manque d'humilité et des autres vertus; mais le chemin de l'oraison, un chemin dangereux? Jamais!

A Dieu ne plaise! C'est le démon sans doute qui a inventé toutes ces frayeurs, et c'est lui qui a été assez rusé pour faire tomber quelques personnes qui en apparence étaient âmes d'oraison.

Et voyez un peu l'aveuglement du monde! On ne s'occupe pas de ces milliers et de ces milliers de gens qui, livrés non à l'oraison, mais à la dissipation, sont tombés dans l'hérésie et dans les plus grands maux. Et parmi cette multitude, le démon, pour mieux parvenir à ses fins, vient-il à renverser quelques âmes d'oraison, voilà qu'aussitôt l'on inspire à plusieurs une véritable terreur de tout ce qui tient à la vertu. Qu'ils se méfient, ceux qui prétendent se mettre à couvert d'une pareille façon, car ils fuient le bien pour se garantir du mal. C'est la plus détestable invention que je connaisse, il est bien visible que le démon en est l'auteur.

O mon Maître! Soutenez vous-même vos intérêts! Voyez combien faussement l'on interprète vos paroles. Ne permettez pas chez vos serviteurs pareille faiblesse.

Heureusement, mes filles, vous trouverez toujours quelques personnes disposées à vous venir en aide, car, en face de ces alarmes, le vrai serviteur de Dieu, éclairé par lui sur le véritable chemin, sent croître son désir d'y marcher toujours. Il voit clairement venir le coup que le démon s'apprête à lui porter; il l'esquive adroitement et lui brise la tête à lui-même. Le dépit que le démon en ressent surpasse le plaisir que lui causent par ailleurs toutes les complaisances que d'autres ont pour lui.

Parfois, dans un temps de trouble, alors que l'ennemi a semé la zizanie et semble entraîner tous les hommes à sa suite, à demi-aveuglés qu'ils sont par

les apparences d'un bon zèle, Dieu suscite un homme pour leur ouvrir les yeux et leur dire : Prenez garde, un nuage vous dérobe le vrai chemin. O puissance de Dieu! Deux hommes, un seul même, disant la vérité, l'emporte sur un grand nombre d'autres. Avec un courage dont Dieu lui fait don, il montre le chemin véritable. Affirme-t-on que l'oraison est dangereuse, il fait voir, sinon par ses paroles, du moins par ses œuvres, combien elle est excellente. Blâme-t-on les communions fréquentes, il multiplie les siennes. Et c'est ainsi qu'il suffit d'une ou de deux personnes s'attachant hardiment à ce qu'il y a de meilleur, pour faire regagner peu à peu au Seigneur le terrain qu'il avait perdu.

Donc, mes sœurs, défaites-vous de toutes ces frayeurs, et, en semblable matière, ne faites aucun cas de l'opinion du vulgaire. Dites-vous bien que ce n'est pas le temps de croire tout le monde, mais seulement ceux dont la vie apparaît conforme à celle de Jésus-Christ. Efforcez-vous d'avoir une conscience pure, de l'humilité, du mépris pour toutes les choses de la terre, un attachement inébranlable aux enseignements de notre mère la sainte Eglise, et après cela, croyez fermement que vous êtes en bon chemin. Encore une fois, abandonnez les craintes là où il n'y a rien à craindre. Et si d'aucuns veulent vous en inspirer, découvrez-leur humblement le chemin que vous suivez, dites-leur que votre règle vous ordonne de prier sans cesse — car c'est bien ce qu'elle nous prescrit — et que vous êtes obligées de l'observer. S'ils vous répondent qu'il s'agit de prier vocalement, insistez pour savoir si votre cœur et votre esprit doivent être attentifs aux paroles que vous prononcez. S'ils vous disent que oui — et ils ne

pourront vous dire autre chose, — vous saurez que, de leur propre aveu, vous devez nécessairement faire l'oraison mentale, sans exclure même la contemplation, si Dieu vous l'accorde alors.

CHAPITRE XXII

XXXVII et XXXVIII (Esc.) — XXIV (Vall.)

CE QUE C'EST QUE L'ORAISON MENTALE.

SOMMAIRE. — *Il est impossible de bien s'acquitter de la prière vocale sans y joindre l'oraison mentale. — Respect avec lequel il faut s'approcher de la Majesté divine dans la prière. — Les épouses de Jésus-Christ doivent s'appliquer soigneusement à bien connaître leur Époux, afin d'apprendre à se rendre agréables à ses yeux.*

Sachez-le, mes filles, pour que l'oraison soit mentale ou vocale, la question n'est pas d'avoir la bouche ouverte ou fermée. Si, en proférant des paroles, je suis toute pénétrée de cette pensée, de cette vue, que je parle à Dieu, si j'y donne plus d'attention qu'aux paroles que je prononce, je joins l'oraison mentale à l'oraison vocale : à moins qu'on ne vous dise que vous parlez à Dieu quand, récitant le *Pater noster*, vous pensez au monde, car alors, je n'ai plus qu'à me taire. Mais si vous voulez vous comporter comme il convient en présence d'un si grand Maître, il est bon que vous considériez qui il est et qui vous êtes, quand ce ne serait que pour être à même de lui parler avec civilité. Comment, en effet, saurez-vous donner au roi ou à une altesse royale le titre qui leur convient, ou bien garder le cérémonial qui s'observe en parlant à un grand, si vous n'êtes parfaitement instruites de leur condition et de la vôtre? Car c'est là ce qui règle les devoirs à rendre, sans parler de

l'usage, qu'il faut connaître aussi. Autrement vous serez congédiées comme rustiques; et alors, point d'affaires (a)! Eh quoi? mon tendre Maître! Eh quoi? mon Souverain! Semblable chose peut-elle se souffrir? Vous êtes roi pour l'éternité, ô mon Dieu; et votre royaume n'est pas un royaume d'emprunt. Lorsque l'on dit au *Credo* que *votre royaume n'aura pas de fin,* il est rare que mon cœur n'en éprouve une joie toute particulière. Je vous loue, Seigneur, je vous bénis à jamais! Enfin, votre royaume durera éternellement!

Ne souffrez pas, mon Maître, qu'en vous adressant la parole, on se croie permis de ne le faire que des lèvres. Et vous, chrétiens, à quoi songez-vous, quand vous dites que l'oraison mentale n'est pas nécessaire? Vous entendez-vous vous-mêmes? Vraiment, je pense que non, et c'est pour cela que vous voudriez nous voir tous divaguer avec vous. Vous ne savez ni ce que c'est que l'oraison mentale, ni comment on doit faire la vocale, ni ce qu'on entend par contemplation, car, si vous le saviez, vous ne condamneriez pas d'un côté ce que vous approuvez de l'autre.

(a) *Si vous n'êtes parfaitement instruites de tout cela, vous serez obligées de vous en informer, et d'épeler pour ainsi dire ce que vous avez à dire. Voici ce qui m'est arrivé à moi-même. Je n'avais pas l'habitude de parler aux grands seigneurs, et je devais pour des raisons spéciales entrer en relations avec une dame qui avait droit au titre de Seigneurie. On m'avait bien fait la leçon sur ce point; mais, vu mon peu d'intelligence et le manque d'habitude, une fois arrivée, je m'en tirai fort mal. Je pris le parti de dire à cette dame ce qu'il en était, et d'en rire, la priant de trouver bon que je lui dise : Votre Grâce, ce que je fis.* (Ms. de l'Escurial.)

J'ai l'intention, mes filles, autant du moins que je m'en souviendrai, de ne jamais séparer dans cet écrit l'oraison mentale de la vocale, afin de vous prémunir contre les craintes qu'on voudrait vous inspirer. Je sais où ces craintes peuvent mener, j'ai eu moi-même assez à souffrir sous ce rapport. Je voudrais donc que personne ne vînt vous jeter dans l'inquiétude, car il est préjudiciable de ne suivre ce chemin qu'en tremblant. Il vous est même essentiel de savoir que vous êtes en bonne voie. Dites à un voyageur qu'il s'est égaré, qu'il s'est trompé de route, le voilà qui se met à tourner de tous côtés, et pendant qu'il cherche à se retrouver, il se fatigue, perd son temps et, finalement, arrive plus tard.

Qui pourra dire que ce soit mal fait, en commençant à réciter les heures ou à dire le rosaire, de se demander à qui l'on va parler et qui l'on est soi-même, afin de voir comment l'on doit se comporter à son égard? Eh bien! je vous l'assure, mes sœurs, lorsqu'on fait bien tout ce qu'il faut pour approfondir ces deux points, déjà, avant de commencer son oraison vocale, on a consacré un temps considérable à l'oraison mentale.

Il est clair qu'on n'aborde point un prince avec le même laisser-aller qu'un paysan ou de pauvres femmes comme nous, qu'il est toujours permis de traiter sans façon. Dans ma rusticité, je ne sais point parler à ce divin Roi, mais son humilité est si grande qu'il ne laisse pas de m'écouter et me permet d'approcher de lui. Ses gardes non plus ne me repoussent point, car les anges qui l'entourent connaissent les goûts de leur Roi : ils n'ignorent pas que cette rusticité d'un petit berger bien humble, qui en dirait davantage — le roi voit bien — s'il en savait

davantage, lui est plus agréable que tous les raisonnements choisis des plus sages et des plus savants, quand l'humilité leur manque. Mais si notre Roi est bon, ce n'est pas une raison pour que nous soyons discourtois. Et ne fût-ce que pour le dédommager de l'infection que lui apporte l'approche d'une personne telle que moi, il est juste que nous nous efforcions de bien connaître sa noblesse et sa grandeur. A la vérité, il suffit de l'approcher pour en être instruit. Voyez ce qui arrive avec les grands seigneurs d'ici-bas. Une fois qu'on a fait connaître leur père, l'étendue de leurs revenus, leurs titres de noblesse, tout est dit. En ce monde, en effet, ce qui règle les honneurs à rendre aux personnes, ce n'est pas leur mérite, si grand qu'il soit d'ailleurs, ce sont leurs richesses.

O misérable monde! Bénissez Dieu, mes filles, d'avoir abandonné un si fâcheux séjour, où l'on estime les gens à raison, non de leur mérite personnel, mais des biens que détiennent leurs fermiers et leurs vassaux. Ces derniers font-ils défaut, toute marque d'honneur disparaît. Voilà qui est plaisant, en vérité, et bien propre à vous divertir quand toutes ensemble vous prenez votre récréation. Excellent passe-temps pour vous de voir en quel aveuglement les gens du monde passent leur temps!

O Dominateur suprême, Pouvoir souverain, souveraine Bonté, la Sagesse même, sans principe, sans fin! Vous dont les œuvres n'ont point de bornes, car elles sont infinies, incompréhensibles! Abîme sans fond de merveilles! Beauté qui renferme toutes les beautés! Force qui est la force même! O Dieu! Que n'ai-je toute l'éloquence, toute la sagesse des mortels, pour être en état d'exposer — autant du moins qu'il

est possible ici-bas, où notre impuissance sous ce rapport est absolue — un seul de ces nombreux attributs qui nous révèlent quelque peu la nature de ce Maître suprême, notre souverain Bien! Si, en approchant de lui, mes filles, vous réfléchissez, vous vous demandez à qui vous allez parler, ou à qui vous parlez déjà, mille vies comme les nôtres ne suffiront pas pour concevoir les égards que mérite un tel Seigneur, Celui devant qui les anges tremblent, qui commande à tout, qui peut tout, et pour qui vouloir c'est faire.

Certes, nous avons bien le droit de prendre nos délices dans les grandeurs de notre Epoux, de savoir à qui nous sommes unies par les liens du mariage, enfin quelle est la vie que nous avons à mener avec lui. Eh! mon Dieu! dans le monde, quand on se marie, la première chose dont on se préoccupe n'est-elle pas de savoir qui l'on épouse, quelle est sa qualité, quels sont ses biens? Et puisqu'on n'interdit pas ces recherches aux fiancées des mortels, pourquoi, à nous qui sommes fiancées aussi, nous interdirait-on, avant le jour des noces, où notre Epoux doit nous introduire dans sa demeure, de nous informer de ce qu'il est : quel est son père, quel est le pays où il doit nous emmener, quels sont les biens qu'il nous promet, quelles sont ses inclinations, de quelle manière nous pourrons le contenter et lui plaire, comment il faudra nous y prendre pour conformer notre humeur à la sienne? Si l'on veut qu'une femme soit heureuse en ménage, ce sont là les conseils qu'on lui donne, son mari fût-il même d'une condition très basse. Faut-il donc, ô mon Epoux, que sur tous les points, nous ayons moins d'égards pour vous que pour les hommes? Si ce que je dis leur déplaît, qu'ils vous laissent vos épouses, puisque c'est avec vous qu'elles doivent

passer leur vie. Et quelle heureuse vie! Quand un époux a pour son épouse une affection si exclusive qu'il lui interdit tout autre entretien, elle aurait mauvaise grâce assurément, celle qui ne chercherait pas à lui complaire en ceci, qui ne comprendrait point ce qu'il y a de légitime dans cette exigence, puisqu'elle possède en son époux tout ce qu'elle peut désirer!

C'est faire oraison mentale, mes filles, que de comprendre ces vérités. Si, à ces considérations, vous voulez joindre les prières vocales, c'est parfait. Mais, je vous en prie, n'allez pas tout à la fois parler à Dieu et penser à autre chose. En agir de la sorte, c'est perdre jusqu'à la notion de l'oraison mentale. Je crois vous l'avoir fait comprendre. Dieu veuille que nous sachions le mettre en pratique! Amen.

CHAPITRE XXIII

XXXIX (Esc.) — XXV (Vall.)

COMBIEN IL IMPORTE A CELUI QUI EST ENTRÉ DANS LE CHEMIN DE L'ORAISON DE NE PAS RETOURNER EN ARRIÈRE. ON INSISTE SUR LE COURAGE AVEC LEQUEL IL FAUT S'ENGAGER DANS LA CARRIÈRE.

SOMMAIRE. — *La sainte apporte des raisons pressantes pour montrer qu'il faut entrer dans le chemin de l'oraison avec une ferme résolution d'y persévérer. — Comment Notre-Seigneur ne laisse jamais mourir de soif dans ce chemin spirituel. — Il fait lui-même presque tous les frais du voyage. — La sainte invite toutes les âmes à tenter l'entreprise.*

Je le répète encore, il est de la dernière importance de commencer avec une ferme détermination, et les motifs en sont si nombreux que je serais trop longue à les énumérer. Je vous en indiquerai, mes sœurs, deux ou trois seulement.

Voici le premier. A un Dieu qui a été si libéral envers nous et qui ne cesse de l'être, il n'est pas raisonnable, quand nous nous décidons à lui donner quelque chose — j'entends la petite fidélité en question, — de la lui offrir comme en hésitant et à la façon d'une personne qui ne prête que pour reprendre. C'est d'autant plus déraisonnable que notre intérêt y est engagé et que nous en retirons un très grand profit. Pour moi, je n'appelle pas cela donner. Et puis, il est toujours pénible de se voir redemander une chose que l'on a empruntée, sur-

tout quand elle vous est nécessaire et que déjà on la regarde comme sienne. S'agit-il d'un ami et d'un ami qui a déjà beaucoup donné sans rien prétendre en retour, il verra à juste titre de la mesquinerie et un manque d'affection dans ce refus de lui abandonner une bagatelle, ne fût-ce qu'à titre de gage d'affection. Est-il une épouse qui, recevant de son époux une quantité de bijoux de grand prix, ne lui donne au moins une bague, non pour sa valeur, puisque tout est à lui, mais comme marque qu'elle sera sienne jusqu'à la mort ? Notre Maître mérite-t-il moins de respect que les hommes, pour que nous nous moquions de lui, en reprenant un rien dont nous lui aurons fait présent ? Ces instants que nous avons résolu de lui consacrer — et qui sont si peu de chose en comparaison du temps que nous dépensons pour nous ou pour des personnes qui ne nous en sauront aucun gré, — puisque nous voulons les lui donner, donnons-les avec un esprit libre et désoccupé de tout le reste. Donnons-les avec une ferme résolution de ne les lui reprendre jamais, malgré les difficultés que nous pourrons rencontrer, malgré les répugnances, malgré les sécheresses. Disons-nous : je regarderai ce temps comme une chose qui ne m'appartient plus, et qu'on peut me redemander en justice dans le cas où je ne voudrais pas la donner intégralement. Par ne pas donner intégralement, je n'entends pas laisser l'oraison un jour, et même plusieurs jours, pour des occupations légitimes ou pour quelque indisposition. Ce n'est pas là ce que j'appelle reprendre ce qu'on a donné. Il suffit que l'intention reste ferme, et mon Dieu n'est aucunement pointilleux, il ne s'arrête pas à des minuties.

Si vous agissez comme je viens de dire, il vous en saura gré. C'est là ce qui s'appelle donner. L'autre manière est bonne pour les gens sans générosité, qui, naturellement mesquins, n'ont pas le cœur assez large pour donner ; c'est déjà beaucoup qu'ils prêtent. Enfin, qu'ils fassent quelque chose. Notre bon Maître tient compte de tout, il se prête à tous nos désirs. En recevant nos comptes, il ne se montre point chiche, il est la générosité même. Si considérable que soit le déficit, il nous en fait grâce sans difficulté. S'agit-il au contraire de rémunérer nos services, il est si exact que si vous avez levé les yeux vers le ciel avec un souvenir du cœur pour lui, il ne manquera pas, soyez-en sûres, de vous en récompenser.

Le second motif de nous établir dans une ferme détermination, c'est qu'alors le démon a moins de pouvoir pour nous tenter. Il redoute singulièrement les âmes résolues : c'est qu'il le sait par expérience, ces âmes lui font un tort considérable, tous les moyens qu'il emploie pour leur nuire tournent à leur avantage, comme à celui des autres, et lui-même y perd. Ceci néanmoins ne doit pas nous inspirer une confiance telle, que nous cessions d'être sur nos gardes, car nous avons affaire à une engeance traîtresse. Contre des gens préparés à l'attaque, l'ennemi est moins hardi. Sa lâcheté est si grande ! Mais nous voit-il négligents, il en profite pour nous faire le plus grand tort. S'il aperçoit en quelqu'un de l'inconstance, un certain manque de fermeté dans le bien, et peu de volonté pour persévérer, il le harcèlera sans trêve. Il lui suggérera mille frayeurs et des difficultés à n'en plus finir. Je ne le sais que trop par ma propre expérience, et c'est pour cela

que je suis en état d'en parler. Non, personne ne peut savoir à quel point cette fermeté est importante.

Le troisième motif, qui est d'un grand poids, c'est qu'on combat alors avec plus de courage, sachant bien que, quoi qu'il arrive, il n'y a pas à reculer. Représentez-vous un soldat au milieu d'une bataille : s'il est certain qu'une fois vaincu, on ne lui fera point de quartier, et que s'il ne meurt dans le combat, il lui faudra mourir après, il lutte avec plus de résolution, il veut, comme l'on dit, vendre chèrement sa vie. Ayant devant les yeux l'importance de la victoire, et sachant qu'il y va de sa vie, il craint moins les blessures.

Il faut aussi commencer avec cette conviction que si nous sommes résolues à ne pas nous laisser vaincre, nous viendrons à bout de l'entreprise, ce qui, du reste, est indubitable, car, enfin, si petite que puisse être notre part de profit, nous serons toujours fort riches.

Ainsi, ne craignez point que le Seigneur, dont l'invitation nous appelle à cette fontaine, nous laisse jamais mourir de soif. Je vous l'ai déjà dit, mais je voudrais vous le répéter souvent, car cette crainte fait perdre cœur à ceux qui ne connaissent pas encore par expérience toute l'étendue de la bonté de Dieu, bien qu'ils la connaissent déjà par la foi. Il est certain que c'est un grand avantage d'avoir éprouvé jusqu'où vont l'amitié, la tendresse, qu'il témoigne à ceux qui suivent ce chemin, et comment il fait lui-même presque tous les frais du voyage. Que ceux-là qui n'en ont pas encore fait l'épreuve demandent quelque assurance du profit à réaliser, je ne m'en étonne pas. Ce profit, vous le savez déjà,

est de cent pour un, et cela, dès cette vie même. Vous connaissez aussi la parole de Notre-Seigneur : *Demandez et l'on vous donnera* (1). Si vous ne croyez pas sa Majesté, qui vous l'affirme en tant d'endroits de son Evangile, inutile, mes sœurs, que je me rompe la tête à vous en convaincre. J'ajoute cependant que celui qui aurait quelque doute ne perdra rien à en faire l'essai. Ce voyage a cela de bon, qu'on y reçoit plus qu'on ne demande, et même qu'on ne saurait désirer. Cela est immanquable, je le sais. D'ailleurs, je puis produire comme témoins de ce que j'avance celles d'entre vous qui, par la bonté de Dieu, en ont déjà fait l'expérience.

1. *Petite et dabitur vobis.* (Luc, xi, 9.)

CHAPITRE XXIV

XXXIX et XL (Esc.) — XXVI (Vall.)

CE QU'IL FAUT FAIRE POUR BIEN PRIER VOCALEMENT ET COMBIEN LA PRIÈRE MENTALE EST INTIMEMENT LIÉE A LA VOCALE.

Sommaire. — *Pour bien prier, il faut d'abord savoir à qui l'on s'adresse. — Il faut se séparer des objets extérieurs. — Souffrances causées par les distractions. — L'âme doit se tenir devant Notre-Seigneur comme un disciple devant son maître.*

Renouons maintenant notre entretien avec ces personnes qui, ainsi que je l'ai dit, ne peuvent ni se recueillir, ni se fixer dans l'oraison mentale, ni faire la méditation. Ne prononçons même pas ces deux noms, puisque c'est chose dont vous êtes incapables, c'est entendu. Et par le fait, il est bien des personnes pour qui le seul nom d'oraison mentale ou de contemplation semble un épouvantail. Comme il pourrait arriver que l'une d'elles vînt en ce couvent — car, encore une fois, tout le monde ne suit pas le même chemin, — je veux maintenant vous conseiller une manière de prier vocalement, et même vous l'enseigner, puisque la qualité de mère, que me donne la charge de prieure, m'y autorise. Il est juste, en effet, quand vous priez vocalement, que vous sachiez ce que vous dites. Mais comme des per-

sonnes incapables de penser à Dieu pourraient se fatiguer aussi de longues prières, je laisse également celles-là de côté, et je me bornerai à parler de celles qu'en qualité de chrétiennes nous devons forcément réciter, à savoir : le *Pater noster* et l'*Ave Maria*. Il ne faut pas qu'on puisse nous reprocher de ne pas comprendre ce que nous disons : à moins que la routine nous laisse satisfaites, et qu'une fois les paroles prononcées, nous estimions que cela suffit. Si cela suffit ou non, je ne me mêle pas d'en décider, je laisse cela aux théologiens. Ce que je souhaite, mes filles, c'est que vous ne vous en contentiez pas. Quand je dis : *Credo*, la raison demande, ce me semble, que j'entende et que je sache ce que je crois ; et quand je dis : **Notre Père**, l'amour exige que je comprenne quel est ce Père, quel est aussi le Maître qui nous a enseigné cette prière. Si vous alléguez que vous le savez fort bien et qu'il est inutile qu'on vous le rappelle, vous avez tort. Il y a grande différence entre maître et maître. C'est déjà un grand malheur d'oublier ceux qui nous instruisent ici-bas ; du reste, quand ils sont saints, quand ils ont pour mission de guider nos âmes, cet oubli est impossible, pour peu que nous soyons fidèles disciples. Mais lorsqu'il s'agit d'un maître comme celui qui nous a enseigné cette prière, et qui nous l'a enseignée avec tant d'amour, tant de désir de nous voir en profiter, à Dieu ne plaise qu'en la récitant nous ne nous souvenions pas très souvent de lui ! Et si notre faiblesse n'était si grande, nous devrions nous en souvenir toujours !

Pour ce qui est du recueillement, Notre-Seigneur, vous le savez bien, veut que nous priions en notre particulier. Lui-même priait toujours ainsi [ou du

moins fort souvent (1)], non par nécessité, mais pour notre instruction. Nous avons déjà établi que parler à la fois à Dieu et au monde, c'est inacceptable. Pourtant ils ne font pas autre chose, ceux qui récitent des prières et en même temps écoutent ce qui se dit autour d'eux, ou bien encore s'arrêtent sans scrupule à tout ce qui leur vient en pensée. J'excepte certains cas où par suite du mouvement des humeurs, surtout s'il y a mélancolie ou faiblesse de tête, on ne peut, quoi qu'on fasse, se soustraire à ces distractions. Dieu permet aussi quelquefois, en vue du plus grand bien de ses serviteurs, qu'il y ait pour eux des jours de violente tempête. Alors, malgré le regret qu'ils en ont et la peine qu'ils se donnent pour calmer leur esprit, tout reste inutile. En dépit de leurs efforts, ils ne peuvent fixer leur attention sur les paroles qu'ils prononcent ; leur esprit ne s'arrête à rien, on le dirait en frénésie, tant il est emporté.

La peine même que ces personnes en éprouvent fait bien voir qu'il n'y a pas de leur faute ; ainsi, qu'elles ne se désolent point, car ce serait pire encore, et qu'elles ne cherchent pas à vouloir rendre le bon sens à celui qui pour le moment en est privé, je veux dire à leur esprit. Qu'elles prient comme elles pourront, et même qu'elles ne prient point; qu'elles traitent leur âme comme une malade et lui accordent un peu de soulagement ; enfin, qu'elles s'appliquent à quelque autre bonne œuvre. Cet avis s'adresse à ceux qui veillent sur eux-mêmes, et savent très bien qu'on ne doit pas parler à la fois à Dieu et au monde.

1. Copie de Tolède.

Ce qui est en notre pouvoir, c'est de tâcher de nous isoler. Et, encore une fois, Dieu veuille que cela suffise pour que nous comprenions bien en présence de qui nous sommes et que nous entendions les réponses que le Seigneur fait à nos demandes ! Car, bien que nous ne l'entendions pas, pensez-vous qu'il se taise ? Non, certes. Il nous parle au cœur, quand c'est de cœur que nous le prions.

Il nous est très avantageux aussi de nous représenter que c'est à chacun de nous que Notre-Seigneur a enseigné cette prière, et qu'actuellement encore il nous apprend à la dire. Jamais, en effet, un maître ne se tient si loin de son disciple qu'il doive élever la voix pour s'en faire entendre ; il se place, au contraire, tout près de lui. Je voudrais que vous sachiez qu'un excellent moyen pour bien réciter le *Pater noster*, c'est de rester ainsi à côté du Maître qui vous l'a enseigné.

Vous me direz que ceci, c'est méditer, et que vous ne pouvez ni ne voulez le faire, votre désir étant seulement de prier vocalement. Hélas ! les personnes impatientes, ennemies de tout effort — et il en faut tout d'abord quand on n'a pas l'habitude du recueillement, — redoutent à tel point de se contraindre un peu, qu'elles déclarent ne pouvoir ni ne savoir faire davantage et n'être capables que de prier vocalement. Oui, certainement, ce que je viens de dire, c'est de l'oraison mentale, vous avez raison. Mais, je vous le déclare aussi, je ne vois pas comment on peut la séparer des prières vocales, pour peu que celles-ci soient bien faites et que l'on comprenne à qui on les adresse. Car enfin, c'est une obligation de veiller à les réciter attentivement. Et Dieu veuille que même avec ces industries, nous

disions le *Pater noster* comme il faut et sans nous perdre dans les distractions ! Après plusieurs essais, le meilleur moyen que j'aie trouvé, c'est d'arrêter ma pensée sur Celui auquel j'adresse ma prière. Ayez donc patience, et tâchez de vous accoutumer à une pratique si nécessaire.

CHAPITRE XXV

XLI (Esc.) — XXVII (Vall.)

DES GRANDS AVANTAGES QUE L'AME RETIRE DE LA PRIÈRE VOCALE BIEN FAITE, ET COMMENT DE CETTE PRIÈRE DIEU ÉLÈVE QUELQUEFOIS UNE AME AUX FAVEURS SURNATURELLES.

SOMMAIRE. — *De quelle manière l'âme peut passer soudain de la prière vocale à l'oraison surnaturelle. — Ce qui distingue la contemplation de l'oraison mentale. — La sainte renvoie ses filles à ce qu'elle a dit de la contemplation dans la Relation de sa Vie. — Elle assure que Dieu ne leur refusera pas une aussi grande faveur, si elles marchent généreusement dans la voie qu'elle leur a tracée.*

De crainte que vous ne pensiez qu'on retire peu de fruit de la prière vocale bien faite, je tiens à vous dire que tandis que vous récitez le *Pater noster* ou toute autre prière vocale, le Seigneur peut très bien vous mettre en contemplation parfaite. Sa Majesté montre alors qu'Elle prête l'oreille à celui qui lui parle et qu'Elle daigne lui répondre, suspendant son entendement, arrêtant ses pensées et, pour le dire ainsi, lui coupant la parole. Effectivement, on éprouve alors bien de la peine à parler, et l'âme reconnaît que le Maître divin l'instruit sans bruit de paroles, et tient ses puissances suspendues, parce que leur opération lui serait à ce moment plus nuisible qu'utile. Les puissances jouissent, sans comprendre de quelle manière elles jouissent. L'âme s'embrase

d'amour, mais elle ne sait comment elle aime. Elle comprend qu'elle jouit de l'objet de son amour, mais elle ne sait comment elle en jouit. Ce qu'elle comprend très bien, c'est que cette jouissance dépasse tous les désirs que l'entendement peut former. La volonté se plonge dans cette jouissance, mais sans savoir de quelle manière elle le fait. S'il lui est donné de comprendre quelque chose, c'est que toutes les souffrances qu'on pourrait endurer sur la terre en vue d'acquérir un tel bien, ne sauraient aucunement le mériter. C'est un don du Maître de la terre et du ciel, qui, disons-le, donne d'une manière digne de lui.

Ceci, mes filles, c'est de la contemplation parfaite. Vous pouvez voir maintenant en quoi elle diffère de l'oraison mentale. Celle-ci, je l'ai montré déjà, consiste à peser et à bien comprendre ce que nous disons, à qui nous parlons et qui nous sommes pour oser adresser la parole à un Souverain si auguste. Réfléchir à tout cela et à d'autres vérités de ce genre, comme par exemple le peu que nous avons fait pour lui et l'obligation où nous sommes de le servir, c'est de l'oraison mentale : il n'y a pas là d'autre mystère, et le mot, par conséquent, n'a pas de quoi vous effrayer. Réciter le *Pater noster* ou l'*Ave Maria*, ou telle prière que vous voudrez, c'est de l'oraison vocale. Mais voyez un peu, mes filles, quelle triste musique ferait cette oraison vocale, si elle n'était accompagnée de la mentale ! Les paroles même ne seraient pas toujours d'accord.

Dans ces deux oraisons, nous pouvons faire quelque chose par nous-mêmes, soutenues de la grâce de Dieu. Dans la contemplation dont je viens de parler, nous ne pouvons rien, absolument. C'est Dieu qui

fait tout, au-dessus de nous : c'est son œuvre à lui.

Ce qui regarde la contemplation se trouve expliqué longuement, et le mieux qu'il m'a été possible, dans la relation de ma vie que j'ai écrite pour mes confesseurs et par leur ordre, je ne le répéterai donc pas ici et je ne ferai qu'effleurer le sujet. Celles d'entre vous qui auront été assez heureuses pour se voir élevées par le Seigneur à l'état de contemplation, y trouveront, si elles peuvent se la procurer, quelques indications et avis dans lesquels Notre-Seigneur m'a fait la grâce de parler exactement, et qui non seulement les consoleront beaucoup, mais leur seront même utiles, je le crois. C'est aussi la pensée de plusieurs personnes qui ont vu cet écrit et lui accordent quelque estime. J'ai honte de vous engager à faire cas de ce qui vient de moi, et le Seigneur sait avec quelle confusion, la plupart du temps, j'écris tout cela. Qu'il soit béni de me souffrir comme il le fait !

Je le répète, celles d'entre vous qui seront élevées à une oraison surnaturelle, feront bien de se procurer cet écrit après ma mort. Quant aux autres, elles n'en ont pas besoin. Qu'elles s'efforcent seulement de pratiquer ce que je dis dans celui-ci. Après cela, qu'elles s'en remettent au Seigneur. C'est à lui de faire ce don. Il ne vous le refusera point, si vous ne restez pas en chemin et si vous faites jusqu'au terme de généreux efforts.

CHAPITRE XXVI

XLII et XLIII (Esc.). — XXVIII (Vall.)

COMMENT IL FAUT RECUEILLIR SON ESPRIT, ET DES MOYENS D'Y PARVENIR. CE CHAPITRE EST TRÈS UTILE POUR LES PERSONNES QUI COMMENCENT A FAIRE ORAISON.

SOMMAIRE. — *Le meilleur moyen de se recueillir est de demeurer dans la compagnie de Notre-Seigneur. — La sainte invite les âmes incapables de la méditation, à fixer les yeux sur le divin Maître dans les différents mystères de sa vie. — Elle leur conseille de s'aider d'images dévotes et de livres de piété.*

Revenons maintenant à notre prière vocale, et apprenons à la si bien faire que, sans y penser, nous recevions de Dieu toutes ces oraisons à la fois. Pour prier comme il faut, vous savez déjà qu'on doit commencer par examiner sa conscience, réciter le *Confiteor* et faire le signe de la croix. Ensuite, puisque vous êtes seules, mes filles, cherchez sans délai une compagnie. Mais quelle meilleure compagnie que celle du Maître qui nous a enseigné la prière que vous allez réciter? Représentez-vous Notre-Seigneur tout près de vous, et voyez avec quel amour, quelle humilité, il vous instruit. Croyez-moi, séparez-vous le moins possible d'un si excellent ami. Si vous prenez l'habitude de l'avoir près de vous, s'il voit que vous agissez ainsi par amour et que vous vous efforcez de lui plaire, vous ne pourrez plus, comme l'on

dit, vous défaire de lui. Il ne vous abandonnera jamais, il vous aidera dans toutes vos difficultés, vous le trouverez partout. Avoir à son côté un tel ami, pensez-vous que ce soit un mince avantage?

O mes sœurs! vous qui êtes incapables de discourir beaucoup avec l'entendement, et d'appliquer votre esprit sans être distraites, prenez, prenez cette habitude. Je sais que vous le pouvez. Moi-même, pendant bien des années, j'ai passé par l'épreuve de ne pouvoir fixer ma pensée sur un sujet. C'est extrêmement pénible; mais je sais aussi que le Seigneur ne nous laisse jamais dans un tel abandon, qu'il ne condescende à nous tenir compagnie quand nous allons à lui pour l'en prier humblement. Si nous n'y parvenons pas en un an, eh bien! que ce soit en plusieurs! Ne regrettons pas un temps si bien employé. D'ailleurs, qu'est-ce qui vous presse? Je vous assure qu'on peut y arriver, qu'on peut, avec des efforts, acquérir l'habitude de vivre ainsi dans la compagnie du Maître par excellence.

Voyez, je ne vous demande pas en ce moment d'arrêter sur lui votre pensée, de produire quantité de réflexions, de tirer de votre esprit de hautes et subtiles considérations. Tout ce que je vous demande, c'est de le regarder. Et qui vous empêche de tourner les yeux de votre âme vers ce divin Maître, pour un instant seulement, si vous ne pouvez davantage? Vous êtes bien capable de regarder les objets les plus laids! Comment ne pourriez-vous regarder l'objet le plus beau qu'on puisse imaginer (a)?

Mes filles, jamais votre Époux ne vous quitte des

(a) *S'il vous déplaît, je vous permets de ne plus le regarder.* (Ms. de l'Escurial.)

yeux; il a souffert de votre part mille choses affreuses et abominables, sans pour cela détourner de vous ses regards. Et après cela, vous ne détourneriez pas les yeux des choses extérieures pour les porter quelquefois sur lui? Voyez, ce qu'il attend de nous, il le dit lui-même à l'Epouse, c'est que nous le regardions (1). Vous le trouverez sous l'aspect où vous voudrez le considérer, et il attache tant de prix à un regard de nous qu'il fera tout pour l'obtenir. On dit qu'une femme, pour faire bon ménage avec son mari, doit se montrer triste lorsqu'il est triste, et quand il est gai, paraître gaie, lors même qu'elle n'est rien moins que joyeuse. Remarquez en passant, mes sœurs, de quelle servitude vous vous êtes affranchies. Eh bien! c'est là très réellement et sans ombre de feinte, la conduite que Notre-Seigneur tient à notre égard. Il se fait le sujet et veut que vous soyez les souveraines; il se plie à tous vos désirs. Êtes-vous dans la joie? Contemplez-le ressuscité. Vous le représenter sortant du sépulcre suffira pour vous remplir d'allégressse. Quelle splendeur! Quelle beauté! Quelle majesté! Quel air de triomphe et de joie! Son aspect montre assez quel a été le succès de cette bataille qui l'a mis en possession d'un si magnifique royaume. Ce royaume, il ne le veut que pour vous l'offrir, et tout ensemble se donner lui-même à vous! Dites-moi, est-ce grand'chose qu'une fois seulement vous portiez les yeux sur Celui qui vous fait un pareil présent?

Etes-vous sous le poids de la douleur et de la tristesse? Regardez-le se rendant au Jardin. Quelle affliction remplit son âme, puisque étant la patience

1. *Ostende mihi faciem tuam.* (Cant., II, 14.)

même, il ne laisse pas de la faire connaître et de s'en plaindre! Ou bien, contemplez-le attaché à la colonne, accablé de douleurs, toutes les chairs mises en lambeau par l'amour extrême qu'il vous porte; persécuté des uns, couvert de crachats par les autres, renié et abandonné par ses amis, privé de tout défenseur, transi de froid, réduit à un tel isolement, que vous pouvez sans témoins vous consoler l'un l'autre. Ou bien encore, voyez-le chargé de la croix, alors qu'on ne lui laisse pas même le loisir de respirer. Il tournera vers vous ses yeux si beaux, si compatissants, tout baignés de larmes. Il oubliera ses souffrances pour consoler les vôtres, et cela, uniquement parce que c'est auprès de lui que vous allez chercher consolation, parce que vous tournez la tête de son côté pour le regarder

Sans doute, en le voyant en cet état, votre cœur s'est tellement attendri que, non contentes de le regarder, vous mettez votre joie à vous entretenir avec lui. Parlez-lui alors, non au moyen de prières toutes faites, mais en lui disant la peine qui remplit votre cœur, car pareille manière de prier est d'un grand prix à ses yeux. O Seigneur du monde et mon véritable Époux — pourrez-vous lui dire, — êtes-vous donc, mon tendre Maître, mon Trésor, réduit à cette extrémité d'admettre une aussi pauvre compagnie que la mienne? Je vois à l'air de votre visage que ma présence vous console. Mais, Seigneur, comment peut-il se faire que les anges vous laissent seul et que votre Père lui-même ne vous console pas? Si tout cela, Seigneur, c'est volontairement que vous l'endurez pour moi, puis-je appeler souffrance ce que j'endure pour vous, et de quoi osé-je me plaindre? Combien j'en suis confuse, quand je vous vois en pareil état!

Me voilà prête, Seigneur, à endurer toutes les tribulations qui peuvent m'atteindre, à les regarder même comme un précieux trésor, puisqu'elles me donnent le moyen de vous imiter en quelque chose. Faisons route ensemble. Seigneur! Partout où vous irez, je veux aller aussi. Partout où vous passerez, je veux passer de même.

Prenez votre part, mes filles, du poids de cette croix. Si les juifs vous maltraitent, ne vous en souciez pas. Pourvu que votre Maître marche avec moins de douleur, méprisez leurs propos, rendez-vous sourdes à leurs calomnies. Vous broncherez, vous tomberez avec votre Epoux. N'importe! ne vous éloignez point de sa croix, ne l'abandonnez jamais. Considérez attentivement de quelle lassitude il est accablé et combien ses souffrances l'emportent sur les vôtres. Si grandes que vous vouliez les faire, vos souffrances, si poignantes qu'elles vous paraissent, vous vous sentirez consolées, parce que vous verrez clairement qu'elles ne sont qu'une plaisanterie en comparaison des siennes.

Vous demanderez, mes sœurs, comment cela se peut pratiquer, et vous me direz que si vous aviez vu Notre-Seigneur des yeux du corps au temps où il était en ce monde, de grand cœur vous eussiez tenu les yeux constamment fixés sur lui. N'en croyez rien. Celui qui ne veut pas se contraindre aujourd'hui quelque peu et retenir du moins sa vue pour regarder Notre-Seigneur au dedans de soi, alors qu'il le peut sans danger et en y apportant seulement quelque soin, comment aurait-il eu le courage de se placer comme Madeleine au pied de la croix, au péril évident de sa vie? Oh! que n'ont pas dû souffrir alors la glorieuse Vierge et cette bienheu-

reuse sainte! Que de menaces! Que de paroles injurieuses! Que de brutalités! Que d'insolences! En effet, à quelles gens courtois avaient-elles affaire? Beaux courtisans vraiment! Courtisans d'enfer, oui, puisque ces hommes étaient les ministres du démon! Ce qu'elles ont eu à souffrir a dû être terrible; mais en présence d'une douleur incomparablement plus grande, il est à croire qu'elles ne sentaient pas la leur. Donc, mes sœurs, ne pensez pas que vous auriez été capables de supporter de si grandes épreuves, lorsque vous êtes incapables d'en supporter de si petites. C'est en vous appliquant à embrasser celles qui sont légères, que vous arriverez à embrasser les plus pesantes.

Une chose qui pourra vous être d'un grand secours, c'est d'avoir avec vous une image, un portrait de Notre-Seigneur, qui soit à votre convenance. Mais ayez-le pour vous entretenir fréquemment avec lui, non pour le porter sur vous sans jamais le regarder. Notre-Seigneur lui-même vous fournira ce que vous devrez lui dire. Vous parlez bien aux créatures : pourquoi ne trouveriez-vous point de paroles pour parler à Dieu? Non, cela n'arrivera point, j'en suis persuadée, si vous avez soin de vous y exercer. Sinon, rien d'étonnant. Le manque de rapports avec une personne fait qu'on est embarrassé en sa présence et qu'on ne sait que lui dire. Nous fût-elle unie par les liens du sang, elle nous devient comme étrangère, tant il est vrai que la parenté et l'amitié disparaissent du moment que les relations font défaut.

Un excellent moyen aussi de recueillir son esprit, même en vue de bien prier vocalement, c'est de prendre un bon livre, écrit en espagnol. Ainsi, grâce

à certains attraits, à certaines industries, on habitue peu à peu son âme sans l'effrayer.

Représentez-vous une épouse qui a quitté son époux il y a bien des années déjà. A combien de négociations ne faudra-t-il pas recourir pour la résoudre à rentrer au domicile conjugal! Telle est notre situation, à nous pécheurs. Notre âme et nos pensées sont tellement faites à poursuivre leur plaisir — ou plutôt leur malheur, — que cette pauvre âme ne se comprend plus elle-même. Pour la rattacher à sa propre demeure, il faut user de beaucoup d'adresse et y aller progressivement : autrement, l'on ne fera jamais rien.

Je vous en donne de nouveau l'assurance, si, avec quelques efforts, vous prenez l'habitude dont je parle, vous en tirerez un tel profit que je suis impuissante à vous l'exprimer. Placez-vous donc auprès de notre bon Maître, bien résolues d'apprendre ce qu'il vous enseignera. Sa Majesté saura bien faire de vous de bonnes écolières, et ne vous quittera pas si vous ne la quittez vous-mêmes. Prenez bien garde aux paroles que prononce cette bouche divine; dès la première, vous comprendrez l'amour que votre Maître vous porte. Certes, ce n'est pas un médiocre avantage ni une faible joie pour un disciple, que de se voir aimé de son maître.

CHAPITRE XXVII

XLIV et XLV (Esc.) — XXIX (Vall.)

DU GRAND AMOUR QUE NOUS A TÉMOIGNÉ NOTRE-SEIGNEUR DANS LES PREMIÈRES PAROLES DU **PATER NOSTER.** LES AMES QUI VEULENT ÊTRE VRAIES FILLES DE DIEU NE FONT AUCUN CAS DE LA NOBLESSE DE LA NAISSANCE.

SOMMAIRE. — *La sainte commence à expliquer les paroles du* Pater. — *Faveur immense que Jésus-Christ nous a faite en nous rendant les enfants de son divin Père. — Que les avantages de la naissance sont peu de chose auprès du titre inestimable d'enfant de Dieu. — Avec quel amour nous devons nous jeter dans les bras de notre Père céleste.*

Notre Pere qui êtes dans les cieux. O mon Dieu! Comme il paraît bien que vous êtes le Père d'un tel Fils! Et que votre Fils se montre bien le Fils d'un tel Père! Soyez éternellement béni! Une faveur si haute ne serait-elle pas mieux à sa place à la fin de notre prière, Seigneur? Mais non, c'est dès le début que votre libéralité éclate par le don d'un tel bienfait. Notre esprit devrait s'en trouver si rempli et notre volonté si occupée, qu'il nous devînt impossible de proférer une parole. Oh! mes filles! que la contemplation parfaite viendrait ici à propos! Avec combien de raisons l'âme devrait rentrer en elle-même, pour s'élever au-dessus d'elle-même et apprendre du très saint Fils de Dieu quel est ce séjour où, suivant sa parole, habite son Père qui est dans les cieux!

Quittons la terre, mes filles ! Ce serait faire trop peu de cas d'une pareille faveur, que de rester encore ici-bas après en avoir compris toute l'étendue.

O Fils de Dieu ! Mon tendre Maître ! Comment, dès les premiers mots, nous donnez-vous tant de biens à la fois? Déjà, vous vous humiliez au point d'unir vos demandes aux nôtres, de vous rendre le frère de créatures aussi viles et aussi misérables que nous; comment allez-vous jusqu'à nous donner, au nom de votre Père, tout ce qui peut se donner? Car vous voulez qu'il nous regarde comme ses enfants, et votre parole ne peut se trouver en défaut. Vous obligez votre Père à l'accomplir, et ce n'est pas une petite charge que celle-là. S'il est notre Père, il faut qu'il nous supporte, si graves que soient nos offenses; il faut qu'il nous pardonne quand, à l'exemple de l'enfant prodigue, nous revenons à lui; il faut qu'il nous console dans nos peines, qu'il pourvoie à notre subsistance, et cela, d'une manière digne d'un père tel que lui, d'un père dont la bonté surpasse nécessairement celle de tous les pères d'ici-bas, parce qu'en lui réside tout bien parfait. Et en plus de tout le reste, il faut qu'il fasse de nous vos associés et vos cohéritiers.

Prenez-y garde, ô mon Maître. Votre amour pour nous, joint à votre humilité, fait que rien ne vous arrête; du reste, étant sur la terre et revêtu d'une chair terrestre — puisque vous avez pris notre nature, — vous avez, ce semble, quelque motif de vous intéresser à nous. Mais songez que votre Père est dans le ciel, c'est vous-même qui le dites; il est donc juste que vous preniez soin de son honneur. Vous vous êtes offert au déshonneur pour l'amour de nous; du moins laissez votre Père libre, ne lui créez pas de

pareilles obligations à l'égard d'une créature aussi méprisable que moi, et dont il ne recevra que de l'ingratitude.

O bon Jésus! Que vous avez bien montré que vous êtes une même chose avec votre Père, que votre volonté est la sienne, et que la sienne est la vôtre! Combien éclate votre témoignage! Combien s'affirme votre amour pour nous! Vous avez usé de détours pour cacher au démon que vous étiez le Fils de Dieu; mais votre désir de nous faire du bien est tel, que rien ne peut vous empêcher de nous combler de faveurs. Et quel autre que vous pouvait nous accorder pareil bienfait, Seigneur? Je me demande comment, à cette seule parole, le démon ne reconnut pas clairement qui vous étiez. Ce qui est évident pour moi, mon Jésus, c'est qu'en qualité de Fils chéri de votre Père, vous avez parlé en votre nom et au nôtre, et que vous êtes assez puissant pour accomplir dans le ciel les paroles que vous prononcez sur la terre. Soyez à jamais béni, mon Seigneur! Vous prenez tant de plaisir à donner, que rien ne peut mettre des bornes à votre libéralité.

Eh bien! trouvez-vous, mes filles, que ce soit un bon Maître, celui qui, pour nous engager à bien apprendre ce qu'il nous enseigne, commence par nous accorder une aussi grande faveur? Qu'en pensez-vous maintenant? N'est-il pas raisonnable qu'en disant, même vocalement, cette parole : **Notre Père,** notre esprit en pénètre le sens, afin que notre cœur se fonde tout entier à la vue d'un pareil amour?

Y a-t-il au monde un fils qui, sachant que son père joint à la bonté une grandeur et un pouvoir immenses, ne fasse tous ses efforts pour le connaître? Si ce père ne jouit point de ces avantages, je ne m'étonnerais

pas qu'on refusât de s'avouer son enfant : les choses vont de telle sorte dans le monde, que lorsqu'un père est dans une situation inférieure à celle de son fils, celui-ci tient à déshonneur de le reconnaître pour son père. Mais ceci n'a pas son application pour vous, et Dieu veuille que jamais on ne voie ici rien de semblable ! Ce serait un enfer. Au contraire, que celle d'entre vous qui sera d'un rang plus élevé, parle plus rarement de son père ; car l'égalité doit régner parmi vous.

O collège des apôtres de Jésus-Christ ! Par la volonté du Seigneur, saint Pierre, qui était pêcheur, y avait plus d'autorité que saint Barthélemy, qui était [dit-on] (1) fils de roi. Sa Majesté savait bien à quelles contestations on devait se livrer dans le monde, pour décider lequel, de celui-ci ou de celui-là, était de plus noble origine. Disputer là-dessus, en vérité, c'est débattre si telle argile est meilleure pour faire des briques ou du pisé. Ah ! la belle question ! Dieu vous garde, mes sœurs, de pareilles disputes, même par forme de plaisanterie ! J'espère que sa Majesté vous en préservera. Si cependant vous remarquiez en l'une d'entre vous quelque chose de semblable, remédiez-y sur-le-champ. Qu'elle-même craigne d'être comme un Judas entre les apôtres, et qu'on lui donne des pénitences, jusqu'à ce qu'elle comprenne qu'elle ne méritait pas d'entrer, même comme argile de la dernière qualité, dans la construction de l'édifice.

Quel excellent Père vous avez, mes filles, en Celui que vous donne le bon Jésus ! Qu'on n'en connaisse point d'autre en ce monastère, du moins pour s'en

1. Copie de Tolède.

entretenir. Efforcez-vous d'être telles que vous méritiez de trouver vos délices auprès de lui et de vous jeter entre ses bras. Vous savez bien que si vous êtes de bonnes filles, il ne vous repoussera pas. Qui ne fera tous ses efforts pour ne point perdre un tel Père? Ah! que vous avez là de sujets de consolation! Mais, pour ne pas m'étendre davantage, je préfère les laisser à vos réflexions.

En dépit de tous les égarements de votre esprit, entre un tel Fils et un tel Père, vous rencontrerez nécessairement le Saint-Esprit, qui enflammera votre volonté. Ce très puissant Amour la tiendra enchaînée, dans le cas où le grand intérêt que vous y avez n'y suffirait point.

CHAPITRE XXVIII

XLVI, XLVII et XLVIII (Esc.) — XXX (Vall.)

CE QUE C'EST QUE L'ORAISON DE RECUEILLEMENT, ET DE QUELQUES MOYENS DE S'Y ACCOUTUMER.

SOMMAIRE. — *C'est en nous-mêmes que nous devons aller chercher notre divin Père. — C'est là que dans une respectueuse confiance nous devons nous entretenir avec lui. — De l'oraison de recueillement. — Ses excellents effets. — Nous avons au dedans de nous un palais magnifique où réside le Roi de gloire, et notre cœur est le trône où il est assis. — L'essentiel est de rendre le Seigneur maître absolu de ce palais. — Il faut le vider des bagatelles qui le remplissent.*

Remarquez maintenant, mes filles, ces paroles qu'ajoute votre Maître : **Qui êtes dans les cieux.** Croyez-vous qu'il importe peu de savoir ce que c'est que le ciel, et où vous devez chercher votre Père infiniment saint? Je vous assure qu'il est, au contraire, d'une très grande importance pour les esprits distraits, non seulement de croire ce que je vais dire, mais encore d'en faire l'expérience, car c'est une des considérations les plus capables de fixer l'entendement et de porter l'âme à se recueillir.

Vous savez déjà que Dieu est partout. Eh bien! là où est le roi, on dit qu'est la cour, et la chose est de toute évidence. Donc, là où est Dieu, là est le ciel. Oui, c'est une vérité indubitable que là où est la divine Majesté, là se trouve toute la gloire. Saint Augustin rapporte, vous le savez, qu'il chercha le

Seigneur en divers lieux, et qu'il le trouva enfin au dedans de lui-même (1). Pensez-vous que ce soit un petit avantage, pour une âme répandue au dehors, de connaître cette vérité, de savoir qu'elle n'a pas besoin de monter au ciel pour s'entretenir avec son Père éternel et prendre auprès de lui ses délices, qu'elle n'a pas besoin non plus d'élever la voix pour lui parler? Si bas qu'elle le fasse, il l'entendra, tant il est près d'elle. Pour aller à sa recherche, elle n'a pas besoin de prendre des ailes, elle n'a qu'à se mettre en solitude, à regarder au-dedans d'elle-même, et à ne pas s'éloigner d'un hôte si excellent. Qu'en toute humilité, elle lui parle comme on parle à un Père. Comme à un père aussi, qu'elle lui adresse ses demandes, qu'elle lui raconte ses peines, qu'elle le prie d'y apporter remède, comprenant très bien d'ailleurs qu'elle n'est pas digne d'être sa fille.

Laissez de côté cette fausse modestie qu'on rencontre chez certaines personnes, et qu'elles prennent pour de l'humilité. Dites-moi, quand le roi vous accorde une faveur, l'humilité consiste-t-elle à la refuser? Non, évidemment, mais à l'accepter, à reconnaître qu'elle dépasse de beaucoup vos mérites, et à y trouver votre joie. Plaisante humilité vraiment, qu'ayant chez moi le souverain Monarque du ciel et de la terre, venu tout exprès pour me témoigner sa bienveillance et se réjouir avec moi, je ne veuille, soi-disant par humilité, ni lui répondre, ni lui tenir compagnie, ni accepter ses dons; que je le laisse seul, et tandis qu'il me sollicite et me presse de lui demander quelque chose, je m'obstine, toujours par humilité, à rester dans mon indigence, quitte à le

1. Cfr. *Confess.*, lib. X, cap. XXVII.

laisser enfin s'en retourner, pour n'avoir pu vaincre ma réserve?

Ne vous souciez point, mes filles, de pareilles humilités. Traitez avec Dieu comme avec un père, comme avec un frère, comme avec un maître, comme avec un époux, choisissant tantôt l'une, tantôt l'autre de ces qualités. Lui-même vous apprendra celle qui lui agréera davantage. Ne faites pas les simples, sommez-le de tenir sa parole. Il est votre Epoux, demandez-lui de vous traiter comme ses épouses.

Cette manière de prier, quoique vocale, recueille l'esprit beaucoup plus rapidement. C'est une oraison qui présente de nombreux avantages. On l'appelle oraison de recueillement, parce que l'âme y recueille toutes ses puissances et se retire au dedans d'elle-même avec son Dieu. Par cette voie, plus promptement que par aucune autre, son divin Maître l'enseignera et lui accordera l'oraison de quiétude. Cachée en elle-même, l'âme peut penser à la Passion, se représenter le Fils de Dieu et l'offrir au Père, sans avoir besoin de se fatiguer l'esprit pour aller le chercher au Calvaire, au Jardin ou à la Colonne.

Les personnes qui pourront se renfermer ainsi dans le petit ciel de leur âme, où habite celui qui l'a créé aussi bien que la terre, qui s'habitueront à retenir leur vue, à prier dans un lieu où rien ne puisse distraire leurs sens extérieurs, doivent croire qu'elles sont en excellente voie et qu'elles réussiront à s'abreuver à la fontaine. Réellement, elles font beaucoup de chemin en peu de temps. Elles ressemblent à celui qui est monté sur un navire : pour peu que le vent lui soit favorable, il arrive en quelques jours au terme de son voyage, tandis que ceux qui vont par terre mettent bien plus de temps. Ces âmes

ont pris la mer, comme l'on dit. Il est vrai qu'elles n'ont pas entièrement quitté la terre, mais du moins, au temps de la prière, font-elles, au moyen de ce recueillement de leurs sens, ce qui est en leur pouvoir pour s'en affranchir.

Quand ce recueillement est véritable, on le reconnaît très facilement à un effet qu'il opère. Je ne sais comment l'expliquer, mais celui qui l'aura éprouvé le comprendra fort bien. On dirait que l'âme, voyant que les choses de ce monde ne sont qu'un jeu, se lève à l'improviste et les abandonne. Ou bien encore, on dirait quelqu'un qui, voulant se mettre à couvert de ses adversaires, entre à l'intérieur d'une citadelle. Les sens se retirent des choses extérieures et les écartent avec un profond mépris, tellement que, sans même s'en rendre compte, on en vient à fermer les yeux pour ne pas les voir et donner ainsi au regard de l'âme plus de pénétration. De fait, ceux qui suivent cette voie tiennent presque toujours les yeux fermés en priant. Cette habitude est merveilleuse sous tous rapports. Sans doute, il faut se faire une certaine violence pour ne pas regarder les choses d'ici-bas, mais c'est au début seulement. Ensuite, il n'y a plus d'effort à faire, il en faudrait, au contraire, pour tenir les yeux ouverts.

L'âme sent alors qu'elle s'affermit et se fortifie aux dépens du corps; elle le laisse seul, affaibli, et fait provision de forces pour le combattre. Au commencement, le recueillement n'étant pas encore aussi prononcé — car il a des degrés divers, — cet effet est moins sensible. Mais une fois que l'habitude en est prise, c'est tout autre chose. Au premier abord, il y a bien quelque difficulté, parce que le corps cherche à ressaisir ses droits, ne comprenant pas qu'en refu-

sant de s'avouer vaincu, il se porte à lui-même un coup fatal. Mais si l'on persévère un certain temps à se faire ainsi violence, on connaîtra clairement le profit qu'on en retire. Dès qu'on se mettra en prière, on verra les abeilles se rendre à la ruche et y entrer pour faire le miel. En cela point d'efforts, parce que l'âme, en récompense de ceux qu'elle a faits précédemment, a mérité d'acquérir cet empire de la volonté sur les sens. Sur un simple signe de sa part montrant qu'elle veut se recueillir, les sens lui obéissent et se retirent au dedans d'elle. Il est vrai qu'ils pourront en sortir ensuite, mais c'est déjà beaucoup qu'ils se soient soumis une première fois, car alors ils ne sortent plus qu'en qualité de captifs et de sujets, et ne font plus autant de mal qu'auparavant. La volonté les appelle-t-elle de nouveau, ils accourent avec une promptitude plus grande. Enfin, quand ils sont ainsi rentrés à diverses reprises, le Seigneur veut bien les fixer par la contemplation parfaite. Qu'on approfondisse bien ce que je viens de dire. Quelque obscurité qu'on y trouve, il suffira de le mettre en pratique pour en avoir l'intelligence.

Je le répète, ces personnes naviguent sur mer. Puisqu'il est si important pour nous d'éviter les lenteurs, parlons un peu des moyens de nous accoutumer à une si excellente manière de procéder. Elle met à couvert de bien des occasions dangereuses. Le feu de l'amour divin s'attache plus promptement à l'âme. Comme elle est près du brasier, il suffit d'un léger souffle de son entendement pour qu'une petite étincelle, venant à la toucher, détermine un incendie complet. L'âme, en effet, par là même qu'elle est affranchie des objets extérieurs et seule avec son Dieu, est on ne peut mieux disposée à prendre feu.

Représentons-nous maintenant que nous avons au dedans de nous un palais d'un prix inestimable, tout bâti d'or et de pierres précieuses, digne enfin du Maître auquel il appartient. Puis, dites-vous, mes sœurs, que vous concourez à lui donner cette magnificence, ce qui n'est que l'exacte vérité. Est-il, en effet, un édifice plus somptueux qu'une âme pure et ornée de vertus? Plus les vertus sont éminentes, plus les pierres précieuses resplendissent. Enfin, songez que dans ce palais réside ce grand Roi qui a bien voulu se faire votre Père, et qu'il est assis sur un trône fort riche, qui n'est autre que votre cœur.

Tout d'abord, ceci vous paraîtra peut-être étrange — du moins l'image dont je me sers pour vous le faire comprendre, — et cependant, vous pourrez en tirer grand profit, car nous autres femmes, dépourvues de savoir, nous avons besoin des secours de ce genre pour bien comprendre qu'il y a en nous quelque chose d'incomparablement plus précieux que ce qui frappe au dehors nos regards. Ne vous imaginez pas qu'il n'y ait que vide au dedans de nous. Et plût à Dieu que les femmes fussent seules à tomber dans cette erreur! A mon avis, si nous avions soin de nous rappeler que nous possédons en nous un tel Hôte, il nous serait impossible de nous donner avec tant de passion aux choses du monde : nous comprendrions trop bien à quel point elles sont viles, comparées à celles que nous possédons en nous-mêmes. N'imitons-nous point l'animal, qui, voyant une proie qui lui agrée, la saisit pour assouvir sa faim? Et cependant, quelle différence ne doit-il pas y avoir entre l'animal et nous!

Vous rirez de moi peut-être, en disant que c'est chose tout évidente. Et vous aurez raison d'en rire,

car pour moi ceci fut quelque temps obscur. Je comprenais bien que j'avais une âme, mais l'estime que méritait cette âme, mais la dignité de l'Hôte qui y faisait séjour, voilà ce que je ne comprenais point, et cela, parce que les vanités de l'existence étaient comme un bandeau que je me plaçais sur les yeux. Si j'avais compris, comme je le fais maintenant, qu'un si grand Roi habite ce petit palais de mon âme, il me semble que je ne l'aurais pas si souvent laissé seul. Quelquefois, du moins, je me serais tenue en sa présence, et surtout j'aurais pris soin que son palais fût moins souillé.

Quelle admirable chose! Quoi! Celui qui remplirait de sa grandeur mille mondes et bien davantage, se renfermer dans une si petite demeure! Il est vrai, d'une part, qu'étant souverain Seigneur, il apporte avec lui la liberté, et de l'autre, qu'étant plein d'amour pour nous, il se fait à notre mesure. Sachant bien qu'une âme qui commence pourrait se troubler en se voyant, elle, si petite, destinée à contenir tant de grandeur, il ne se découvre pas tout d'abord; mais, peu à peu, il va l'élargissant à la mesure des dons qu'il se propose de placer en elle. C'est le pouvoir qu'il a d'élargir ce palais de notre âme, qui me fait dire qu'il porte avec lui la liberté. Le point capital, c'est de lui en faire un abandon complet et de le vider absolument, afin qu'il puisse mettre et ôter à son gré, comme dans une demeure qui lui appartient. Notre-Seigneur a raison de vouloir qu'il en soit ainsi : ne nous y refusons donc pas (a). Il ne

(a) *Même dans l'ordinaire de la vie, il est désagréable d'avoir chez soi des personnes qu'on ne peut congédier.* (Ms. de l'Escurial.)

veut point forcer notre volonté, il reçoit ce qu'elle lui donne. Mais lui ne se donne entièrement que lorsque nous nous donnons entièrement nous-mêmes. La chose est certaine, et si je vous la répète si souvent, c'est qu'elle est très importante. Jusque-là, il n'opère pas en notre âme comme il y opérerait si elle était à lui sans nulle réserve. Du reste, je ne sais comment il pourrait le faire, lui qui aime tant l'ordre parfait. Si nous remplissons le palais de petites gens et de toutes sortes de babioles, comment le souverain pourra-t-il y trouver place avec sa cour? C'est déjà beaucoup qu'il veuille bien s'arrêter quelques moments au milieu de tant d'embarras.

Pensez-vous, mes filles, qu'il vienne seul? N'entendez-vous pas son Fils lui dire : **Qui êtes dans les cieux?** A coup sûr, les courtisans d'un tel Roi ne l'abandonnent point. Ils se tiennent au contraire près de lui et, pleins de charité comme ils le sont, lui recommandent nos intérêts. Ne vous imaginez pas qu'il en aille comme en ce monde, où dès lors qu'un seigneur ou un supérieur — qu'il obéisse en cela à des raisons particulières ou simplement à son inclination — vient à témoigner de la faveur à quelqu'un, aussitôt des jalousies se produisent, et voilà le pauvre homme mal vu de tous, sans qu'il leur ait fait aucun tort.

CHAPITRE XXIX

XLVIII, XLIX et L (Esc.) — XXXI (Vall.)

AUTRES MOYENS DE PARVENIR A L'ORAISON DE RECUEILLEMENT. NOUS DEVONS NOUS METTRE PEU EN PEINE D'AVOIR LES BONNES GRACES DE NOS SUPÉRIEURS.

SOMMAIRE. — *La sainte, dans une digression, montre à ses religieuses qu'elles doivent s'applaudir d'être humiliées avec Jésus-Christ. — Si elles n'ont point la bienveillance de leurs supérieurs, elles recevront plus abondamment les consolations divines. — Divers avis pour accoutumer suavement son âme à l'oraison de recueillement.*

Pour l'amour de Dieu, mes filles, bannissez toute préoccupation relativement aux bonnes grâces de vos supérieurs. Que chacune tâche de faire son devoir. Si, après cela, le supérieur ne lui en témoigne pas de satisfaction, le Seigneur, elle peut en être sûre, lui en témoignera et saura la récompenser. Après tout, nous ne sommes pas venues ici pour recevoir en cette vie notre salaire. Que nos pensées aillent toujours à ce qui est éternel, et quant aux choses de ce monde, n'en faisons nulle estime. Elles ne durent même pas autant que notre vie! Aujourd'hui, le supérieur est bien avec l'une de vos sœurs; demain, s'il voit en vous plus de vertu, il sera mieux encore avec vous. Et si cela n'est pas, que vous importe? Ne donnez pas entrée à des pensées de ce genre, qui commencent quelquefois par peu de chose, et peuvent ensuite troubler beaucoup. Coupez

court, en vous disant que votre royaume n'est pas de ce monde et que tout passe bien rapidement.

Mais ce moyen est peu noble et ne dénote pas une grande perfection. Le meilleur pour vous est que l'épreuve se prolonge, que vous restiez dans la disgrâce et l'abaissement, et que vous désiriez y rester, pour l'amour du divin Seigneur qui est avec vous. Tournez vos regards vers vous-même, et jetez les yeux dans votre intérieur, comme je vous l'ai enseigné : vous y trouverez votre Maître, qui vous sera toujours fidèle. Je dis plus, moins vous aurez de consolations extérieures, plus il vous témoignera de tendresse. Il est plein de bonté. Jamais il ne manque à ceux qui sont dans l'affliction et la défaveur, lorsqu'ils ne mettent leur confiance qu'en lui. C'est ce que dit David : *Le Seigneur est avec les affligés* (1). Ou vous le croyez, ou vous ne le croyez pas. Si vous le croyez, de quoi vous tourmentez-vous?

O mon cher Maître! Si nous vous connaissions véritablement, rien ne serait capable de nous troubler. Vous êtes si libéral envers ceux qui se confient pleinement en vous! Croyez-moi, mes amies, être bien persuadé de ceci est d'une haute importance pour bien comprendre que les faveurs d'ici-bas ne sont que mensonge, si elles détournent tant soit peu l'âme de cette vie au dedans d'elle-même. O Dieu! qui pourra vous en convaincre? Assurément, ce ne sera pas moi. Plus que personne je serais obligée de le comprendre parfaitement, et pourtant je sais très bien que je n'y suis pas arrivée encore.

Mais je reviens à mon sujet. Je voudrais pouvoir expliquer comment cette compagnie de saints qui

1. *Cum ipso sum in tribulatione.* (Ps. xc, 15.)

accompagne le Compagnon de notre âme, le Saint des Saints, ne l'empêche point d'être seule avec son Epoux, quand elle veut entrer avec Dieu dans ce paradis qu'elle porte au dedans d'elle-même et fermer la porte à toutes les choses du monde. Je dis : lorsqu'elle veut; car, comprenez-le bien, ce n'est pas ici quelque chose de surnaturel, cela dépend de notre volonté. Nous pouvons y arriver avec la grâce de Dieu, sans laquelle évidemment rien n'est possible, puisque de nous-mêmes nous ne pouvons même former une bonne pensée. Il ne s'agit point ici du silence des puissances, mais simplement de leur retraite au dedans de l'âme. Il y a bien des manières d'en arriver là. Plusieurs livres nous enseignent à nous dégager ainsi de tout pour nous approcher intérieurement de Dieu, et, au milieu même de nos occupations, à nous retirer au dedans de nous.

Le souvenir de cette compagnie que nous avons en nous ne durât-il qu'un instant, il serait déjà pour nous d'un immense profit. C'est ainsi que nous devons nous accoutumer peu à peu à faire la douce expérience qu'il n'est pas nécessaire d'élever beaucoup la voix pour parler à Dieu. Notre-Seigneur nous fera sentir lui-même qu'il est là (a). De cette manière nous ferons nos prières vocales dans un

---

(a) *Comment, Seigneur, ne pas fixer les yeux sur un visage tel que le vôtre, lorsqu'il est si près de nous? Il nous semble que les hommes ne nous entendent point, si tandis que nous leur parlons nous ne voyons pas leurs regards se porter sur nous ; et nous fermons les yeux pour ne pas voir que vous nous regardez! Comment alors saurons-nous si vous avez entendu ce que nous vous disons?* (Ms. de l'Escurial.)

grand repos, et nous nous épargnerons bien de la peine. Pour peu, en effet, que nous nous fassions violence pour rester auprès de notre divin Maître, il nous entendra par signes, et si, pour être entendues de lui, nous devions réciter nombre de fois le *Pater noster*, nous serons écoutées dès la première. Il aime beaucoup à nous épargner la peine. Quand, dans l'espace d'une heure, nous ne dirions le *Pater noster* qu'une seule fois, c'en est assez, si nous comprenons bien que nous sommes avec lui, si nous savons ce que nous lui demandons, quel désir il a de nous l'accorder et combien il trouve de satisfaction en notre compagnie. Il ne se plaît nullement à ce que l'on se rompe la tête à lui faire de longs discours.

Daigne le Seigneur enseigner cette manière de prier à celles d'entre vous qui ne la connaissent pas! Pour moi, avant qu'il eût daigné me l'apprendre, je n'ai jamais su, je vous l'assure, ce que c'était que de prier avec plaisir. Ce sont les grands avantages que j'ai retirés de ce recueillement intérieur, qui m'ont portée à m'étendre autant sur ce sujet (a).

Je termine par ceci. Celle qui voudra acquérir cette habitude — car, je le répète, la chose est en notre pouvoir — ne doit pas se lasser d'y travailler. Peu à peu on devient maître de soi. Au lieu de se dissiper en pure perte, on arrive à se conquérir soi-même pour son propre avantage, je veux dire à faire servir ses sens à son bien spirituel. Si l'on

---

(a) *Peut-être n'est-il aucune de vous qui ne sache tout cela; mais il pourra se faire qu'une novice, en entrant parmi vous, l'ignore. Ainsi, pardonnez-moi si je l'ai consigné ici.* (Ms. de l'Escurial.)

parle, il faut se souvenir que l'on a en soi quelqu'un à qui parler; si l'on entend parler, il faut se rappeler que l'on a quelqu'un à écouter, qui parle de plus près; il faut se dire enfin qu'il dépend de soi de ne s'éloigner jamais d'une si excellente compagnie, et concevoir du regret lorsqu'on a laissé seul pendant un long temps ce divin Père dont nous avons si grand besoin.

Si on le peut, qu'on pratique ceci bien des fois par jour; sinon, qu'on le fasse au moins de temps en temps. Selon qu'on en prendra plus ou moins vite l'habitude, on en tirera plus ou moins vite de l'avantage. Mais cette grâce une fois obtenue, on ne voudrait pas l'échanger contre un trésor. Et puisque rien ne s'apprend sans quelque difficulté, pour l'amour de Dieu, mes sœurs, regardez comme bien employée l'application que vous y mettrez. Si cette application est réelle, je suis sûre qu'avec l'aide de Dieu, vous en viendrez à bout en un an, et peut-être en six mois. C'est bien peu, n'est-il pas vrai, pour un profit si considérable? En outre, vous posez là un solide fondement; et s'il plaît au Seigneur de vous élever à de grandes choses, il vous y trouvera disposées par cela même que vous vous tiendrez tout proches de lui. Daigne sa Majesté ne jamais permettre que nous nous éloignions de sa présence! Amen.

CHAPITRE XXX

LI et LII (Esc.) — XXXII (Vall.)

COMBIEN IL EST IMPORTANT DE COMPRENDRE CE QUE L'ON DEMANDE DANS L'ORAISON. APPLICATION A L'ORAISON DE QUIÉTUDE DE CES PAROLES DU PATER NOSTER : **SANCTIFICETUR NOMEN TUUM, ADVENIAT REGNUM TUUM.** NATURE DE CETTE ORAISON.

SOMMAIRE. — *Pourquoi Notre-Seigneur nous a marqué en particulier les demandes que nous devions adresser à son Père. — Ce que nous demandons par ces paroles du* Pater. — *Dès l'exil notre âme peut aimer Dieu de l'amour dont on l'aime dans le ciel. — Quelques âmes reçoivent ici-bas un avant-goût des récompenses célestes. — De l'oraison de quiétude. — Comment elle peut s'unir à la prière vocale.*

Est-il quelqu'un, pour inconsidéré qu'on le suppose, qui, ayant à solliciter une personne grave, ne songe aux termes à employer pour s'en faire bien venir et ne la point froisser, qui ne réfléchisse à l'objet de sa demande et au besoin qu'il en a, surtout s'il est question de chose de valeur, comme est celle que notre bon Jésus nous enseigne à demander?

Mais voici un point digne de remarque, à mon jugement. Ne pouvez-vous, mon cher Maître, tout résumer en un mot, et dire par exemple : Donnez-nous, ô Père, ce qui nous convient? Et vraiment, à l'égard de Celui qui connaît si bien toutes choses, c'était, ce semble, parfaitement suffisant. O Sagesse éternelle! entre votre Père et vous, oui, c'était suffisant, et c'est ainsi que vous avez prié dans le Jardin,

exprimant d'abord votre désir et votre crainte, puis vous abandonnant à la volonté de votre Père. Mais vous saviez, ô mon Maître, que nous n'avions pas la même soumission à sa volonté, et qu'il était nécessaire de préciser nos demandes, pour nous obliger à en bien peser l'objet et, au cas où la chose ne nous conviendrait point, à ne pas la solliciter. Avec notre malheureux libre arbitre, nous sommes ainsi faits : si le don accordé ne se trouve pas au gré de nos désirs, nous pourrions en venir jusqu'à le repousser. Le don du Seigneur fût-il du reste parfaitement approprié à nos besoins, du moment qu'il ne nous est point versé argent comptant, nous ne pouvons nous persuader que nous sommes riches.

O mon Dieu! D'où vient donc que notre foi est ainsi endormie? Nous ne venons à bout de nous convaincre ni de la certitude des châtiments ni de la certitude des récompenses. Voilà pourquoi, mes filles, il est à souhaiter que vous sachiez bien ce que vous demandez dans le *Pater noster*, de façon que si le Père éternel veut bien vous l'accorder, vous n'alliez pas lui répondre par un insolent refus. Ainsi, examinez mûrement si votre demande est à faire. Autrement, ne la faites pas, et priez sa Majesté de vous éclairer de sa lumière. Nous sommes si aveugles! Nous nous montrons dégoûtés, au point de repousser les aliments propres à nous donner la vie et de rechercher ceux qui doivent nous causer la mort. Et quelle mort redoutable! Une mort qui ne finira jamais!

Voici donc les paroles que le bon Jésus nous met sur les lèvres, pour demander la venue du royaume de Dieu en nous : **Que votre nom soit sanctifié; que votre règne nous arrive.**

Admirez ici, mes filles, l'immense sagesse de notre Maître! Que demandons-nous quand nous demandons ce royaume? Voilà ce à quoi je m'arrête et ce qu'il est à désirer que nous comprenions bien. Notre-Seigneur connaissait notre extrême faiblesse. Il savait que nous étions incapables de sanctifier, de louer, d'exalter, de glorifier le nom très saint du Père éternel d'une manière convenable, à moins qu'il n'y suppléât en nous donnant dès ici-bas son royaume. C'est pour cela même que le bon Jésus a joint ici ces deux demandes.

Afin que nous comprenions, mes filles, quel en est l'objet, combien aussi il nous importe d'insister pour l'obtenir, et de tout faire pour plaire à Celui qui doit nous l'accorder, je vous dirai sur ce point ma pensée. Si elle ne vous satisfait pas, vous pouvez vous arrêter à d'autres considérations : notre Maître nous donne cette liberté, pourvu qu'en toutes choses nous nous soumettions à l'enseignement de l'Eglise, comme je le fais moi-même en cet instant.

Voici donc ma pensée. A mon avis, l'un des grands biens que renferme le royaume du ciel, c'est qu'on y est dégagé de toutes les choses de la terre, qu'on y goûte un repos, une béatitude intimes, qu'on s'y réjouit de la joie de tous, dans une paix perpétuelle, dans un bonheur profond de voir tous les élus sanctifier et louer le Seigneur, bénir son nom, sans qu'il se trouve personne pour l'offenser. Tous l'aiment, et l'âme n'a d'autre occupation que de l'aimer, et elle ne peut cesser de l'aimer parce qu'elle le connaît. Eh bien! s'il nous était donné de le connaître, nous l'aimerions de même ici-bas, non toutefois aussi parfaitement ni avec cette stabilité, mais enfin, nous l'aimerions tout autrement que nous ne l'aimons.

J'ai l'air de dire, n'est-ce pas? que pour adresser à Dieu cette demande et pour bien prier vocalement, nous devons être des anges. Ah! notre divin Maître le voudrait bien, lui qui nous ordonne de faire une demande si élevée, et qui, indubitablement, ne nous fait pas demander des choses impossibles. Ce dont il s'agit est donc possible à l'âme, dès cet exil, avec la grâce de Dieu. Mais il reste vrai qu'elle ne peut l'atteindre aussi parfaitement que les âmes affranchies de la prison du corps, car enfin, nous naviguons encore sur la mer de ce monde, et nous sommes toujours voyageurs. Il est des moments cependant où le Seigneur, nous voyant fatigués du chemin, met toutes nos puissances dans le calme et notre âme dans la quiétude. Il révèle alors clairement, par un certain avant-goût, quelle est la saveur de la récompense réservée à ceux qu'il introduit dans son royaume. Ces âmes, dont il exauce dès ici-bas la demande, reçoivent en même temps certains gages, qui leur communiquent une ferme espérance qu'elles jouiront un jour d'une manière continue de ce qui ne leur est accordé ici-bas que par intervalles.

Si je ne craignais de vous entendre m'objecter que je traite maintenant de la contemplation, ce serait bien le moment de vous dire, à propos de cette demande, quelque chose de ce commencement de pure contemplation, appelé par ceux qui en sont favorisés, oraison de quiétude. Mais comme, encore une fois, je ne m'occupe que de la prière vocale, ceux qui n'ont pas l'intelligence de ces matières pourraient trouver que les deux choses ne vont pas ensemble. Pourtant, je sais très bien que cela s'accorde. Ainsi, pardonnez-le moi, je vais vous le dire.

Je connais bien des personnes que Dieu, durant leurs prières vocales, élève, de la manière que j'ai indiquée et sans qu'elles sachent comment, à une haute contemplation. J'en connais une, en particulier, qui n'avait jamais pu prier que vocalement, et qui, en priant ainsi, avait tout à la fois. Voulait-elle abandonner la prière vocale, son esprit s'égarait d'une manière insupportable. Mais plût à Dieu que nous fissions toutes l'oraison mentale comme elle faisait la vocale ! Elle passait plusieurs heures à dire un certain nombre de *Pater noster*, en l'honneur des mystères où Notre-Seigneur a versé son sang, et à réciter quelques autres prières. Là-dessus, elle vint me trouver un jour tout affligée, et me dit que ne sachant pas faire l'oraison mentale et se sentant incapable de contempler, elle ne pouvait que prier vocalement. Je lui demandai quelles prières elle récitait; je vis alors qu'en s'attachant au *Pater noster*, elle était favorisée de la pure contemplation, et que le Seigneur allait jusqu'à la joindre à lui par l'union. Au reste, il paraissait bien à ses œuvres qu'elle recevait de très grandes faveurs, car sa vie était fort saintement employée. Ainsi, je louai le Seigneur et je portai envie à une telle oraison vocale.

Ceci étant l'exacte vérité, ne pensez pas, vous qui êtes ennemis des contemplatifs, pouvoir éviter de le devenir, si vous récitez vos prières vocales comme il faut et en gardant votre conscience pure (a).

(a) *Je vais donc, malgré tout, aborder le sujet. Ceux qui ne voudront pas l'entendre n'auront qu'à passer plus loin.* (Ms. de l'Escurial.)

CHAPITRE XXXI

LII et LIII (Esc.) — XXXIII (Vall.)

DÉVELOPPEMENT DE L'ORAISON DE QUIÉTUDE ET AVIS POUR LES PERSONNES QUI EN SONT GRATIFIÉES. CETTE MATIÈRE RÉCLAME UNE GRANDE ATTENTION.

SOMMAIRE. — *Nature de l'oraison de quiétude. — Son excellence et ses effets. — L'âme, tout en jouissant de cette faveur, a quelquefois la liberté de s'employer à ce qui est du service de Dieu. — Comment doivent se conduire les personnes favorisées de cette grâce. — Dieu les destine à de grandes choses. — Malheur de celles qui laissent perdre une si précieuse faveur.*

Je désire vous expliquer davantage, mes filles, cette oraison de quiétude. Je m'aiderai pour cela de ce que j'en ai entendu dire, et aussi de l'intelligence que Dieu a bien voulu m'en donner, à dessein peut-être que je vous en fisse part. Ma pensée, que je vous ai exprimée déjà, est que le Seigneur dans cette oraison commence à nous montrer qu'il entend notre prière et nous accorde son royaume, afin que nous puissions véritablement le bénir et sanctifier son nom, et que nous portions tous les hommes à faire de même.

C'est quelque chose de surnaturel et que nous ne pouvons nous procurer par nos efforts, quels qu'ils soient. Ici, en effet, l'âme se plonge dans la paix, ou, pour mieux dire, le Seigneur l'y plonge par sa présence, ainsi qu'il en usa envers le juste Siméon.

Alors toutes les puissances s'apaisent, et l'âme comprend, par un mode de compréhension très différent de celui qui nous vient par le moyen des sens extérieurs, qu'elle est tout près de son Dieu, et que, pour un peu, elle en viendrait à être par l'union une même chose avec lui. Ce n'est pas qu'elle le voie des yeux du corps ni de ceux de l'âme. Le juste Siméon, lui aussi, ne voyait au dehors que l'auguste petit Pauvre, et, aux langes qui l'enveloppaient, au petit nombre de ceux qui lui faisaient cortège, il aurait eu sujet de le prendre pour le fils de pauvres gens (a), plutôt que pour le Fils du Père céleste. Mais l'Enfant lui-même lui fit connaître qui il était. Ici, c'est de la même manière que l'âme comprend; avec moins de clarté toutefois, parce qu'elle ne comprend pas encore comment elle comprend. Seulement, elle se rend compte qu'elle se trouve dans le royaume, ou du moins près du Roi qui doit le lui donner, et elle est saisie d'un si grand respect qu'elle n'ose lui faire aucune demande.

C'est au dedans et au dehors une sorte de défaillance. L'homme extérieur — ou, pour me faire mieux entendre, le corps — voudrait éviter le moindre mouvement. On est alors comme un voyageur qui, arrivé presque au terme de la route, se repose afin d'être en état de reprendre sa marche avec plus de vigueur, et sent ses forces doublées par ce repos. On éprouve tout à la fois un grand bien-être corporel et une grande jouissance spirituelle. L'âme est si contente de se voir seulement auprès de la fontaine, que même avant d'avoir bu, elle se sent désaltérée

(a) *Pour un petit pélerin dont les parents étaient pauvres.* (Ms. de l'Escurial.)

et croit n'avoir plus rien à désirer. Ses puissances sont en repos et voudraient ne plus bouger, tout lui semble un obstacle à son amour. Les puissances néanmoins ne sont pas si absorbées, qu'elles ne puissent s'occuper de Celui auprès de qui elles se trouvent. Deux d'entre elles, en effet, restent libres; la volonté seule est ici prisonnière et si, dans cet état, elle peut éprouver quelque peine, c'est de voir qu'elle recouvrera sa liberté. L'entendement voudrait ne s'appliquer qu'à son objet, et la mémoire ne s'occuper de rien autre. Ces deux puissances comprennent que c'est l'unique nécessaire et que tout le reste n'est qu'un embarras. On voudrait que le corps fût immobile, parce qu'il semble que cette paix dont on jouit va s'évanouir; aussi, l'on n'ose se remuer. On ne parle qu'avec peine et l'on met une heure à dire **Notre Père.** Dieu et l'âme sont alors si près l'un de l'autre, qu'ils peuvent s'entendre par signes. L'âme se trouve à l'intérieur du palais, tout près du Roi, et elle voit qu'il commence à lui donner son royaume. Elle se croit hors du monde, et ne voudrait ni le voir ni l'entendre, pour ne voir et n'entendre que son Dieu. Rien ne l'afflige, ni ne semble capable de l'affliger. Enfin, durant tout ce temps, la jouissance et la suavité intérieure que l'on goûte enivrent et absorbent de telle sorte, qu'on ne voit rien de plus à souhaiter, et de grand cœur on dirait avec saint Pierre : *Seigneur, faisons ici trois tentes* (1).

Durant cette oraison de quiétude, Dieu accorde parfois une autre faveur, bien difficile à saisir quand on n'a pas une grande expérience. Mais pour peu que cette expérience existe, il en va autrement. Aussi,

1. *Domine, bonum est nos hic esse. Si vis, faciamus hic tria tabernacula.* (Math., XVII, 4.)

celle d'entre vous qui la possédera me comprendra sur-le-champ, et elle éprouvera une joie très vive de savoir ce que c'est. Très souvent, je crois, Dieu joint cette faveur à la première.

Lorsque la quiétude est profonde et de longue durée, la volonté, à mon sens, ne pourrait persévérer si longtemps dans ce repos si elle n'était attachée à un objet. De fait, cette jouissance intérieure dure quelquefois un jour ou deux, sans que nous comprenions comment cela se fait : je veux dire, sans que ceux qui l'éprouvent le comprennent. Ils s'aperçoivent fort bien qu'ils ne sont pas tout entiers à leurs occupations; le principal leur manque, c'est-à-dire la volonté qui, ce me semble, est alors unie à son Dieu. Quant aux autres puissances, Dieu les laisse libres de s'occuper de ce qui est de son service. Elles y sont même beaucoup plus aptes qu'à l'ordinaire. Mais s'agit-il de traiter des choses du monde, on les sent comme engourdies, et, parfois même, comme hébétées. La faveur dont je parle est très précieuse pour l'âme qui la reçoit, parce que la vie active et la contemplative s'y trouvent réunies. On sert alors le Seigneur de toutes les façons à la fois : la volonté est à son affaire — je veux dire à sa contemplation — sans savoir comment elle s'en acquitte, et les deux autres puissances font l'office de Marthe. Ainsi, Marthe et Marie ne se séparent point.

J'ai appris d'une personne (1) qu'elle se trouvait souvent élevée par le Seigneur à cet état, et qu'il restait pour elle inexplicable. Elle s'en ouvrit à un grand contemplatif, [le père François (2), autrefois

1. Évidemment la sainte parle d'elle-même.
2. Saint François de Borgia. Voir *Vie de sainte Thérèse écrite par elle-même*, chap. XXIV.

duc de Gandie et alors religieux de la Compagnie de Jésus, homme fort expérimenté en ces matières (1)]. Il lui répondit qu'il n'y avait rien là que de très possible, et qu'il lui en arrivait autant.

L'âme goûtant une si vive satisfaction dans cette oraison de quiétude, la volonté doit, je pense, y être presque continuellement unie à Celui qui seul peut la satisfaire. Comme il est plusieurs d'entre vous, mes sœurs, que Dieu, par sa seule bonté, a conduites jusque-là, je crois utile de leur donner quelques avis.

Voici le premier. Comme les personnes dont il s'agit goûtent ce plaisir sans savoir comment il leur est venu — du moins se rendent-elles compte qu'elles sont incapables de se le procurer, — elles sont tentées de croire qu'elles pourront le retenir, et, pour cela, elles ne voudraient pas même respirer. C'est de la simplicité. Nous ne pouvons pas plus retarder la nuit que faire venir le jour. Ce n'est pas ici notre œuvre, c'est quelque chose de surnaturel, d'entièrement hors de notre portée. Le meilleur moyen de faire durer cette faveur, c'est de bien comprendre qu'elle est indépendante de nos efforts, de la recevoir avec action de grâces et de nous en reconnaître très indignes. Tout cela même doit se faire en peu de mots, en se contentant de lever avec le publicain les yeux vers le ciel (2).

Il est bon alors de se tenir davantage dans la solitude, afin de laisser au Seigneur sa liberté d'action, et de permettre à sa Majesté d'opérer en nous comme en chose qui lui appartient. Tout au plus faudra-t-il prononcer de temps en temps quelque parole bien

1. Copie de Tolède.
2. Cfr. Luc., XVIII, 13.

douce, semblable à ce souffle qui rallumerait un flambeau éteint et qui, me semble-t-il, ne servirait qu'à l'éteindre s'il brûlait encore. Je dis que le souffle doit être doux, parce que la volonté se trouverait occupée de la quantité de paroles que combinerait l'entendement.

Pesez bien maintenant, mes amies, le conseil que je vais vous donner. Souvent, pendant cette oraison, vous ne saurez que faire de votre entendement et de votre mémoire. Il peut arriver, en effet, tandis que l'âme est dans une quiétude très profonde, que l'entendement — [ou l'imagination (1)], — soit si effarouché, que tout ce qui se passe dans l'âme lui semble se passer hors de chez lui. On dirait que se trouvant comme de passage dans une maison étrangère, il se met à la recherche d'un autre gîte, sans y arriver pourtant, car la stabilité n'est pas son fort. Mais peut-être mon esprit seul est-il ainsi fait, et sans doute il n'en est pas de même des autres. C'est donc à moi-même que ceci s'adresse. Parfois, je souffre à en mourir de ne pouvoir maîtriser cette inconstance de mon entendement. D'autres fois,il semble prendre pied dans sa demeure et va se joindre à la volonté. Quand les trois puissances s'unissent ensemble, c'est une vraie béatitude. Il en est alors comme de deux époux. S'ils s'aiment, les vouloirs sont d'accord ; mais supposez que l'époux soit mauvais mari, vous voyez d'ici le tourment qu'il donne à sa femme.

Lorsque la volonté se trouvera dans cette quiétude, elle ne doit pas plus s'occuper de l'entendement — [ou du mouvement de la pensée, ou de l'imagination, car je ne sais trop ce que c'est (2)] — qu'elle ne s'occupe-

1. Copie de Tolède.
2. Copie de Tolède.

rait d'un fou. Si elle veut l'attirer à elle, forcément il lui en reviendra quelque distraction et quelque inquiétude. Du reste, en ce genre d'oraison, ce serait se tourmenter en vain, et l'âme ne ferait que perdre ce qu'elle reçoit de Dieu sans aucun travail de sa part.

Voici une comparaison que je vous prie de bien remarquer, parce qu'elle me paraît très juste. L'âme ressemble alors à un petit enfant à la mamelle, attaché au sein de sa mère, qui, dans sa tendresse, lui fait couler le lait dans la bouche sans qu'il ait à remuer les lèvres. De même ici, la volonté est à son amour, sans effort de l'entendement. Le Seigneur veut que, sans travail de l'esprit, elle comprenne qu'elle est avec lui ; il veut qu'elle se contente d'avaler le lait qu'il lui verse dans la bouche et d'en savourer la douceur. Ainsi, qu'elle reconnaisse que c'est de lui qu'elle reçoit cette faveur, qu'elle soit heureuse d'en jouir, mais qu'elle ne cherche pas à savoir comment elle en jouit, ni même à connaître ce dont elle jouit. Qu'elle perde tout souci de ce qui la concerne : Celui qui se tient auprès d'elle ne manquera pas de veiller à ses besoins. Mais si elle veut lutter avec l'entendement, si elle cherche à l'attirer à elle pour lui faire part de sa jouissance, elle n'y arrivera point. Forcément elle laissera couler le lait de sa bouche, et perdra ainsi cet aliment divin.

Il y a cette différence entre cette oraison et celle où l'âme est entièrement unie à Dieu, que, dans la dernière, l'âme n'a même pas à avaler la divine nourriture : le Seigneur la met en elle sans qu'elle sache comment. Dans l'oraison de quiétude, il veut, ce semble, que l'âme travaille encore quelque peu, mais ce travail est accompagné de tant de repos, qu'elle

ne s'en aperçoit presque point. Seul l'entendement la tourmente, ce qui n'a pas lieu quand il y a union des trois puissances, parce que Celui qui les a créées suspend alors leur action, et, grâce au plaisir qu'il verse en elles, les tient occupées, sans qu'elles sachent ni puissent comprendre de quelle manière.

Je le répète, quand l'âme se trouve dans cette oraison de quiétude, c'est-à-dire quand elle goûte ce bonheur paisible et profond de la volonté, elle ne peut dire au juste en quoi il consiste. Et cependant, elle se rend très bien compte qu'il diffère du tout au tout de ceux d'ici-bas, et que la possession du monde entier, avec tous ses plaisirs, n'arriverait pas à procurer pareille jouissance. C'est au dedans de la volonté que réside cette jouissance, tandis que les plaisirs de cette vie n'en atteignent, ce semble, que l'extérieur et, pour ainsi dire, l'écorce.

Lors donc que l'âme se verra élevée à ce haut degré d'oraison, évidemment surnaturel, ainsi que je l'ai montré déjà, arrive-t-il que l'entendement — ou, pour mieux me faire comprendre, l'imagination — s'emporte aux plus grandes extravagances du monde, qu'elle s'en moque et l'abandonne comme un insensé. Tandis qu'il ira et viendra, qu'elle demeure dans son repos, car la volonté est ici dame et maîtresse. Elle l'attirera à soi sans que vous vous en préoccupiez, tandis que si elle voulait l'y amener de force, elle perdrait l'empire qu'elle a sur lui — empire qui lui vient du divin aliment qu'elle absorbe et s'incorpore, — et tous deux ne feraient qu'y perdre, au lieu d'y gagner. Qui trop embrasse, mal étreint, dit le proverbe. C'est, me semble-t-il, ce qui arriverait ici.

Ce que je dis, l'expérience le rendra intelligible. Que ceux qui n'ont pas cette expérience le trouvent

fort obscur, et même inutile, je ne m'en étonnerais pas. Mais, je le répète, pour peu qu'on ait d'expérience, on le comprendra, on en profitera et on bénira le Seigneur d'avoir permis que je réussisse à l'expliquer.

Terminons en disant que l'âme, une fois arrivée à cette oraison, peut croire avec fondement que le Père éternel a exaucé sa demande et qu'il lui donne dès ici-bas son royaume. O heureuse demande, par laquelle, sans le savoir, nous demandons un si grand bien! O heureuse manière de demander! C'est pour cela que je voudrais, mes sœurs, nous voir bien examiner de quelle façon nous récitons cette prière du *Pater noster*, ainsi que toutes les autres prières vocales. Lorsque Dieu nous aura fait une si grande grâce, nous vivrons dans l'oubli des choses de ce monde, car dès que le Maître du monde vient à paraître, il met tout dehors.

Je ne veux pas dire que tous ceux qui reçoivent ces faveurs soient par là même entièrement détachés du monde; mais je désire qu'ils comprennent ce qui leur manque, ou, du moins, qu'ils s'en humilient et travaillent à se détacher entièrement. Sinon, ils n'avanceront point, et cependant, lorsque Dieu donne à une âme de tels gages de son amour, c'est un signe qu'il la destine à de grandes choses. A moins donc qu'elle ne s'en rende indigne par sa faute, elle ira loin dans la perfection. Mais voit-il qu'après avoir eu, pour ainsi parler, le royaume du ciel en sa propre demeure, elle se tourne encore vers la terre, loin de lui découvrir les secrets de ce royaume, il ne lui accordera même une semblable faveur que rarement et pour peu de temps. Je me trompe peut-être, mais je crois voir, ou plutôt, je sais que les choses

se passent réellement ainsi. Je suis convaincue que c'est la raison pour laquelle il y a peu de personnes qui passent plus avant dans les voies spirituelles. Comme elles ne servent pas Dieu avec la fidélité que réclame une si grande grâce, et qu'au lieu de se disposer à la recevoir de nouveau, elles retirent leur volonté des mains du Seigneur qui la regardait déjà comme sienne, pour l'attacher à de vils objets, il va chercher ailleurs des âmes qui l'aiment, afin de pouvoir leur donner davantage. Et cependant, il n'enlève pas entièrement aux premières ce qu'il leur a donné, pourvu qu'elles vivent avec pureté de conscience.

Il y a des personnes, et j'ai été de ce nombre, dont le Seigneur attendrit le cœur, qu'il favorise de saintes inspirations, qu'il éclaire sur le néant de toutes choses, auxquelles enfin il donne son royaume en leur accordant cette oraison de quiétude, et qui néanmoins restent sourdes à ses avances. Elles sont si portées à proférer des paroles, à réciter avec précipitation, et par manière d'acquit, une quantité de prières vocales qu'elles se sont fixées pour chaque jour, que le Seigneur a beau, je le répète, leur mettre son royaume entre les mains, elles ne veulent pas le recevoir, pensant qu'il vaut mieux réciter leurs prières, et elles portent leur attention ailleurs.

Ne faites pas ainsi, mes sœurs. Quand le Seigneur vous accordera cette grâce, soyez sur vos gardes. Songez qu'en la perdant vous perdriez un grand trésor, et que vous faites beaucoup plus en disant de temps en temps une parole du *Pater noster*, qu'en le récitant précipitamment un grand nombre de fois. Celui à qui vous adressez vos demandes est tout près de vous, il ne peut manquer de vous entendre.

Croyez que c'est ici la vraie manière de bénir et de sanctifier son nom. Vous glorifiez alors le Seigneur comme étant de sa maison, vous le louez avec plus d'ardeur et de désir; enfin, il vous devient comme impossible d'abandonner son service.

CHAPITRE XXXII

LIV, LV et LVI (Esc.) — XXXIV (Vall.)

EXPLICATION DE CES PAROLES DU PATER NOSTER : **FIAT VOLUNTAS TUA SICUT IN CŒLO ET IN TERRA.** COMBIEN L'ON MÉRITE EN PRONONÇANT CES PAROLES DANS UNE DISPOSITION GÉNÉREUSE ET QUELLE RÉCOMPENSE L'ON EN REÇOIT DE DIEU.

SOMMAIRE. — *Par ces paroles du* Pater, *Jésus-Christ offre notre volonté à Dieu son Père. — Grandeur de cette offrande. — Nous devons, en prononçant ces paroles, être bien pénétrés de ce qu'elles signifient. — La volonté de Dieu est de nous associer à la croix de son Fils. — Seules, les âmes qui ont fait au Seigneur le don de leur volonté sont admises à boire à la fontaine de vie. — Libéralité de Dieu à leur égard.*

Maintenant que notre bon Maître a demandé pour nous, et nous a enseigné à demander nous-mêmes, un bien de si haute valeur qu'il renferme tout ce que nous pouvons désirer en ce monde, maintenant qu'il nous a accordé la grâce inestimable de devenir ses frères, voyons ce qu'il désire que nous donnions à son Père, ce qu'il lui offre en notre nom et ce qu'il demande de nous, car il est bien juste que nous reconnaissions en quelque façon de si grandes faveurs.

O bon Jésus! Combien ce que vous donnez de notre part est peu de chose, en comparaison de ce que vous demandez pour nous! Oui, certes, ce n'est

qu'une bagatelle, lorsqu'il s'agit de reconnaître de si grandes obligations, contractées envers un souverain si auguste. Mais pourtant, ô mon Maître, n'est-il pas vrai de dire qu'en nous faisant faire cette offrande, vous ne nous laissez plus rien, et que nous donnons tout ce qu'il nous est possible de donner, si toutefois nous tenons ce que nous promettons?

Que votre volonté soit faite sur la terre comme au ciel. Pour nous mettre à même de tenir la promesse que vous faites maintenant en notre nom, vous avez eu raison, ô notre bon Maître, d'adresser à votre Père la demande précédente. Autrement, Seigneur, je crois vraiment que la chose nous eût été impossible. Mais du moment que votre Père, sur votre demande, nous donne ici-bas son royaume, je suis assurée que nous ferons honneur à votre parole et que nous tiendrons ce que vous avez promis pour nous. Une fois la terre devenue le ciel, votre volonté pourra s'accomplir en nous; en d'autres conditions, Seigneur, je ne sais comment c'eût été possible, surtout lorsqu'il s'agit d'une terre aussi ingrate, aussi stérile que la mienne. C'est, en effet, quelque chose de bien grand, ce que vous offrez ici!

En y réfléchissant, j'admire en vérité ces personnes qui n'osent demander des épreuves au Seigneur, dans la crainte qu'il ne leur en envoie à l'instant. Je ne parle pas de ceux qui s'abstiennent d'en demander par humilité, ne se croyant pas capables de les souffrir. Pour moi néanmoins, j'en suis convaincue, Celui qui leur donne un amour qui demande à se prouver par un témoignage si ardu, le leur donnera assez fort pour les porter. Mais je voudrais bien savoir de ceux qui n'osent demander des épreuves, de peur de se voir exaucés sur-le-champ,

ce qu'ils disent quand ils supplient le Seigneur d'accomplir en eux sa volonté. Serait-ce qu'ils le disent parce que tout le monde le dit, mais sans avoir l'intention de faire ce qu'ils disent? Ce serait fort mal, mes sœurs. Considérez que le bon Jésus se présente ici comme notre ambassadeur, qu'il a voulu s'entremettre entre son Père et nous, et cela, bien à ses dépens. Il ne serait pas juste que nous refusions d'exécuter fidèlement ce qu'il a offert en notre nom. Ou bien alors, ne prononçons pas ces paroles. Mais changeons de langage. Sachez-le, mes filles : que nous le voulions ou que nous ne le voulions pas, ce que nous redoutons s'accomplira, et sa volonté se fera au ciel et sur la terre. Croyez-m'en, suivez mon conseil, et faites de nécessité vertu.

O mon tendre Maître! Quelle joie pour moi que vous n'ayez pas fait dépendre l'accomplissement de votre volonté d'un vouloir aussi misérable que le mien! Soyez-en à jamais béni, et que toutes les créatures chantent vos louanges! Gloire éternelle à votre nom! Que je serais malheureuse, si vous aviez voulu qu'il dépendît de moi que votre volonté s'accomplisse ou non! A présent, je vous donne librement la mienne. A la vérité, c'est en un temps où pareil don n'est pas dégagé d'intérêt propre, car une longue expérience m'a fait connaître à quel point il m'était avantageux de vous en faire le libre abandon.

O mes amies! quel immense profit! Mais d'autre part, quelle immense perte, si nous n'accomplissons pas ce que nous offrons au Seigneur par cette demande du *Pater noster!* Avant de vous entretenir de ce profit, je veux vous faire voir combien l'offrande est considérable, afin que vous ne puissiez vous réclamer d'une soi-disant erreur, et dire que vous

n'aviez pas compris. Ne faites pas comme certaines religieuses, qui promettent et ne tiennent pas, et qui s'en tirent ensuite en disant qu'elles n'avaient pas su ce qu'elles promettaient (a). A tout prendre, cela peut être, car déclarer qu'on renoncera à sa volonté pour faire celle d'autrui semble très facile, mais une fois qu'on s'y est essayé, on constate que c'est la chose du monde la plus difficile, si l'on veut la faire comme il faut. Les supérieurs ne nous conduisent pas toujours avec rigueur quand ils nous voient faibles, cela est vrai ; quelquefois pourtant, ils conduisent de la même manière les forts et les faibles. Il n'en est pas de même de Dieu : il sait ce que chacun peut souffrir. Mais aussi lorsqu'il voit une âme forte, il ne tarde pas à accomplir en elle sa volonté.

Je veux donc vous dire, ou vous rappeler, quelle est cette volonté. Ne craignez pas que ce soit de vous donner des richesses, ni des plaisirs, ni des honneurs, ni tous les biens d'ici-bas. Il ne nous porte pas si peu d'amour ! Il fait le plus grand cas du présent que vous lui offrez, et il entend vous le bien payer, puisque dès cette vie il vous donne son royaume. Eh bien ! voulez-vous savoir comment il se comporte envers ceux qui lui font sincèrement cette

---

(a) *A mon avis, ce n est que trop vrai, elles n'ont pas su ce qu'elles promettaient, car si les paroles sont faciles, les œuvres sont malaisées. Assurément, si ces personnes ont cru que promettre et tenir, c'était tout un, elles n'ont pas su ce qu'elles faisaient. Ici, mes filles, donnez bien à entendre les choses à celles que vous recevrez à la profession, et pour cela, éprouvez-les longtemps. Qu'elles ne s'imaginent pas que des paroles puissent suffire, mais qu'elles sachent qu'il faut des œuvres.* (Ms. de l'Escurial.)

demande? Interrogez son divin Fils, qui lui adressa la même prière durant son oraison au Jardin. Comme il l'avait formulée d'un cœur généreux et d'une volonté entière, considérez si la volonté de Dieu n'a pas été parfaitement accomplie en lui, par tant de souffrances, de douleurs, d'injures et de persécutions qu'il a endurées, jusqu'à finir sa vie par la mort de la croix.

Vous voyez, mes filles, ce que Dieu a donné à Celui qu'il aimait par-dessus tout; par là, vous pourrez reconnaître quelle est sa volonté. Oui, tels sont les présents qu'il nous fait en ce monde. Il donne à proportion de l'amour qu'il porte, donnant plus à ceux qu'il aime plus, donnant moins à ceux qu'il aime moins, tenant compte aussi du courage qu'il voit en chacun et de l'amour qu'on a pour lui. Celui qui l'aime beaucoup, il le reconnaît capable de beaucoup souffrir pour lui, et celui qui l'aime peu, il ne le juge capable que de peu souffrir. Pour moi, je suis persuadée que la mesure de notre force pour porter une croix, ou pesante, ou légère, c'est la mesure de notre amour.

Ainsi, mes sœurs, si vous aimez, tâchez que les paroles que vous adressez à un si grand Maître ne soient pas des paroles de compliment; mais animez-vous à souffrir tout ce qu'il plaira à sa Majesté de vous envoyer. Donner sa volonté d'une autre manière, c'est montrer un joyau à quelqu'un, le lui offrir, le prier même de l'accepter, puis, lorsqu'il avance la main pour le prendre, le garder bel et bien. Ce ne sont pas là des moqueries à infliger à Celui qui en a été abreuvé pour notre amour. Et quand il n'y aurait pas d'autre considération, n'est-il pas inconvenant de se moquer tant de fois? Voyez combien souvent

nous répétons ces paroles du *Pater noster!* Donnons donc une bonne fois le joyau, puisque tant de fois déjà nous nous sommes mis en devoir de le faire. Il est certain que si Dieu n'est pas ici le premier à donner, c'est parce qu'il veut d'abord recevoir notre présent.

Pour les gens du monde, c'est déjà beaucoup que d'être sincèrement résolus d'accomplir ce qu'ils promettent. Pour vous, mes filles, dire et faire, parler et agir, ce doit être tout un. Nous avons l'air d'en être là, nous autres religieux; et parfois cependant, après nous être mis en devoir d'offrir le joyau en question, après l'avoir même placé dans la main de Celui à qui nous l'avons offert, nous le reprenons. Nous sommes d'abord extrêmement généreux, et puis, nous devenons tellement chiches, qu'il aurait presque mieux valu nous montrer moins empressés.

Comme tous mes conseils dans ce livre ne tendent qu'à ce but : nous donner totalement au Créateur, soumettre notre volonté à la sienne, nous détacher des créatures, et que vous devez en avoir compris la haute importance, je n'en dirai pas davantage. J'indiquerai seulement pour quel motif notre bon Maître formule cette demande. C'est qu'il sait le grand avantage qu'il y a pour nous à faire ce plaisir à son Père éternel. Par là nous nous disposons à atteindre rapidement le terme de notre voyage et à nous désaltérer aux eaux vives de la fontaine dont j'ai parlé. Mais si nous ne donnons pas entièrement notre volonté au Seigneur pour qu'il dispose à son gré de tout ce qui nous concerne, jamais il ne nous permettra d'y boire.

Voilà la contemplation parfaite dont vous m'aviez priée de vous parler. Comme je l'ai déjà dit, nous n'y contribuons en rien. Ici, plus d'efforts, plus d'indus-

tries de notre part; il ne faut plus que dire : ***Fiat voluntas tua.*** Et en effet, tout ce que nous voudrions faire par notre travail et notre habileté, en vue de nous procurer la quiétude, ne nous serait qu'obstacle et empêchement. Que votre volonté, Seigneur, s'accomplisse en moi! Et cela, par toutes les voies et de toutes les manières que vous le voudrez, mon tendre Maître! Si vous trouvez bon que ce soit par des peines, fortifiez-moi, et qu'elles viennent! Par des persécutions, des maladies, des affronts, des privations, me voici! Je ne détournerai point mon visage, ô mon Père. Il serait indigne à moi de reculer. Puisque votre Fils vous a offert ma volonté en vous offrant celle de tous les hommes, il n'est pas juste que je me dérobe. Mais pour que j'aie ce courage, ô mon Dieu, daignez m'accorder le royaume qu'il vous a demandé pour moi. Et après cela, disposez de tout mon être conformément à votre volonté, comme d'une chose qui est vôtre.

O mes sœurs! quelle puissance dans ce don! S'il est accompli généreusement, comme il doit l'être, il amène le Tout-Puissant à ne faire qu'un avec notre bassesse et à nous transformer en lui. En un mot, il unit le Créateur et la créature. Voyez si vous ne vous trouverez pas richement récompensées, et si vous n'avez pas un bon Maître! Sachant très bien comment on gagne le cœur de son Père, il nous enseigne de quelle manière et par quels actes nous pourrons lui plaire.

A mesure que nous prouvons par nos œuvres que nos paroles ne sont pas de vains compliments, le Seigneur, de son côté, nous unit de plus en plus à lui; plus aussi il élève notre âme au-dessus des choses d'ici-bas et au-dessus d'elle-même, et la rend

apte à recevoir de hautes faveurs. Durant notre vie entière, il ne cesse de nous récompenser du plaisir que nous lui avons fait, tant il le met à haut prix. Et tandis que nous ne savons plus que demander, lui ne se lasse pas de donner. Non content d'avoir rendu cette âme une même chose avec lui par l'union qu'il a contractée avec elle, il commence à la traiter avec familiarité, à lui découvrir ses secrets ; il se plaît à lui faire voir ce qu'elle a gagné en se donnant à lui, à lui découvrir quelque chose de ce qu'il lui réserve encore. Enfin, il lui fait perdre peu à peu l'usage de ses sens extérieurs, pour que rien ne vienne la distraire. C'est le ravissement.

Le Seigneur en vient alors à une amitié si tendre, que non seulement il rend à cette âme la volonté qu'elle lui a donnée, mais il y joint la sienne. Dans l'extrême affection qu'il lui porte, il veut que ce soit, comme l'on dit, à chacun son tour de commander, et il fait lui-même ce dont elle le prie, comme elle accomplit tout ce qu'il lui commande. Mais il le fait incomparablement mieux, parce qu'étant tout-puissant, il peut tout ce qu'il veut, et qu'il ne se fait pas faute de vouloir. La pauvre âme, malgré tout, ne peut pas ce qu'elle voudrait bien, elle ne peut même rien que par le don qui lui en est fait, et sa plus grande richesse consiste en ce que, plus elle sert, plus elle est redevable. Souvent aussi, dans son désir de s'acquitter de ce qu'elle doit, elle s'afflige de se voir soumise aux obstacles, aux embarras, aux entraves qu'entraîne en si grand nombre son séjour dans la prison du corps. Mais elle est bien simple de s'affliger, car, ferait-elle tout ce qu'il est en son pouvoir de faire, que peut-elle rendre à Dieu ? Je le répète, nous n'avons à donner que ce que nous rece-

vons. Il ne nous reste donc qu'à reconnaître notre impuissance et à faire parfaitement la seule chose en notre pouvoir, c'est-à-dire donner notre volonté. Tout le reste n'est qu'un embarras pour l'âme que le Seigneur a conduite jusqu'ici, et lui préjudicie au lieu de lui servir. L'humilité seule a quelque pouvoir, non l'humilité qui s'acquiert par le travail de l'intelligence, mais celle qui, procédant d'un rayon de la vérité, saisit en un moment ce à quoi les efforts de l'imagination ne pourraient atteindre en beaucoup de temps : notre rien et le tout de Dieu.

Voici un conseil que je vous donne. Ne pensez pas en venir là par vos efforts et vos industries. C'est tout à fait inutile, et même la dévotion que vous pourriez avoir courrait risque de se refroidir. Dites seulement avec simplicité et humilité, car c'est l'humilité qui vient à bout de tout : ***Fiat voluntas tua.***

CHAPITRE XXXIII

LVII, LVIII et LIX (Esc.) — XXXV (Vall.)

DU GRAND BESOIN QUE NOUS AVONS DE VOIR EXAUCÉE CETTE DEMANDE QUE NOUS FAISONS DANS LE PATER NOSTER : **PANEM NOSTRUM QUOTIDIANUM DA NOBIS HODIE.**

Sommaire. — *C'est pour nous aider à accomplir nos engagements envers Dieu que Jésus-Christ nous donne le pain de l'Eucharistie. — Excès d'amour qui éclate dans un tel don. — Douleur de la sainte à la vue des outrages auxquels Jésus-Christ est en butte dans le Sacrement de son amour. — Elle exhorte ses filles à répondre dignement à un si grand bienfait.*

Le bon Jésus, je vous l'ai dit, comprenait combien il nous était difficile de faire ce qu'il promettait en notre nom. Il savait quelle est notre misère et combien souvent nous feignons de ne pas connaître la volonté de Dieu, afin de nous y soustraire. Pesant notre faiblesse, il vit, dans sa bonté, qu'un secours nous était nécessaire. Revenir sur le don déjà fait, évidemment, c'eût été nous faire tort, puisque tout notre avantage s'y trouve renfermé ; mais, encore une fois, en venir à l'œuvre était difficile. Allez dire à un homme riche, habitué au bien-être, que la volonté de Dieu est qu'il veille à restreindre ses dépenses de table, afin que son prochain, mourant de faim, ait au moins du pain à manger : il trouvera mille raisons pour ne pas l'entendre ainsi, et pour tourner les choses à sa fantaisie. Allez dire à un mé-

disant que la volonté de Dieu est qu'il aime son prochain comme lui-même : il le souffrira impatiemment, et aucune raison ne pourra le convaincre. Allez dire à un religieux habitué à vivre dans la liberté et à prendre ses aises, qu'il doit songer à donner l'exemple et bien comprendre ou à l'égard de cette demande du *Pater* il ne s'en tirera pas avec des paroles seulement; qu'il a juré, qu'il a promis, et que la volonté de Dieu est qu'il observe ses vœux ; qu'en donnant du scandale, il leur porte une grave atteinte, bien qu'il ne les viole pas entièrement; qu'il s'est engagé à la pauvreté, et qu'il doit la pratiquer sans subterfuge; que telle est la volonté du Seigneur : il en est qu'aujourd'hui encore, vous ne pourrez amener à y conformer la leur. Que serait-ce, si le Seigneur n'eût aplani en très grande partie la difficulté, par le remède qu'il a lui-même établi ? Bien peu de personnes accompliraient cette parole qu'il a dite pour nous au Père : ***Fiat voluntas tua.***

Voyant le besoin où nous nous trouvions, le bon Jésus inventa un moyen admirable, où il fit bien paraître l'excès de son amour pour nous. En son nom et au nom de tous ses frères, il fit cette demande : **Donnez-nous aujourd'hui, Seigneur, notre pain de chaque jour.**

Pour l'amour de Dieu, mes sœurs, comprenons ce que demande notre bon Maître! Il est pour nous d'une importance capitale de ne point passer légèrement sur un tel sujet. Puis, ne faites aucun cas de ce que vous avez donné, puisque vous allez tant recevoir.

Voici, sauf meilleur avis, la pensée qui se présente à moi. Le bon Jésus savait ce qu'il avait donné en notre nom, et combien il nous importait de le donner ;

il considérait en même temps à quel point cela nous était difficile, étant ce que nous sommes et si fortement inclinés vers ce qui est bas. Il voyait de plus qu'attendu notre peu d'amour et de courage, il nous était nécessaire d'avoir comme encouragement son amour sous les yeux, non une fois, mais chaque jour. Il se détermina donc à rester avec nous. La chose étant d'une extrême gravité et d'une haute importance, il voulut qu'elle nous vînt de la main même du Père éternel. Il est une même chose avec son Père, et il savait que tout ce qu'il ferait sur la terre, son Père le ratifierait dans le ciel, qu'il l'aurait même pour agréable, puisque tous deux n'ont qu'une seule volonté. Néanmoins, dans la grande humilité qu'il a en tant qu'homme, le bon Jésus, qui se savait l'objet de l'amour et des délices de son Père, voulut en quelque sorte solliciter son autorisation. Sachant la mort qui l'attendait, les humiliations, les outrages qu'il aurait à subir, il n'ignorait pas que cette demande dépassait toutes les autres.

Quel Père, ô mon Maître, nous ayant donné son fils, et un tel fils, aurait consenti, après de si cruels traitements, à le voir demeurer tous les jours parmi nous, pour y endurer de nouvelles souffrances? Aucun, Seigneur, si ce n'est le vôtre. Que vous saviez bien à qui vous vous adressiez ! O Dieu! quel immense amour dans le Fils, et quel immense amour dans le Père !

De la part de notre bon Jésus, cela me surprend moins. Ayant dit : ***Fiat voluntas tua***, il devait accomplir la volonté de son Père d'une manière digne de lui. Eloigné comme il l'est de nous ressembler, et sachant très bien qu'en nous aimant comme Lui-même, il accomplissait cette volonté, il cherchait le

moyen de l'accomplir le plus parfaitement possible, quoi qu'il dût lui en coûter.

Mais vous, Père éternel, comment y avez-vous consenti? Comment permettez-vous que votre Fils se trouve tous les jours en des mains si indignes? Pour une fois que vous l'avez permis, que vous y avez donné votre assentiment, vous avez vu en quel état on l'a mis. Comment votre tendresse peut-elle le voir chaque jour, oui, chaque jour, en butte à tant d'outrages? Combien n'en prodigue-t-on pas aujourd'hui à ce très saint Sacrement! En combien de mains ennemies en êtes-vous venu à le contempler! Que d'irrévérences de la part de ces malheureux hérétiques!

O Monarque éternel! Comment accueillez-vous une telle demande? Comment l'exaucez-vous? Ne considérez pas l'amour qui presse votre Fils : pour accomplir parfaitement votre volonté et nous faire du bien, il se laisserait mettre en pièces chaque jour. C'est à vous d'y veiller, ô mon Souverain, car pour votre Fils, rien ne l'arrête. Pourquoi tout le bien qu'il nous fait doit-il lui coûter si cher? Parce qu'il ne répond à tout que par le silence, qu'il n'ouvre point la bouche pour ses intérêts, mais pour les nôtres seulement, ne se trouvera-t-il personne qui élève la voix en faveur de ce très aimant Agneau (a)?

Une chose m'a frappée. Dans cette seule demande, Notre-Seigneur redouble une même expression. Il

---

(a) *Autorisez-moi à parler, Seigneur, puisque vous avez bien voulu en rendre capables les mortels, et permettez-moi de vous adresser ma requête. Voyez avec quelle perfection votre divin Fils vous a obéi, avec quel amour il s'est donné à nous.* (Ms. de l'Escurial.)

commence par demander que ce pain nous soit donné **chaque jour**, puis il ajoute : **Donnez-le nous aujourd'hui, Seigneur.** C'est comme s'il représentait à son Père qu'il nous a été donné une première fois afin de mourir pour nous, et qu'ainsi il nous appartient déjà, et comme s'il lui demandait ensuite de vouloir bien le laisser avec nous jusqu'à la fin du monde, afin de nous servir chaque jour. Qu'une telle prière vous attendrisse le cœur, mes filles, et vous enflamme d'amour pour votre Epoux ! Il n'est point d'esclave qui se plaise à s'avouer tel, et voilà que notre bon Jésus paraît s'en glorifier !

O Père éternel ! De quel mérite n'est pas une pareille humilité ! Mais, je le demande, avec quel trésor achèterons-nous votre Fils? Pour le vendre, nous savons le prix : trente deniers ! Mais pour l'acheter, il n'y a pas de prix qui suffise !

Admirez ici comment Notre-Seigneur, en tant qu'il participe à notre nature, se fait une même chose avec nous, et en tant qu'il est maître de sa volonté, représente à son Père que pouvant en disposer à son gré, il tient à nous en faire don. Il dit donc : **Notre pain.** Il ne met aucune différence entre lui et nous; mais c'est nous qui en mettons une, en refusant de nous donner à lui chaque jour.

CHAPITRE XXXIV

LX et LXI (Esc.) — XXXVI (Vall.)

SUITE DU MÊME SUJET. PENSÉES QUI PEUVENT TRÈS UTILEMENT OCCUPER UNE AME APRÈS LA COMMUNION.

SOMMAIRE. — *Ce que l'on peut entendre ici par le mot : aujourd'hui. — Le don de l'Eucharistie rend légères toutes nos épreuves. — Après un tel don, nous devons éloigner tout souci du pain matériel. — Effets que l'Eucharistie produit parfois sur nos corps. — Combien sont précieux les instants qui suivent la communion. — De quelle manière nous devons les mettre à profit.*

Ces mots : **chaque jour**, semblent indiquer une durée perpétuelle. Je me suis donc demandé pourquoi Notre-Seigneur, ayant dit : **chaque jour**, insiste par ces mots : **Donnez-le nous aujourd'hui, Seigneur.**

En disant qu'il est à nous **chaque jour**, Notre-Seigneur veut nous faire entendre, me semble-t-il, que nous le possédons ici-bas sur la terre, et que nous le posséderons un jour dans le ciel, si nous avons su mettre à profit sa présence parmi nous. En effet, il ne reste avec nous que pour nous aider, nous animer, nous encourager à faire cette divine volonté, dont nous avons demandé l'accomplissement en nous. Et en disant : **aujourd'hui**, il indique que sa demande n'est que pour un jour, pour la durée du monde, pas davantage. C'est bien, en effet, un jour que dure le monde. Quant aux infortunés qui se damnent et qui ne jouiront point de Dieu dans l'autre vie, s'ils

se laissent vaincre, ce n'est pas la faute de Notre-Seigneur, qui ne cesse de les encourager jusqu'à la fin du combat. Ils ne pourront pas davantage s'excuser ou se plaindre du Père éternel, comme s'il les avait privés de son Fils au moment où ils en avaient le plus de besoin.

Notre-Seigneur demande donc à son Père que puisqu'il ne s'agit que d'un jour, il veuille bien lui permettre de le passer dans la servitude. Donné et envoyé au monde par la seule volonté de son Père, il veut maintenant, par la sienne propre, ne pas nous abandonner, mais demeurer avec nous en ce monde, pour le plus grand bonheur de ses amis et le tourment de ses ennemis. Et c'est une demande nouvelle qu'il fait pour aujourd'hui seulement, car, je le répète, ce Pain sacré nous avait déjà été accordé pour toujours. Je veux dire que l'Humanité du Sauveur, notre soutien, notre vraie manne, nous avait déjà été donnée.

J'ajoute qu'au très saint Sacrement, nous trouvons Jésus-Christ sous la forme que nous désirons, et, à moins qu'il n'y ait de notre faute, nous sommes assurés de ne pas mourir de faim. De quelque manière que l'âme souhaite se nourrir, elle rencontrera là saveur et consolation. Point de privation, de peine, de persécution qui ne lui devienne facile à supporter, une fois qu'elle aura goûté celles que Notre-Seigneur lui-même a souffertes.

Avec notre divin Maître, demandez, mes filles, au Père céleste qu'il vous laisse aujourd'hui votre Epoux, et que jamais vous ne soyez privées de lui en ce monde. Pour modérer un si grand bonheur, il suffit qu'il se dissimule sous les accidents du pain et du vin; pour qui n'a d'autre amour et d'autre consola-

tion que lui, c'est un bien grand tourment. Suppliez-le du moins qu'il ne vous manque jamais, et qu'il vous donne les dispositions nécessaires pour le recevoir dignement.

Quant au pain matériel, vous qui vous êtes abandonnées avec une sincérité entière à la volonté de Dieu, ne vous en mettez pas en peine, j'entends au moment de la prière, car vous traitez alors de choses plus importantes. Il y a d'autres temps auxquels vous pourrez travailler et gagner de quoi vous nourrir. Du reste, ne vous y appliquez jamais avec contention. Que le corps travaille — il est très juste que vous pourvoyiez à vos besoins, — mais que l'âme se repose. Comme il a déjà été dit fort au long, laissez à votre Epoux le soin de vous nourrir, il ne manquera jamais d'y veiller.

Lorsqu'un domestique entre au service d'un maître, il s'applique à le satisfaire en tout ; mais le maître, de son côté, est obligé de nourrir le domestique tout le temps que celui-ci passe dans sa maison et demeure à son service. J'excepte le cas où le maître deviendrait si pauvre, qu'il ne pourrait plus subvenir ni à l'entretien de son serviteur, ni au sien propre. Mais ce cas ne peut se présenter pour nous : toujours notre Maître sera riche et puissant. Le serviteur aurait mauvaise grâce à demander à son maître la nourriture dont il a besoin ; il sait très bien que son maître y veille et y veillera toujours, et c'est avec raison que celui-ci pourrait lui enjoindre de s'employer à le servir et à le contenter, en laissant de côté cette préoccupation déplacée, parce qu'elle lui fait remplir ses fonctions tout de travers. Ainsi, mes sœurs, s'inquiète qui voudra de demander le pain matériel! Pour nous, demandons au Père éternel de

recevoir notre Pain céleste en de telles dispositions, que si les voiles dont il s'enveloppe empêchent nos yeux corporels de le contempler, il se découvre du moins à ceux de notre âme et daigne se révéler à elle. C'est là une bien autre nourriture, toute de joie et de délices, et qui soutient très réellement la vie (a).

Pensez-vous, en effet, que cet aliment sacré ne soutienne pas aussi nos corps et ne soit même un remède efficace aux maux physiques? Pour moi, je sais qu'il en est ainsi, et je connais une personne (1) sujette à de graves maladies, qui, éprouvant souvent de vives douleurs, se les sentait enlever comme avec la main après la communion, au point de se trouver en parfaite santé. Cela lui arrivait très ordinairement, alors pourtant que ses maux étaient manifestes et qu'à mon avis, il lui eût été impossible de les feindre. Les merveilles qu'opère ce Pain sacré dans ceux qui le reçoivent dignement sont notoires aussi, j'en omets un grand nombre, que je pourrais rapporter concernant cette personne. J'étais à même de les connaître, et je sais qu'il n'y a rien là que d'exact. Le Seigneur, il est vrai, lui avait donné une foi si vive, que lorsqu'elle entendait dire à quelques-uns

---

(a) *Quant à la nourriture destinée à soutenir notre existence, croyez-m'en, nous la désirerons et nous la demande, rons plus souvent que nous ne voudrions, même sans nous en apercevoir. Nul besoin qu'on nous y fasse songer. Je le répète, la pente fâcheuse que nous avons aux choses basses nous en fera souvenir plus que nous le voudrions. Ne portons donc volontairement nos préoccupations que vers les objets que j'ai dit. Quand nous les aurons obtenus, rien ne nous manquera.* (Ms. de l'Escurial.)

1. La sainte elle-même.

qu'ils eussent bien désiré vivre au temps où Jésus-Christ, notre Trésor, était sur la terre, elle riait à part soi, se disant : Puisqu'il est aussi réellement présent au très saint Sacrement qu'il l'était alors au milieu des hommes, que veulent-ils de plus ? Je sais en outre que pendant bien des années cette même personne, sans être très parfaite, ranimait tellement sa foi au moment de la communion, qu'elle croyait voir des yeux du corps Notre-Seigneur entrer dans l'hôtellerie de son âme. Certaine que ce divin Maître franchissait alors le seuil de cette pauvre demeure, elle congédiait autant qu'il lui était possible toutes les choses extérieures, pour se retirer là avec lui, et s'efforçait de recueillir tous ses sens afin de leur faire connaître le bien précieux qu'elle possédait : je veux dire, afin qu'ils n'empêchassent point son âme de le connaître. Elle se voyait aux pieds de Notre-Seigneur, et elle y pleurait avec Madeleine, tout comme si elle l'eût contemplé des yeux du corps dans la maison du pharisien. Lors même qu'elle ne sentait point de dévotion, la foi lui disait qu'il était bien là.

Et en effet, à moins de nous rendre volontairement stupides et d'aveugler notre esprit, le doute est impossible. Ce n'est plus ici un travail de l'imagination, comme lorsque, nous représentant Notre-Seigneur attaché à la croix ou dans quelque autre mystère de sa passion, nous nous le figurons tel qu'il était en ces divers états. Ici, c'est la réalité, l'absolue vérité. Il n'y a plus à aller chercher Jésus-Christ ailleurs et loin de nous. Nous le savons, tant que la chaleur naturelle n'a pas consumé les accidents du pain, le bon Jésus est avec nous. Approchons-nous donc de lui. Lorsqu'il vivait sur la terre, il guérissait les malades par le seul contact de ses vêtements :

comment douter, si nous avons la foi, qu'il ne fasse des miracles en notre faveur, tandis qu'il est si intimement présent en nous? Comment douter que, se trouvant dans notre maison, il ne nous accorde ce que nous lui demanderons? Sa Majesté n'a pas coutume de mal payer son séjour à l'hôtellerie de notre âme, lorsqu'Elle y reçoit bon accueil.

Eprouvez-vous de la peine de ne pas contempler Notre-Seigneur des yeux du corps, dites-vous que ce n'est pas ce qui nous convient actuellement. Autre chose est de le voir dans son état glorieux, autre chose de le voir tel qu'il vivait sur la terre. Notre faiblesse naturelle est si grande que s'il se montrait glorieux, nul n'en pourrait soutenir la vue, et c'en serait fait du monde lui-même, car personne ne voudrait plus y rester. En voici la raison. Contemplant cette éternelle Vérité, nous verrions en même temps que tout ce que nous estimons en ce monde n'est que mensonge et plaisanterie. Et comment, à la vue d'une Majesté si auguste, une pauvre pécheresse comme moi, qui l'ai tant offensée, oserait-elle l'approcher de si près? Du moins, sous les apparences du pain, notre Souverain est abordable. Quand le roi se déguise, nous osons mettre de côté tous ces égards et tous ces respects qu'on a coutume d'observer en lui parlant. Son déguisement même semble le mettre dans l'obligation de le souffrir.

Et qui donc oserait approcher de son Dieu, alors qu'il découvre en soi tant de tiédeur, tant d'indignité, tant d'imperfections? Oh! que nous savons peu ce que nous demandons, et que, dans sa sagesse, il a mieux arrangé les choses! A ceux qu'il sait devoir profiter de sa présence, il daigne se découvrir, et s'il ne se fait pas voir à eux des yeux du corps, il trouve

bien des manières de se montrer à leur âme, soit par de grands sentiments intérieurs, soit par d'autres voies.

Restez volontiers avec lui, mes sœurs, et ne perdez pas un temps aussi précieux pour négocier vos intérêts que celui qui suit la communion. Si l'obéissance vous appelle ailleurs, faites en sorte de laisser votre âme avec Notre-Seigneur. Mais si vous portez aussitôt vos pensées sur un autre objet, si vous ne faites nul cas et ne tenez aucun compte de sa présence au dedans de vous, comment se fera-t-il connaître à votre âme (a)? C'est un temps excellent que celui-là pour recevoir les enseignements de notre Maître. Écoutons-le, puis baisons-lui les pieds, en reconnaissance de ce qu'il a bien voulu nous instruire, et supplions-le de ne pas nous quitter.

S'il est louable de faire ces demandes lorsque vous êtes devant une image de Jésus-Christ, dès lors que vous vous trouvez en sa propre présence, ce serait une folie de laisser là sa personne pour regarder son portrait. Et n'en serait-ce pas une si, recevant la visite d'une personne extrêmement chère dont nous aurions le portrait, nous refusions de nous entretenir avec elle, pour aller nous entretenir avec son portrait? Mais savez-vous quand ce genre d'entretien devient excellent et me procure à moi-même la plus grande consolation? C'est quand le Bien-Aimé est absent et trouve bon de nous le faire sentir par de

---

(a) *Il est votre maître : il vous instruira sans même que vous vous en aperceviez. Mais si vous portez votre pensée ailleurs, si vous vous souciez aussi peu de sa présence que si vous ne l'aviez pas reçu, ne vous plaignez pas de lui, plaignez-vous de vous-mêmes.* (Ms. de l'Escurial.)

grandes sécheresses. Quelle joie, alors, d'avoir sous les yeux l'image de Celui que nous avons tant de raisons d'aimer! Pour moi, je voudrais la rencontrer toujours, de quelque côté que je tourne les yeux. Et quel objet plus noble et plus charmant peut fixer nos regards, que Celui qui nous porte tant d'amour et renferme en soi tous les biens? Oh! qu'ils sont malheureux, ces hérétiques qui, par leur faute, ont perdu cette consolation avec tant d'autres!

Lors donc que vous venez de recevoir Notre-Seigneur, et que vous avez sa personne même présente en vous, fermez les yeux du corps, ouvrez ceux de l'âme, et regardez dans votre cœur. Je vous le dis, je vous le répète, et je voudrais vous le redire bien des fois encore : si vous prenez l'habitude d'en agir ainsi chaque fois que vous communiez, si vous conservez votre conscience si pure qu'il vous soit permis de jouir souvent d'un si grand bonheur, le divin Maître ne se dissimulera pas tellement, qu'il ne se révèle à vous de bien des manières, et à proportion du désir que vous aurez de le voir. Vous pourrez même le désirer avec tant d'ardeur, qu'il se découvrira entièrement à vous.

Mais si nous ne faisons aucun cas de lui, si, aussitôt après l'avoir reçu, nous le quittons pour nous occuper de choses vulgaires, que doit-il faire? Doit-il nous forcer à porter sur lui nos regards, et vouloir malgré tout se dévoiler à nous? Non, sans doute. Quand il s'est montré aux hommes à découvert et leur a dit clairement qui il était, il en a été bien traité, vraiment! Qu'il fut petit le nombre de ceux qui crurent en lui! Il use déjà d'une bien grande miséricorde envers nous en voulant que nous soyons assurés de sa présence au très saint Sacrement. Pour

ce qui est de se montrer à découvert, de communiquer ses grandeurs, de faire part de ses trésors, c'est une faveur qu'il réserve à ceux qui le désirent ardemment, parce qu'ils sont ses vrais amis.

Je vous le déclare, quiconque n'est pas de ce nombre et ne s'approche pas de lui pour le recevoir en qualité d'ami, après avoir fait pour s'y disposer les efforts en son pouvoir, qu'il ne le presse point de se révéler à son âme. En a-t-il le droit, celui qui soupire après le moment où il sera quitte de l'obligation imposée par l'Eglise, qui se hâte de sortir de la maison de Jésus-Christ et ne pense qu'à se défaire de lui? A la manière dont il se livre aux affaires, aux occupations, aux embarras du monde, on dirait qu'il met toute la diligence possible à chasser du logis Celui qui en est pourtant le véritable Maître.

CHAPITRE XXXV

LXII (Esc.) — XXXVII (Vall.)

FIN DU MÊME SUJET. ÉLÉVATION AU PÈRE ÉTERNEL.

SOMMAIRE. — *De la communion spirituelle. — La sainte engage ses filles à s'unir à elle pour élever la voix en faveur de Jésus-Christ caché sous les voiles eucharistiques. — Elle s'adresse au Père Éternel et lui représente les profanations dont le corps de son Fils est l'objet de la part des hérétiques. — Elle le conjure de mettre fin à tant de maux et d'apaiser la tempête qui agite le vaisseau de l'Église.*

Je me suis beaucoup étendue, et cependant, à propos de l'oraison de recueillement, j'avais montré déjà combien il nous est utile d'entrer ainsi en nous-mêmes pour y rester seul à seul avec Dieu. J'ajoute encore ceci.

Lorsque vous entendrez la messe sans communier, faites-le spirituellement, et recueillez-vous ensuite au dedans de vous-mêmes, car cette pratique est d'un grand fruit. L'amour de notre Maître pénètre ainsi profondément dans l'âme. Quand on se dispose à recevoir, jamais ce divin Maître ne manque de donner, et cela de bien des manières qui échappent à notre esprit. C'est ce qui se passe quand on s'approche du feu. Le feu a beau être très ardent, si vous vous tenez à distance et sans lui présenter vos mains, vous ne vous réchauffez guère, seulement vous avez moins froid que dans une pièce sans feu. Mais approchez-vous, ce sera tout autre chose. De même, que

l'âme soit bien disposée — je veux dire qu'elle ait le désir de chasser le froid qui l'engourdit — et qu'elle demeure un peu auprès de Jésus-Christ, la voilà réchauffée pour plusieurs heures.

Si au premier abord vous ne vous trouvez pas bien de cette pratique, prenez garde, mes sœurs, que cela ne vienne d'un serrement de cœur et d'une angoisse dont le démon serait l'auteur. Sachant le dommage qui lui en reviendra, il voudra vous faire accroire que vous trouverez plus de dévotion en d'autres pratiques. N'abandonnez pas celle-là, et prouvez ainsi à Notre-Seigneur que vous l'aimez. Souvenez-vous qu'il y a peu d'âmes qui l'accompagnent et le suivent dans les souffrances, et sachez endurer quelque chose pour son amour : il ne manquera pas de vous en récompenser. Songez aussi combien de gens, non seulement ne veulent pas demeurer avec lui, mais le chassent discourtoisement de chez eux. Il faut bien souffrir un peu pour lui montrer que nous avons le désir de le voir. Et puisqu'il souffre tout, qu'il est prêt à tout souffrir, pour rencontrer une seule âme qui le reçoive et le retienne chez elle avec amour, soyez vous-même cette âme. S'il n'en trouvait aucune, à quel titre son Père éternel lui permettrait-il de demeurer parmi nous? Mais ce divin Père est si bon avec ses amis, et si bon maître pour ses serviteurs, il connaît si bien d'ailleurs les désirs de son Fils, qu'il ne veut pas empêcher une œuvre de telle excellence, et où éclate d'une manière si admirable l'amour que ce cher Fils porte à son Père.

Père saint, qui êtes dans les cieux! Il était évident que vous ne rejetteriez pas une demande si avantageuse pour nous, et puisque vous l'avez agréée, que vous y avez consenti, il est juste, je le disais tout à

l'heure, que quelqu'un élève la voix en faveur de votre Fils, toujours muet pour lui-même. Eh bien! que ce soit nous, mes filles! C'est de la hardiesse sans doute, étant ce que nous sommes. Mais, appuyées avec confiance sur le commandement que Notre-Seigneur nous a fait de demander, adressons au nom du bon Jésus nos supplications à la divine Majesté. Représentons au Père céleste qu'en accordant aux pécheurs un pareil bienfait, son Fils a poussé l'amour jusqu'à ses dernières limites; supplions sa bonté de ne pas permettre, de ne pas souffrir, qu'on le maltraite à ce point. Et puisque son saint Fils nous a fourni un si excellent moyen de l'offrir lui-même sans cesse en sacrifice, demandons qu'une offrande si précieuse arrête les maux affreux dont nous sommes témoins, je veux dire ces profanations commises par les malheureux luthériens dans les endroits où repose le très saint Sacrement : la destruction des églises, le massacre de tant de prêtres, l'absence de sacrements!

Que vois-je, mon Seigneur et mon Dieu! Ou faites finir le monde, ou portez remède à de si grands maux! Non, il n'est point de cœurs qui puissent soutenir un pareil spectacle, pas même les nôtres, à nous qui sommes si misérables! Je vous en supplie, Dieu éternel, vous-même ne le souffrez pas davantage. Arrêtez cet incendie, Seigneur! Si vous le voulez, vous le pouvez. Considérez que votre Fils est encore dans le monde. Par respect pour lui, que tant d'infamies, d'abominations, de souillures, prennent fin! Il est indigne de sa beauté, de sa pureté, d'habiter un séjour où se commettent de telles abominations. Faites-le, non pour nous, Seigneur, nous ne le méritons pas, mais pour votre Fils! Vous supplier de

le retirer du milieu de nous, nous ne l'osons. Que deviendrions-nous sans lui? Si quelque chose peut apaiser votre colère, c'est de voir ici-bas cet adorable gage. Mais il doit y avoir, ô Seigneur de mon âme, un remède à tant de maux. Daignez l'appliquer, je vous en conjure!

O mon Dieu! que ne m'est-il donné de vous importuner à l'excès en ce moment! Que ne vous ai-je assez généreusement servi pour avoir le droit de solliciter de vous en retour une aussi grande faveur, de vous qui ne laissez pas le moindre service sans récompense! Mais je n'ai pas ce droit, Seigneur. C'est plutôt moi, peut-être, qui ai provoqué votre colère, moi qui, par mes péchés, ai causé tous ces maux! Que me reste-t-il, ô mon Créateur, sinon de vous offrir ce Pain sacré, de vous le rendre après l'avoir reçu de vous, de vous supplier, par les mérites de votre Fils, de m'accorder une grâce qu'il m'a méritée de tant de manières? C'est assez, Seigneur, c'est assez! Faites que cette mer agitée s'apaise, que le vaisseau de l'Eglise échappe à une si furieuse tempête. Sauvez-nous, Seigneur, car nous périssons!

CHAPITRE XXXVI

LXIII, LXIV et LXV (Esc.) — XXXVIII (Vall.)

EXPLICATION DE CES PAROLES : DIMITTE NOBIS DEBITA NOSTRA.

SOMMAIRE. — *Nécessité du pardon des offenses. — Combien dans le monde on sait peu ce que c'est que le véritable honneur. — Erreur où tombent à ce sujet les religieux eux-mêmes. — L'oubli des injures est la vraie marque qui distingue les faveurs divines.*

Notre bon Maître l'a vu, grâce à cet aliment céleste, tout nous est devenu facile pourvu qu'il n'y ait pas de notre faute, et nous sommes en état d'accomplir la demande adressée par nous à son Père : que sa volonté se fasse en nous. Maintenant il le prie de nous pardonner nos offenses, parce que nous pardonnons nous-mêmes. Poursuivant donc la prière qu'il nous enseigne, il dit : **Et pardonnez-nous nos offenses, Seigneur, comme nous pardonnons à ceux qui nous ont offensés.**

Remarquons, mes sœurs, qu'il ne dit pas : **comme nous pardonnerons**. C'est afin que nous sachions bien que pour quiconque a demandé un don aussi précieux que le précédent, et qui a soumis sa volonté à celle de Dieu, ce pardon doit être chose faite. Il dit donc : **Comme nous pardonnons**. Ainsi, celui qui aura dit sincèrement au Seigneur : ***Fiat voluntas tua***, doit avoir tout pardonné, ou du moins avoir pris la résolution de le faire.

La raison pour laquelle les saints se réjouissaient dans les injures et les persécutions, c'est qu'elles leur fournissaient quelque chose à offrir au Seigneur quand ils lui demandaient des grâces. Mais que pourra bien offrir une créature aussi pauvre que moi, qui a eu si peu à pardonner dans sa vie, et qui a tant besoin qu'on lui pardonne? C'est un point, mes sœurs, qui mérite une sérieuse attention. Quoi! demander une chose aussi considérable, aussi importante que celle du pardon de nos offenses par Notre-Seigneur, d'offenses qui méritaient le feu éternel, et cela en retour d'un acte aussi misérable que celui du pardon que nous accordons nous-mêmes! Pour ma part, Seigneur, j'ai même si peu à vous offrir de ces actes sans valeur, que c'est gratuitement que vous avez à me pardonner. Combien votre miséricorde trouve ici lieu de s'exercer! Soyez béni de souffrir mon extrême pauvreté! Etant ce que je suis, et à ce point dépourvue de tout bien, je me trouve hors d'état de bénéficier de ce que votre Fils promet au nom de tous. Y aurait-il, ô mon Maître, une personne qui se trouvât en pareille situation que moi, et qui, de plus, ne fût pas encore bien pénétrée de cette vérité? S'il en est une, je lui demande en votre nom d'y penser sérieusement et de ne faire aucun cas de ces petits riens que l'on décore du nom d'affronts. Vraiment, avec nos points d'honneur, nous ressemblons à ces enfants qui construisent des maisonnettes avec des brins de paille!

Oh! s'il nous était donné, mes sœurs, de savoir ce que c'est que l'honneur, et en quoi consiste la perte de l'honneur! Ce n'est pas à vous que je m'adresse en ce moment, car il serait bien malheureux que nous ne l'eussions pas encore compris. C'est à moi-même

que je parle, au temps où je tenais à l'honneur, sans savoir ce que c'était, et où je marchais, comme l'on dit, par les sentiers battus. De quoi, hélas ! me tenais-je offensée ? J'en rougis quand j'y pense, et pourtant, je n'étais pas du nombre des plus susceptibles en cette matière. Mais je me trompais sur le point capital, parce que je ne donnais pas mon attention et mon estime à l'honneur vraiment profitable, je veux dire à celui qui profite à l'âme. Oh ! qu'il a parlé juste, celui qui a dit qu'honneur et profit ne vont pas de compagnie ! Je ne sais s'il l'a dit dans ce sens. Ici, néanmoins, sa parole se trouve vraie au pied de la lettre, car il est impossible que le profit de l'âme et ce que le monde appelle honneur se rencontrent jamais. Qu'il est effrayant de voir le monde marcher en sens tout contraire de cette vérité ! Béni soit le Seigneur, qui nous a fait la grâce d'en sortir (a) !

Dites-vous bien, mes filles, que le démon ne nous oublie pas. Jusque dans les monastères il invente des points d'honneur, il établit des lois, d'après lesquelles, en fait de dignités, l'on monte et l'on descend tout comme dans le monde. Les savants suivent les degrés de leur science. Je ne m'y connais pas, mais celui qui a occupé une chaire de théologie ne descend pas, je pense, à une chaire de philosophie, parce que le point d'honneur veut que l'on monte et non que l'on descende. Alors même que l'obéissance lui en ferait un devoir, il verra là un affront. D'autres prendront sa cause en main et soutiendront que c'est lui faire

---

(a) *Plaise à la divine Majesté que ce mal soit toujours aussi loin de cette maison qu'il l'est actuellement ! Dieu nous préserve des monastères où il existe des points d'honneur ! Jamais Dieu n'y est fort honoré.* (Ms. de l'Escurial.)

injure; le démon, survenant, fournira des raisons pour prouver que, même d'après la loi de Dieu, ce savant n'a pas tort. Quelque chose de semblable se passe parmi nous. La religieuse qui a été prieure n'est plus apte à remplir un office moins élevé. Nous considérons l'ancienneté, et nous n'avons garde de la mettre en oubli. Quelquefois même nous nous en faisons un mérite, parce que c'est un point de régularité. En vérité, il y a de quoi rire, ou plutôt de quoi pleurer. La régularité demande-t-elle donc qu'on mette de côté l'humilité? Ce qu'elle demande, c'est que l'ordre soit gardé, mais évidemment je ne dois pas, lorsqu'il s'agit de prévenances à me rendre, être tellement jalouse du bon ordre, que je tienne plus à ce point de régularité qu'à beaucoup d'autres, que je ne garde peut-être qu'imparfaitement. Ne faisons pas consister toute la perfection dans l'observation de ce seul point : d'autres y veilleront si nous ne nous en mettons pas en peine. Le fond de l'affaire, c'est que, toujours portés à monter — bien que ce ne soit point ainsi que l'on arrive au ciel, — nous voudrions ne jamais descendre.

O Seigneur! Seigneur! n'êtes-vous pas notre modèle et notre maître? Oui, assurément. Eh bien! où avez-vous mis votre honneur, vous, mon Dieu, qui êtes pour nous la source du souverain honneur? Le vôtre, vous ne l'avez point perdu, certes, pour vous être humilié jusqu'à la mort. Par là, au contraire, vous nous avez acquis à tous le véritable honneur.

Oh! pour l'amour de Dieu, prenons garde, mes sœurs! C'est vouloir s'égarer que de faire fausse route dès les premiers pas. [Pour le moment, grâce à Dieu, il n'en est rien, et ce que je dis ne doit pas être appliqué à ce couvent; ce serait le calomnier,

car la religieuse qui a été prieure est celle qui s'humilie ensuite davantage. Je parle de ce qui arrive en général dans les monastères, et je crains que le démon ne nous tente de ce côté. A mon avis, il y a là un grand péril (1).]

Dieu veuille que des âmes ne viennent pas à se perdre, pour avoir voulu garder ces détestables points d'honneur, faute de comprendre en quoi consiste l'honneur véritable! Et dire qu'après cela, nous croirons faire beaucoup en pardonnant un de ces petits riens qui ne sont ni un affront, ni une injure, ni quoi que ce soit; et, comme si nous avions fait une belle action, nous viendrons demander à Dieu qu'il pardonne, parce que nous avons pardonné. Faites-nous comprendre, ô mon Dieu, que nous ne nous entendons pas nous-mêmes, que nous nous présentons devant vous les mains vides, et pardonnez-nous par votre seule miséricorde. Du moment que tout passe et que le châtiment est éternel, en toute vérité, Seigneur, je ne vois rien qui puisse dignement vous être présenté en vue d'obtenir pareille faveur. Vous ne pouvez l'accorder qu'en considération de Celui qui vous implore.

Mais combien faut-il que le Seigneur mette à haut prix cet amour mutuel! Le bon Jésus, en effet, aurait pu présenter à son Père d'autres œuvres, et dire : Pardonnez-nous, Seigneur, parce que nous faisons une rigoureuse pénitence, parce que nous récitons de longues prières, parce que nous jeûnons, parce que nous avons tout quitté pour vous, parce que nous vous aimons d'un grand amour. Il ne dit pas non plus : parce que nous sommes prêts à donner

1. Copie de Tolède.

notre vie pour vous, ni bien d'autres choses qu'il aurait pu dire, mais seulement : parce que nous pardonnons. C'est peut-être parce qu'il n'ignore pas à quel point nous sommes attachés à ce maudit honneur. Sachant qu'en faire le sacrifice est la chose la plus difficile à obtenir de nous, comme aussi la plus agréable à son Père, il la lui offre en notre nom.

Remarquez, mes sœurs, qu'en disant : **comme nous pardonnons**, il regarde la chose comme faite, je vous l'ai déjà dit. Ainsi examinez bien si, au sortir des grâces que Dieu accorde dans l'oraison que j'appelle contemplation parfaite, votre âme est entièrement décidée à pardonner et si, quand l'occasion s'en présente, elle pardonne effectivement quelque injure que ce puisse être, si grave soit-elle. Je ne parle pas de ces riens auxquels on donne le nom d'injures ; ils n'arrivent même pas jusqu'à une âme que Dieu approche de lui par une oraison si élevée. Cette âme est aussi indifférente à l'estime qu'au mépris. J'ai mal dit. Elle n'y est pas indifférente : l'honneur l'afflige beaucoup plus que le déshonneur, et une grande jouissance accompagnée de repos lui pèse plus que les souffrances. Une fois que le Seigneur l'a réellement mise dès ici-bas en possession de son royaume, elle ne veut plus du royaume de ce monde ; elle comprend que pour arriver à régner d'une manière plus haute, le véritable chemin, c'est la souffrance. L'expérience lui a montré le grand profit qu'elle en retire et combien une âme avance quand elle souffre pour Dieu. Il est rare, en effet, que Notre-Seigneur fasse goûter de si grandes délices à d'autres qu'à ceux qui, de bon cœur, ont porté pour son amour beaucoup d'épreuves. Les croix des contemplatifs, je l'ai dit plus haut, sont très pesantes ;

aussi le Seigneur choisit-il pour les porter des personnes éprouvées.

Sachez-le, mes sœurs, ces âmes, qui ont si bien compris le néant de tout, ne s'arrêtent guère à ce qui passe. Si, par un premier mouvement, elles s'affligent d'une grande injure, d'une pesante croix, cette amertume s'est à peine fait sentir à leur cœur, que la raison, venant à leur secours, lève à son tour l'étendard, et la joie qu'elles éprouvent en voyant que le Seigneur leur donne le moyen d'obtenir de lui, en un jour, plus de grâces et de faveurs éternelles qu'elles n'en auraient peut-être obtenu en dix ans de souffrances de leur choix, fait évanouir presque entièrement ce premier mouvement de peine.

Ceci, je le sais, est très ordinaire. J'ai été en relation avec beaucoup de contemplatifs, et j'ai acquis la certitude que c'est bien ainsi que les choses se passent. Autant d'autres estiment l'or et les joyaux, autant ceux-ci estiment et désirent les souffrances, sachant très bien que c'est par là qu'ils s'enrichiront. Ces personnes sont très éloignées d'avoir bonne opinion d'elles-mêmes en quoi que ce soit; elles sont charmées qu'on connaisse leurs péchés, et elles se plaisent à les dire, quand elles voient qu'on a d'elles une opinion favorable. Elles sont dans les mêmes dispositions en ce qui regarde la naissance, parce qu'elles comprennent parfaitement que cet avantage ne leur sera d'aucune utilité dans le royaume qui ne finira point. Si elles sont bien aises d'être d'une race illustre, c'est seulement lorsque cela peut être utile au service de Dieu. Hors ce cas, elles souffrent d'être tenues pour ce qu'elles ne sont pas, et c'est sans peine, avec plaisir même, qu'elles rétablissent la

vérité. De fait, les âmes à qui Dieu fait don de cette profonde humilité et de ce grand amour, se sont tellement oubliées elles-mêmes pour songer uniquement à sa plus grande gloire, qu'elles ne peuvent même se persuader que les autres soient sensibles aux injures et aux mauvais traitements, et qu'ils s'en tiennent offensés.

Ce dernier effet dénote des personnes déjà avancées dans la perfection et à qui le Seigneur fait très ordinairement la faveur de les approcher de lui par la contemplation parfaite. Mais quant au premier point, qui consiste à être résolu de supporter patiemment les injures malgré la peine qu'on en ressent, je dis que quiconque est favorisé d'une oraison allant jusqu'à l'union, en vient là en très peu de temps. S'il n'éprouve pas ces effets, si l'oraison ne les fait point croître en lui, il doit croire que ce qu'il prenait pour union n'était pas une faveur de Dieu, mais une illusion, une fausse douceur que le démon lui procurait pour le porter à se croire plus favorisé que les autres. Il peut se faire qu'au début, quand l'âme commence seulement à recevoir ces grâces, elle n'obtienne pas aussitôt une si grande vigueur, mais je dis que si elle continue à les recevoir, elle se fortifiera en très peu de temps, sinon dans les autres vertus. du moins dans celle du pardon des offenses.

Pour moi, je ne puis croire qu'une âme qui approche de si près la divine Miséricorde, qui apprend là sa misère et ce que Dieu lui a pardonné, ne pardonne sur-le-champ avec une entière facilité et ne soit toute disposée à traiter amicalement celui qui l'a offensée. A la vue des consolations et des grâces qu'elle a reçues de Dieu, et qui sont à ses yeux un gage du grand amour qu'il lui porte, elle se réjouit d'avoir

une occasion de lui témoigner quelque peu l'amour qu'elle a pour lui.

Je le répète, je connais un grand nombre de personnes que le Seigneur a favorisées de dons surnaturels, qu'il a élevées à cette oraison, à cette contemplation dont j'ai parlé; je vois en elles d'autres défauts, d'autres imperfections, mais chez aucune je n'ai remarqué celle-là, et je ne crois pas qu'elle puisse exister, si les grâces dont il s'agit sont réellement de Dieu. Que celui qui en reçoit de très relevées examine donc si les effets dont je parle vont croissant en lui. Si ces effets n'existent pas, qu'il craigne beaucoup, et se dise que ces consolations ne viennent pas de Dieu, car Dieu enrichit toujours l'âme qu'il visite, ceci est hors de doute. Les faveurs et les délices passent promptement, mais on a tout le temps ensuite d'en reconnaître l'origine par les avantages dont l'âme reste enrichie. C'est parce que le bon Jésus sait tout cela, qu'il ne craint pas de dire à son divin Père que **nous pardonnons à ceux qui nous ont offensés.**

CHAPITRE XXXVII

LXV (Esc.) — XXXIX (Vall.)

DE L'EXCELLENCE DU **PATER NOSTER** ET DES NOMBREUX SUJETS DE CONSOLATION QUE NOUS Y TROUVONS.

SOMMAIRE. — *Le* Pater *répond au besoin de toutes les âmes, quelque degré qu'elles aient atteint dans la vie spirituelle. — Sincérité avec laquelle nous devons traiter avec Dieu. — Jésus-Christ rappelle aux âmes favorisées de grandes grâces qu'elles ont encore des ennemis à combattre. — Ces âmes ont plus besoin que les autres d'être sur leurs gardes et d'implorer le secours de leur Père céleste.*

Quelle sublimité de perfection dans cette prière évangélique! Pourrons-nous assez en bénir le Seigneur? Qu'elle porte bien le cachet de l'excellent Maître qui l'a composée! Chacune de nous, mes filles, peut s'en servir à son gré. J'admire vraiment qu'en si peu de paroles toute la contemplation et toute la perfection se trouvent renfermées. Il semble que nous n'ayons pas besoin d'étudier d'autre livre que celui-là. Notre-Seigneur, en effet, vient de nous enseigner toute la voie de l'oraison jusqu'à la contemplation la plus élevée, en commençant par l'oraison mentale, et en passant par celles de quiétude et d'union. Si j'avais le talent d'écrire, je pourrais, sur un fondement si solide, établir tout un grand traité de l'oraison.

A présent Notre-Seigneur commence à nous faire

comprendre les effets que produisent ces faveurs quand elles viennent véritablement de lui : c'est ce que vous avez vu déjà. Je me suis demandé pourquoi, sur des matières si hautes et si cachées, il ne s'était pas expliqué plus clairement, de manière à les mettre à la portée de tous, et voici la raison qui s'est présentée à mon esprit. Comme il destinait cette prière à tout le monde, son but, en y laissant une certaine obscurité, a été que chacun pût s'en servir pour demander les grâces qu'il voudrait, et que chacun aussi, pensant la bien entendre, y trouvât une source de consolation. De la sorte, les contemplatifs, qui ne désirent rien de ce qui est sur la terre, et les personnes qui se sont données à Dieu sans réserve, demandent les faveurs célestes qui, par la bonté divine, peuvent se recevoir ici-bas. Ceux qui vivent dans le monde et qui doivent y mener une vie conforme à leur état, demandent le pain destiné à les nourrir, eux et leur famille, avec les autres choses dont ils ont besoin, et leur demande est aussi juste que sainte. Mais, remarquez-le, les deux demandes qui concernent, l'une le don de notre volonté à Dieu, l'autre le pardon des injures, nous regardent tous indistinctement. Il est vrai qu'il y a dans la manière de les accomplir des degrés divers, ainsi que je l'ai dit déjà. Les parfaits donneront leur volonté comme les parfaits la donnent, et ils pardonneront aussi d'une manière parfaite.

Pour nous, mes sœurs, faisons de notre mieux. Notre-Seigneur reçoit tout. Il a fait en notre nom une sorte de pacte avec son Père éternel. C'est comme s'il avait dit : Faites ceci, Seigneur, et mes frères feront cela. Or, nous sommes bien assurées que ce divin Père ne manquera pas aux conventions prises.

Oh! quel bon payeur que notre Dieu! Et qu'il sait bien excéder la mesure!

Il pourra même nous arriver un jour de dire cette prière de telle sorte, que, voyant notre sincérité et notre ferme résolution de tenir ce que nous promettons, il nous comblera de richesses. Il aime extrêmement la loyauté. Lorsqu'on y va avec lui simplement et franchement, qu'on ne songe pas à dire une chose quand on en pense une autre, il donne toujours plus qu'on ne lui demande.

Notre bon Maître savait tout cela. Il savait que ceux qui arriveraient à demander parfaitement, atteindraient un degré très élevé de perfection, grâce aux faveurs que son Père leur ferait. Il savait que ceux qui sont déjà parfaits et ceux qui sont en voie de le devenir, agissent avec une intrépidité que rien n'arrête, qu'ils tiennent le monde sous leurs pieds et n'aspirent qu'à une chose : contenter Celui qui en est le souverain Seigneur, et, par le fait, les opérations de sa grâce en leur âme leur donnent un très grand espoir qu'il est content d'eux. Il savait enfin que ces âmes, transportées par les délices dont elles jouissent, sont tentées d'oublier qu'il y a encore un monde et qu'il leur reste des ennemis à combattre. O Sagesse éternelle! O Docteur plein de bonté! Quel trésor, mes filles, qu'un maître sage, prudent, qui prévoit les périls! C'est le plus grand bien qu'une âme spirituelle puisse désirer ici-bas, car elle y trouve la sécurité. Non, je n'ai point de termes pour mettre dans tout son jour le profit qu'elle en retire.

Notre-Seigneur voyait donc qu'il fallait réveiller ces âmes et leur rappeler qu'elles ont encore des ennemis à combattre. Il savait que le manque de circonspection est beaucoup plus dangereux pour elles

que pour d'autres, et qu'il leur faut du Père éternel un secours d'autant plus puissant, qu'en tombant, elles tomberaient de plus haut. Aussi, voulant les préserver de vivre dans l'illusion sans le savoir, il adresse à son Père ces deux demandes qui nous sont si nécessaires à tous, tant que nous sommes en cet exil : Et **ne nous induisez pas en tentation, mais délivrez-nous du mal.**

CHAPITRE XXXVIII

LXVI et LXVII (Esc.) — XL (Vall.)

COMBIEN NOUS AVONS BESOIN DE SUPPLIER LE PÈRE ÉTERNEL DE NOUS ACCORDER CE QUE RENFERME CETTE DEMANDE : **ET NE NOS INDUCAS IN TENTATIONEM, SED LIBERA NOS A MALO.** EXPOSÉ DE QUELQUES TENTATIONS. CE SUJET MÉRITE UNE ATTENTION SPÉCIALE.

SOMMAIRE. — *Les parfaits, loin de redouter les tentations, les persécutions et les combats, les désirent et les appellent. — Les tentations perfides et cachées sont les seules qu'ils doivent craindre. — Quelques tentations particulières, et comment on les surmonte.*

Nous avons, mes sœurs, dans ces demandes que nous adressons à Dieu, ample matière à considérations et à réflexions. Ce dont je suis entièrement convaincue, sachez-le bien, c'est que les parfaits ne demandent pas au Seigneur de les délivrer des souffrances, des tentations, des persécutions et des combats. C'est là encore une marque très solide et très certaine que la contemplation et les autres grâces que sa Majesté leur accorde, viennent du divin Esprit et n'ont rien d'illusoire. Ainsi, comme je le disais tout à l'heure, loin de craindre ces choses, ils les désirent, ils les demandent, ils les aiment. Ils ressemblent à ces soldats qui sont d'autant plus satisfaits que la guerre est plus violente, parce qu'ils en attendent de plus grands avantages, tandis que la paix les

réduit à la solde et ne leur laisse que bien peu d'espoir d'avancement.

Croyez-moi, mes sœurs, les soldats de Jésus-Christ — j'entends les âmes contemplatives, les âmes d'oraison — soupirent après l'heure du combat. Ils craignent peu les ennemis déclarés; ils les connaissent, ils les savent impuissants contre la force qui vient de Dieu. Ils ont éprouvé qu'ils sortent toujours victorieux de leurs attaques, et riches de précieux avantages; aussi, jamais ils ne lâchent pied à leur approche. Les ennemis qu'ils redoutent, — et ils ont raison de les redouter, comme aussi de demander à Dieu de les en délivrer, — ce sont certains traîtres, certains démons transfigurés en anges de lumière, qui s'approchent de nous sous un habit d'emprunt et ne se font connaître qu'après avoir ravagé notre âme, bu son sang, anéanti ses vertus, en sorte que nous sommes en pleine tentation sans même nous en apercevoir.

De pareils ennemis, mes filles, nous devons très souvent, quand nous récitons le *Pater noster*, prier et supplier le Seigneur de nous délivrer. Demandons-lui de nous préserver de tentations aussi décevantes, de nous découvrir le poison caché qu'elles renferment, de ne pas permettre que la lumière et la vérité se dérobent à nos yeux. Oh! que notre bon Maître a eu raison de nous apprendre à faire cette demande, et de la faire lui-même pour nous!

Sachez-le, mes filles, nos ennemis nous font du mal de bien des manières. Ne pensez pas que ce soit seulement en nous faisant accroire que ces goûts et ces délices qu'ils ont le pouvoir d'exciter en nous viennent de Dieu. A mon avis, c'est en quelque façon le moindre préjudice qu'ils puissent nous causer.

Peut-être même nous feront-ils par là avancer plus vite. Attirés par ce goût spirituel, nous donnerons plus d'heures à l'oraison. Ignorant que ces délices sont l'œuvre du démon et nous en jugeant indignes, nous ne cesserons d'en remercier Dieu, nous nous croirons plus obligées à le servir, nous nous disposerons plus généreusement à recevoir encore des faveurs que nous croyons tenir de lui.

Mes sœurs, appliquez-vous sans cesse à l'humilité, reconnaissez que vous n'êtes pas dignes de telles grâces et ne les recherchez pas. Par là, j'en suis persuadée, le démon voit lui échapper beaucoup d'âmes qu'il travaillait à perdre, et Dieu tire notre bien du mal même que cet ennemi prétendait nous faire. Notre-Seigneur voit que notre intention, en nous tenant près de lui dans l'oraison, est de le servir et de lui plaire, et, vous le savez, il est fidèle. Néanmoins il est bon d'être sur nos gardes, de peur que notre ennemi ne fasse brèche à notre humilité et ne nous inspire quelque vaine gloire. Suppliez le Seigneur qu'il vous préserve de ce danger, et après cela, mes filles, ne craignez pas qu'il vous laisse recevoir longtemps des consolations d'un autre que de lui.

Ce en quoi le démon peut nous nuire beaucoup à notre insu, c'est en nous faisant accroire que nous avons des vertus qu'en réalité nous n'avons pas. C'est une peste (a). Lorsqu'il s'agit de goûts, de dé-

---

(a) *Nous croyant en sûreté, nous allons, sans nous en apercevoir, donner dans une fondrière, dont il nous devient impossible de sortir. Il ne s'agit pas toujours d'un péché mortel bien reconnu, capable de nous entraîner dans l'enfer, et cependant nous nous trouvons avec des entraves aux*

lices spirituelles, nous pensons recevoir et être obligées à servir Dieu davantage. Mais ici, nous nous figurons donner et servir, et nous croyons le Seigneur tenu à nous en récompenser. Il en résulte peu à peu un grand dommage : car d'un côté l'humilité s'affaiblit, et de l'autre, nous négligeons d'acquérir des vertus que nous croyons déjà posséder. Quel est, mes sœurs, le remède à ce mal? Le meilleur, à mon sens, est celui que notre Maître nous enseigne : prier, et supplier le Père éternel de ne pas permettre que nous entrions en tentation.

Je veux cependant vous indiquer un autre remède encore. Nous semble-t-il que le Seigneur nous a donné telle ou telle vertu, disons-nous que c'est un bien qui ne nous appartient pas et qu'on peut nous reprendre, comme en réalité il arrive souvent, non sans une très sage disposition de la providence de Dieu. N'en avez-vous jamais fait l'expérience, mes

---

pieds, hors d'état d'avancer dans ce chemin spirituel dont j'ai commencé à vous entretenir, et que je n'ai garde d'oublier. Je vous le demande : comment avancera-t-il, celui qui s'est embourbé dans une fondrière? Il y laissera la vie. Heureux encore s'il n'enfonce pas jusqu'à l'enfer! A tout le moins ne progressera-t-il jamais. Supposons qu'il ne se perde pas entièrement : il sera inutile à lui-même et aux autres; il fera même du tort, car tant que la fondrière subsiste, bien des gens qui suivent le même chemin peuvent y tomber après lui. Qu'il en sorte donc et prenne soin de la combler! Alors, plus de péril ni pour lui ni pour les autres. Mais, je vous le déclare, cette tentation est bien dangereuse. J'en sais long sur ce point, et c'est ce qui me permet d'en parler, non toutefois aussi bien que je le voudrais.
(Ms. de l'Escurial.)

sœurs? Moi, je l'ai faite. Quelquefois, il me semble être très détachée; et quand j'en viens à l'épreuve, je vois que je le suis en effet. Mais parfois je me trouve si attachée, et à des choses dont peut-être j'aurais ri la veille, que je ne me reconnais presque plus moi-même. D'autres fois, je me sens un si grand courage que je ne reculerais devant rien, s'il y allait du service de Dieu, et, de fait, l'expérience a prouvé que ce courage, je l'ai quelquefois. Mais un autre jour, je n'aurais pas celui de tuer une fourmi pour l'amour de Dieu, si l'on me faisait la moindre opposition. De même, il est des temps où il me semble que je serais insensible à toutes les accusations et à tous les blâmes dont je pourrais être l'objet, et j'ai reconnu en plusieurs rencontres qu'il en est ainsi, que j'en ressens même de la joie. Mais il est d'autres temps où il suffit d'un mot pour me jeter dans l'affliction, et où je voudrais m'en aller de ce monde, tant je me sens excédée de tout ce que j'y vois. Et je ne suis pas la seule à éprouver ceci; je l'ai remarqué en bien d'autres personnes meilleures que moi, et je sais que cela se passe de la sorte.

S'il en est ainsi, qui osera se vanter d'avoir de la vertu et des biens spirituels, puisqu'au moment où ils seraient le plus nécessaires, on s'en trouve destitué? Non, mes sœurs, croyons-nous toujours pauvres, et n'allons pas contracter des dettes que nous serions incapables de payer; c'est d'ailleurs que doit nous venir notre trésor. Dieu peut, quand il lui plaît, nous laisser dans la prison de notre misère, sans nous rien donner; et alors, ceux qui nous témoignaient, pour nos prétendues vertus, bienveillance et estime — car ce sont là les créances dont je veux parler, — se trouveront joués et nous avec eux. Si

l'on sert le Seigneur avec humilité, il ne manquera pas de secourir au temps de la nécessité, c'est incontestable. Mais quand cette vertu n'est pas très profondément enracinée en nous, il nous laissera, comme l'on dit, choir à chaque pas. Et ce sera un immense bienfait de sa part. Il se propose par là de nous rendre humbles, et de nous faire bien comprendre que nous n'avons rien que nous ne l'ayons reçu.

Notez encore cet autre avis. Le démon nous persuade que nous avons une vertu, la patience, par exemple, parce que nous prenons la résolution de beaucoup souffrir pour Dieu, que nous en faisons des actes fréquents, et qu'il nous semble vraiment être prêtes à tout endurer. Nous voilà très satisfaites, et le démon nous confirme dans ce sentiment. Eh bien ! je vous engage, moi, à ne faire aucun cas de ces soi-disant vertus, à vous dire que vous ne les connaissez que de nom, et à ne vous persuader les avoir reçues de Dieu que quand vous en aurez la preuve. Car voici ce qui se produira : au premier mot que l'on vous dira et qui ne vous plaira point, votre patience va s'effondrer. Lorsque vous aurez souffert patiemment un grand nombre de fois, alors louez Dieu de ce qu'il commence à vous enseigner cette vertu, et animez-vous à souffrir encore ; car s'il vous donne la patience, c'est une marque qu'en témoignage de reconnaissance, il en attend de vous la pratique. Enfin, comme je vous l'ai dit, regardez-la comme un simple dépôt qui vous est confié.

Voici une autre tentation. Nous croyons posséder en un haut degré la pauvreté d'esprit ; nous avons l'habitude de le dire, nous répétons que nous ne désirons rien, que nous ne nous soucions de rien ; mais à peine nous a-t-on fait don d'un objet même superflu,

voilà que toute cette pauvreté d'esprit s'évanouit (a). L'habitude de parler comme si nous avions une vertu, contribue beaucoup à nous persuader que nous la possédons. Pour s'apercevoir qu'il y a tentation, tant au sujet des vertus que j'ai nommées que de beaucoup

---

(a) *Le démon vous donne à entendre que vous êtes pauvre, et avec quelque apparence de raison, parce qu'effectivement vous avez de bouche promis la pauvreté; et parfois, il en agit de même à l'égard d'autres personnes encore, qu'il voit adonnées à l'oraison. Je dis : promis de bouche, car si, en prenant cet engagement, notre cœur avait compris ce à quoi nous nous obligions, le démon ne pourrait nous retenir vingt ans, et notre vie entière, dans la même illusion. Nous verrions bien que nous trompons le monde et que nous nous trompons nous-mêmes. Voici donc ma pensée. Celui qui a fait vœu de pauvreté, ou encore celui qui croit pratiquer cette vertu, se dit à lui-même : je ne désire rien; si j'ai telle chose, c'est que je ne puis m'en passer; il faut bien que je vive pour servir Dieu; c'est sa volonté que nous soutenions notre corps. Joignez-y mille autres raisons encore, que le démon, déguisé en ange de lumière, met dans l'esprit, car tout cela est excellent en soi. Il persuade ainsi que l'on est pauvre, que l'on possède la vertu de pauvreté, que sur ce point il ne reste plus rien à faire. Mais venons à l'épreuve, et voyons comment se comporte cette personne. C'est le bon moyen de constater où elle en est, car s'il y a préoccupation, il ne faudra pas longtemps pour le reconnaître. Elle a un revenu qui lui permet de subvenir largement à ses besoins : j'entends ses besoins réels, je ne veux pas dire qu'elle soit à même de prendre trois valets quand elle peut se contenter d'un seul. On lui intente un procès pour une petite partie de son bien, ou un pauvre fermier ne paie point ce qu'il lui doit. La voilà aussi inquiète, aussi chagrine que si elle n'avait plus de quoi vivre. Elle dira que sa seule crainte est que le bien ne se*

d'autres, il est très utile d'être toujours sur ses gardes. Quand le Seigneur nous accorde véritablement une de ces vertus solides, toutes les autres semblent venir à sa suite, c'est chose très connue. Mais, je vous le répète, lors même qu'il vous semble

---

perde faute de soin, car l'excuse est toujours prête. Évidemment, je ne prétends pas qu'elle doive négliger ses affaires; je veux, au contraire, qu'elle en prenne soin, mais à une condition pourtant, c'est qu'elle soit également paisible si elles vont bien ou si elles vont mal. Le vrai pauvre, en effet, se soucie fort peu des biens de la terre, tellement que même ayant des motifs de s'en occuper, il le fait sans inquiétude, parce qu'il ne lui vient pas à l'esprit que quelque chose puisse lui manquer. Le cas échéant, il s'en met peu en peine; c'est pour lui l'accessoire, non le principal. Ses pensées vont plus haut, et ce n'est que par nécessité qu'il s'occupe de semblables choses. Revenons aux religieux et aux religieuses, qui déjà — c'est chose convenue — sont pauvres, ou du moins doivent l'être. S'ils ne possèdent rien, souvent c'est parce qu'ils n'ont rien; mais leur donne-t-on quelque chose, c'est merveille s'ils jugent n'en pas avoir besoin. On est toujours bien aise d'avoir quelque petite réserve; si l'on peut se procurer un habit de drap fin, on n'en demande pas un autre d'étoffe grossière; on n'est pas fâché d'avoir quelque objet qu'on puisse vendre ou engager, quand ce ne serait que des livres, parce que, s'il survient une maladie, il faut bien quelques délicatesses de plus qu'à l'ordinaire. Eh! mon Dieu! Est-ce donc là ce que vous avez promis? Ce que vous avez promis, c'est de ne plus vous soucier de vous-même et de vous abandonner à Dieu, quoi qu'il puisse arriver. Si vous travaillez ainsi à vous approvisionner pour l'avenir, la possession d'un revenu assuré vous eût apporté moins de distractions. Semblables précautions, je l'avoue, n'impliquent pas nécessairement péché; mais, du moins, ces imperfections devraient nous

en avoir une, craignez d'être dans l'erreur. Le vrai humble est toujours en doute en ce qui concerne ses propres vertus, et d'ordinaire celles qu'il voit dans les autres lui paraissent plus sûres et de plus grand prix.

---

faire comprendre que nous sommes loin de la vertu de pauvreté, et nous porter à la demander à Dieu, comme aussi à travailler pour l'acquérir. Au contraire, la pensée que nous la possédons nous empêche d'être sur nos gardes et nous tient dans l'illusion, ce qui est pis encore. J'en dis autant de l'humilité. Il vous semble que vous ne recherchez point l'honneur et que rien ne vous touche. Mais vient-on à vous effleurer le moins du monde, vos sentiments et vos actes révèlent aussitôt que vous n'êtes pas humble. Si, au contraire, un honneur se présente, vous ne le rejetez point, pas plus que ces pauvres de tout à l'heure ne refusent ce qui les met plus à leur aise. Et Dieu veuille qu'ils ne travaillent pas à se le procurer ! (Ms. de l'Escurial.)

CHAPITRE XXXIX

LXVII et LXVIII (Esc.) — XLI (Vall.)

SUITE DU MÊME SUJET. AVIS RELATIFS A DIVERSES TENTATIONS ET MOYENS DE S'EN DÉLIVRER.

SOMMAIRE. — *Des artifices par lesquels le démon cherche à nous inspirer une fausse humilité, un zèle indiscret pour la pénitence et une confiance présomptueuse. — Moyens de s'en délivrer. — Égarement du monde, qui condamne le chemin de l'oraison, parce qu'il voit de temps à autre un serviteur de Dieu tomber dans l'illusion.*

Évitez aussi, mes filles, certaines humilités pleines d'inquiétude que le démon nous inspire au sujet de la gravité de nos fautes. C'est un moyen dont il se sert pour causer des angoisses de toutes sortes, pour éloigner même de la communion et de toute oraison particulière, sous prétexte qu'on n'en est pas digne. S'approche-t-on du très saint Sacrement, tout le temps destiné à recevoir des grâces se passe à examiner si l'on est bien ou mal préparé. L'ennemi va jusqu'à suggérer à une âme que c'est à cause de son indignité qu'elle est délaissée de Dieu. Elle en vient presque à douter de la divine miséricorde. Toutes ses occupations, si bonnes soient-elles, lui paraissent dangereuses, tous ses efforts sans fruits. Elle éprouve un découragement qui lui fait tomber les bras et la rend incapable d'accomplir la moindre bonne œuvre, parce qu'elle condamne en elle-même ce qu'elle approuve chez les autres.

Pesez bien, mes filles, ce que je vais vous dire. Quelquefois ce sentiment si vif de votre misère pourra être humilité et vertu, et d'autres fois ce sera une très forte tentation. Ayant passé par là, je sais ce qu'il en est. L'humilité, si grande qu'elle soit, ne cause ni inquiétude, ni trouble, ni bouleversement ; elle est accompagnée de paix, de consolation, de repos. A la vérité, en voyant ses misères, on comprend clairement qu'on mérite l'enfer, on s'afflige, on se juge digne de l'exécration de tous les hommes, on ose à peine implorer la divine miséricorde. Mais quand cette humilité est la véritable, la peine que l'on éprouve est tellement pénétrée de suavité et de plaisir, qu'on voudrait la ressentir toujours ; elle ne trouble ni ne resserre l'âme, elle la dilate au contraire et la rend plus apte à servir Dieu. L'autre peine n'apporte que trouble et désordre, elle bouleverse l'âme, elle est pleine d'amertume. Le démon, je pense, veut par là nous faire croire que nous avons de l'humilité, et, en échange, nous enlever, s'il le peut, la confiance en Dieu.

Quand vous serez dans cet état, détournez votre esprit, le plus qu'il vous sera possible, du souvenir de votre misère, et portez-le sur la miséricorde de Dieu, sur le grand amour dont il nous aime, sur tout ce qu'il a souffert pour nous. A vrai dire, si c'est tentation, cela même vous sera impossible, parce que le démon vous agitera l'esprit, il ne vous présentera que des pensées capables d'accroître votre tourment, et ce sera déjà beaucoup si vous vous rendez compte que c'est tentation.

Le démon nous inspirera de même le désir de nous livrer à des austérités indiscrètes, cherchant à nous persuader que nous sommes plus pénitentes que les

autres, et que nous faisons quelque chose. Si vous les pratiquez, ces austérités, en vous cachant du confesseur ou de la supérieure, ou si, lorsqu'ils vous enjoignent d'y renoncer, vous n'en faites rien, c'est une tentation manifeste. Quelque difficulté que vous y ressentiez, efforcez-vous de leur obéir, parce que c'est là le plus parfait.

Voici une autre tentation bien dangereuse. C'est une certaine confiance que pour rien au monde nous ne voudrions retourner à nos fautes passées et aux plaisirs du siècle. On se dit : je suis désabusée, je sais que tout passe, et je trouve plus de consolation dans les choses de Dieu. Cette tentation est funeste dans les commencements, parce que, sous l'empire de cette sécurité, on ne craint pas de s'engager de nouveau dans les occasions, on s'y jette tête baissée, et Dieu veuille que la rechute ne soit pas bien pire que la chute ! Le démon voit-il une âme capable de lui nuire et de faire du bien à d'autres, il fera tous ses efforts pour l'empêcher de se relever. Ainsi, quelques consolations, quelques gages d'amour que le Seigneur vous accorde, ne vous estimez jamais en telle assurance que vous ne craigniez les rechutes, et fuyez-en les occasions. Faites tout ce qui dépendra de vous pour vous ouvrir de ces grâces et de ces délices spirituelles, sans en rien cacher, à une personne capable de vous éclairer. Si élevée que soit votre contemplation, ayez soin aussi de commencer et de finir toujours par la connaissance de vous-même. C'est, du reste, ce que vous ferez la plupart du temps, spontanément et sans avoir besoin de ce conseil, si votre contemplation est de Dieu, parce que dans ce cas elle apporte l'humilité, et nous laisse toujours plus éclairés sur le peu que nous sommes.

Je ne m'arrête pas davantage à ces avis que vous trouverez dans un grand nombre de livres. Si je vous ai parlé comme je l'ai fait, c'est que j'ai passé par là et que je me suis vue plus d'une fois bien en peine. D'ailleurs, tout ce que l'on peut dire ne saurait mettre une âme dans une sécurité absolue.

Que nous reste-t-il donc, ô Père éternel, sinon de recourir à vous, et de vous supplier de ne pas permettre que nos ennemis nous engagent dans la tentation ? Que leurs attaques soient ouvertes, avec votre secours nous les repousserons ; mais ces trahisons, qui pourra les découvrir, ô mon Dieu ? Aussi avons-nous un besoin continuel d'implorer votre secours. Dites-nous, Seigneur, une parole qui nous éclaire et nous rassure. Vous savez que c'est le petit nombre qui marche par ce chemin de l'oraison, et si l'on doit y être assailli de tant de frayeurs, ce nombre sera plus restreint encore.

Vraiment, c'est une chose étrange ! Comme si le démon ne tentait point ceux qui ne suivent pas le chemin de l'oraison ! On s'étonne plus de voir un de ceux qui cherchent la perfection tomber dans ses filets, que d'en voir cent mille manifestement abusés, plongés dans des péchés publics, et pour lesquels il n'y a pas à examiner si leur voie est bonne ou mauvaise, parce que de mille lieues Satan s'y fait reconnaître. Et après tout, l'on a raison : parmi ceux qui récitent le *Pater noster* de la manière que nous avons indiquée, il y en a si peu que le démon séduise, qu'il y a lieu de s'en émerveiller comme d'une chose nouvelle et insolite. C'est en effet le propre des mortels de passer sans réflexion sur ce qu'ils voient tous les jours, et de s'étonner de ce qui n'arrive que rarement ou presque jamais. Les

démons eux-mêmes contribuent à cette stupeur, et ils y trouvent leur compte, car une seule âme qui arrive à la perfection leur en fait perdre un grand nombre d'autres (a).

(a) *Je le répète, les chutes de ce genre sont si surprenantes, que je ne m'étonne pas qu'on en soit étonné. Et réellement, ceux qui suivent le chemin de l'oraison, s'ils ont tant soit peu de bonne volonté, n'ont pas moins d'avantage sur les autres sous le rapport de la sécurité, que les personnes qui regardent le taureau du haut de la galerie en ont sur celles qui se placent entre ses cornes. C'est une comparaison que j'ai entendu faire, et qui me paraît vraie au pied de la lettre. Ainsi, ne craignez point, mes sœurs, de suivre les voies de l'oraison. Ces voies sont nombreuses; les unes conviennent à ceux-ci, les autres à ceux-là. Je vous le redis encore, c'est un chemin sûr. Vous échapperez plus promptement à la tentation en vous tenant près du Seigneur, qu'en vous éloignant de lui. Demandez-lui cette grâce par cette prière du* Pater noster *que vous répétez tant de fois le jour, et suppliez-le de vous l'accorder.* (Ms. de l'Escurial.)

CHAPITRE XL

LXIX et LXX (Esc.) — XLII (Vall.)

COMMENT, EN AYANT SOIN DE MARCHER TOUJOURS DANS L'AMOUR ET LA CRAINTE DE DIEU, NOUS SERONS EN SURETÉ PARMI LES TENTATIONS SI NOMBREUSES QUI NOUS ENVIRONNENT.

SOMMAIRE. — *Amour et crainte de Dieu. — Marques auxquelles on peut reconnaître qu'on possède l'amour de Dieu. — Frayeurs par lesquelles le démon cherche à détourner les âmes de s'engager dans le chemin de l'oraison. — Biens immenses que l'amour divin apporte avec lui. — Malheur de ceux qui sortent de ce monde sans avoir cet amour.*

O notre bon Maître ! donnez-nous donc quelque moyen de vivre sans trop d'alarmes au milieu d'une guerre si dangereuse ! Ce moyen, Notre-Seigneur nous l'a laissé, mes filles: c'est l'amour et la crainte. L'amour nous fera hâter notre marche ; la crainte nous fera regarder où nous posons le pied, afin d'éviter les chutes dans un chemin aussi exposé aux faux pas que celui de cette vie. Avec cela, à coup sûr, nous ne serons point trompés.

Vous allez me demander à quelles marques vous pourrez reconnaître que vous possédez ces deux vertus si essentielles, et vous aurez raison, car nous ne pouvons avoir là-dessus aucune donnée certaine et positive. En effet, si nous étions assurés d'avoir l'amour de Dieu, nous le serions d'être en état de grâce. Et pourtant, sachez-le, mes sœurs, il en existe

des marques visibles, ce semble, aux aveugles eux-mêmes. Ces marques ne sont point secrètes, leur voix est même si éclatante qu'on est forcé de l'entendre. Du reste, on ne les trouve en un degré éminent qu'en peu de personnes, mais elles n'en sont que plus remarquées.

C'est bientôt dit : l'amour et la crainte de Dieu ! Et cependant, ce sont là deux places fortes qui tiennent en échec le monde et les démons. Ceux qui aiment Dieu véritablement, aiment tout ce qui est bon, veulent tout ce qui est bon, favorisent tout ce qui est bon, louent tout ce qui est bon, se joignent toujours aux bons, soutiennent et défendent les bons, aiment uniquement ce qui est vrai et digne d'être aimé. Pensez-vous que ceux qui aiment Dieu très véritablement puissent aimer les vanités, les richesses, les plaisirs du monde, les honneurs ? Et comment le pourraient-ils ? Pensez-vous aussi qu'ils connaissent les querelles, les envies ? Non, car ils ne cherchent qu'à contenter Celui qu'ils aiment. Ils meurent du désir d'être aimés de lui, aussi n'aspirent-ils qu'à trouver des moyens de lui plaire toujours davantage. Se cacher ? Oh ! que l'amour de Dieu, si c'est vraiment de l'amour, en est incapable ! Voyez plutôt un saint Paul, une Madeleine. Le premier, au bout de trois jours, paraît visiblement malade d'amour, c'est saint Paul; la Madeleine, dès le premier jour. Et comme leur mal est visible !

A la vérité, il y a divers degrés dans cet amour, et il se fait plus ou moins reconnaître suivant qu'il est plus ou moins fort. S'il est faible, il se manifeste faiblement ; s'il est puissant, il se manifeste puissamment, mais faible ou puissant, dès qu'il existe, l'amour de Dieu se manifeste toujours.

Comme nous traitons principalement ici des pièges et des illusions dont le démon se sert à l'égard des contemplatifs, ne parlons pas d'un faible amour. Ou ce ne sont pas de vrais contemplatifs, ou chez eux l'amour est fort. Aussi se révèle-t-il clairement et de bien des manières. C'est un grand feu, qui ne peut jeter qu'une grande splendeur. Si cela n'a pas lieu, ils doivent user de beaucoup de circonspection, croire qu'ils ont bien sujet de trembler, en chercher la cause, prier, puis pratiquer l'humilité et supplier le Seigneur de ne pas permettre qu'ils soient induits en tentation, car du moment que cette marque fait défaut, je crains bien qu'ils n'y soient engagés. Cependant, si vous marchez avec humilité, si vous faites des efforts pour connaître la vérité, s'il y a en vous soumission, franchise, sincérité vis-à-vis de votre confesseur, je vous le répète, quelques singeries que puisse vous faire le démon et quelques pièges qu'il vous tende, il vous donnera la vie par où il cherchait à vous donner la mort.

Que si vous sentez en vous-même cet amour de Dieu dont je parle et cette crainte dont je vais vous entretenir, réjouissez-vous et soyez en repos. C'est pour troubler votre âme et l'empêcher de jouir de si grands biens, que le démon vous inspire mille terreurs vaines et porte les autres à vous les inspirer. Impuissant à vous gagner, il tâche du moins de vous faire perdre quelque chose et de nuire en même temps à d'autres, qui pourraient gagner beaucoup en croyant que Dieu peut accorder, et accorde effectivement, d'aussi grandes grâces à une misérable créature. En vérité, on dirait parfois que nous avons mis en oubli ses anciennes miséricordes!

Croyez-vous qu'il importe peu au démon d'inspirer

des craintes de ce genre ? Il y a, au contraire, le plus grand intérêt, car il cause par là deux dommages. D'abord, c'est épouvanter ceux qui entendent parler de ces prétendus périls, et les détourner de l'oraison, dans la pensée qu'ils pourraient bien, eux aussi, être trompés. Ensuite, c'est diminuer le nombre de ceux qui s'approcheraient de Dieu, s'ils savaient que sa bonté va jusqu'à se communiquer si intimement dès ce monde à des pécheurs. Cette pensée excite les désirs, et à juste titre. Je connais, pour ma part, plusieurs personnes que cet espoir a encouragées, qui, ayant commencé à faire oraison, sont devenues en peu de temps vraiment contemplatives et ont reçu de Dieu de grandes grâces. Donc, mes sœurs, quand vous verrez l'une d'entre vous en recevoir de semblables, bénissez-en le Seigneur, et n'allez point pour cela la croire en assurance. Au contraire, aidez-la de vos prières plus qu'auparavant, parce que nul ne peut être en sécurité dans cette vie et au milieu des périls d'une mer orageuse.

Ainsi, dès que cet amour existe, vous ne manquerez pas de le reconnaître. Je ne vois même pas comment il pourrait demeurer caché. On dit qu'il est impossible de dissimuler celui que l'on porte aux créatures, que même il se trahit d'autant plus que l'on fait plus d'efforts pour le voiler ; et cependant, ce n'est qu'un sentiment fort bas, indigne même du nom d'amour, puisqu'il ne s'appuie que sur le néant. Et l'on pourrait couvrir un amour aussi fort, aussi juste que celui dont nous parlons, un amour qui va toujours croissant, que rien ne peut refroidir, un amour solidement fondé sur la certitude d'être payé de retour par un autre amour dont il est impossible de douter, tant il s'est révélé clairement par des

douleurs et des travaux immenses, par l'effusion du sang et, preuve irrécusable, par le sacrifice même de la vie ! O Dieu ! que ces deux amours doivent paraître différents à qui les a éprouvés l'un et l'autre ! Daigne sa Majesté nous accorder le divin, avant de nous retirer de cette vie ! Quelle consolation pour nous, à l'heure de la mort, de voir que nous allons être jugées par Celui que nous aurons aimé par-dessus toutes choses (a) ! Nous serons sans inquiétude sur l'issue du procès de nos dettes ; enfin, ce ne sera pas aller en pays étranger, mais en notre propre patrie, puisque c'est la patrie de Celui que nous aimons tant et de qui nous sommes tant aimées (b).

Pesez bien ici, mes filles, les avantages que nous apporte un tel amour, et ce que l'on perd à en être privé. Cette privation nous livre aux mains du tentateur, ces mains si cruelles, ces mains ennemies de tout bien et amies de tout mal. Que se passera-t-il dans une pauvre âme qui, au sortir de douleurs et d'angoisses aussi terribles que celles de la mort, s'y trouvera tout à coup livrée ? Quel désolant repos que celui qui commence pour elle ! Comme elle arrive déchirée en enfer ! Quelle multitude de serpents de toute espèce ! Quel épouvantable lieu ! Quel affreux séjour ! Si une nuit passée dans une mauvaise hôtellerie semble si dure à des personnes amies de leurs aises — et ce sont celles-là sans doute qui vont en plus grand nombre peupler l'enfer, — que dire de

---

(a) *Et d'un amour passionné, qui nous aura ravies au-dessus de nous-mêmes.* (Ms. de l'Escurial.)

(b) *Si nous l'aimons, nous sommes assurées qu'il nous aime. C'est là encore un des avantages de ce divin amour sur les affections d'ici-bas.* (Ms. de l'Escurial.)

cette hôtellerie éternelle et sans fin? Qu'éprouvera, je vous le demande, cette âme infortunée?

Ah! mes filles, ne cherchons pas à vivre à notre aise! Nous sommes bien ici. Une nuit à passer dans une mauvaise hôtellerie, et c'est tout. Bénissons Dieu, et efforçons-nous de faire pénitence en cette vie. En retour, combien elle sera douce, la mort de celui qui aura fait pénitence de tous ses péchés, et qui n'aura point à passer par le purgatoire! Dès ce monde même, il pourra commencer à jouir de la béatitude. Pour lui, nulle frayeur, mais une paix parfaite.

Peut-être n'arriverons-nous pas jusque-là, mes sœurs. Du moins, supplions Dieu que si nous avons des peines à subir, ce soit en un lieu où l'espoir de les voir finir nous les fera supporter volontiers, et où nous ne perdrons ni son amitié ni sa grâce. Ensuite, demandons-lui qu'il nous fasse en cette vie celle de ne point nous trouver engagés dans la tentation sans le savoir.

CHAPITRE XLI

LXXI et LXXII (Esc.) — XLIII (Vall.)

DE LA CRAINTE DE DIEU ET AVEC QUEL SOIN NOUS DEVONS ÉVITER LES PÉCHÉS VÉNIELS.

Sommaire. — *Marques auxquelles la crainte de Dieu se reconnaît dans une âme. — Combien il faut la désirer et s'efforcer de l'acquérir. — Lorsqu'elle est acquise, on doit éviter la contrainte et se conduire avec une sainte liberté.*

Que je me suis étendue! Et pourtant, moins que je ne l'aurais voulu : il est si doux de parler d'un tel amour! Que sera-ce donc de le posséder? Daigne le Seigneur m'en faire don! C'est au nom de lui-même que je le lui demande (a).

(a) *Faites, Seigneur, que je ne quitte cette vie que lorsque je n'y désirerai plus rien, que je ne saurai plus aimer que vous, que je n'userai plus du terme d'amour qu'envers vous seul. Hors de vous, en effet, tout n'est que fausseté. Et si le fondement est trompeur, comment l'édifice pourrait-il être de durée? D'où viennent donc nos étonnements? Quand j'entends dire : Celui-ci me paie bien mal, cet autre ne m'aime point, je ris à part moi. Et que vous doit-il? Pourquoi vous aimerait-il? Vous voyez par là ce que vaut le monde : votre amour même devient votre bourreau. Et le plus dur encore, c'est de se rendre compte que l'on a donné son affection à des hochets d'enfants.* (Ms. de l'Escurial.)

Parlons maintenant de la crainte de Dieu. Elle aussi est facilement aperçue de celui qui la possède et de ceux qui traitent avec lui. Je veux cependant vous avertir que dans les commencements, cette crainte n'est pas aussi apparente, sauf pourtant chez quelques personnes auxquelles, je vous l'ai dit, le Seigneur fait des grâces singulières et qu'il enrichit de vertus en peu de temps. Généralement, elle se remarque peu d'abord ; mais de jour en jour elle grandit, et en même temps elle augmente de valeur. Cependant, même au début, sa présence se révèle, car on s'éloigne aussitôt du péché, des occasions dangereuses, des mauvaises compagnies, sans parler de plusieurs autres signes. Mais une âme est-elle arrivée à la contemplation — et c'est là ce qui nous occupe en ce moment, — alors la crainte de Dieu paraît très à découvert. Pas plus que l'amour, elle ne peut demeurer cachée au fond du cœur. Observez attentivement ces personnes, vous ne manquerez jamais de les trouver sur leurs gardes. Elles sont tellement à Dieu qu'avec tant d'attention qu'on les considère, on ne les verra point, pour le plus grand intérêt du monde, commettre avec advertance un seul péché véniel. Quant aux mortels, elles les craignent comme le feu.

Le péché, mes sœurs, voilà l'illusion que je voudrais vous voir redouter par-dessus tout ! Supplions Dieu sans cesse qu'il ne permette pas que la tentation soit assez violente pour nous entraîner à une offense, mais qu'il daigne la proportionner à la force qu'il nous donnera pour en triompher, car c'est là l'important. Telle est la crainte que je désire voir toujours en vous ; c'est celle qui nous sera avantageuse.

Se garder pur de toute offense contre Dieu. Oh ! que c'est une grande chose pour tenir enchaînés ses vassaux et ses esclaves d'enfer (1) ! Car enfin, bon gré mal gré, il faut que toutes les créatures lui obéissent, mais tandis que les démons le font par contrainte, nous le faisons, nous, d'une pleine volonté. Si Dieu est content de nous, ils seront tenus à distance, et en quelque tentation qu'ils nous engagent, quelques pièges secrets qu'ils nous tendent, ils se verront impuissants à nous nuire.

Suivez cette recommandation et cet avis. Il est, en effet, très important de travailler dans ce sens jusqu'à ce que vous trouviez en vous une si ferme résolution de ne pas offenser Dieu, que vous soyez prêtes à perdre mille vies plutôt que de commettre un péché mortel, que vous preniez même le plus grand soin d'éviter les péchés véniels. J'entends les péchés véniels commis avec advertance ; car pour les autres, qui pourra éviter d'en commettre un grand nombre ? Mais il y a une advertance très réfléchie, et il y en a une autre si soudaine, que commettre le péché véniel et s'en apercevoir, c'est en quelque sorte tout un. Dans ce cas, l'on n'a vraiment pas su ce que l'on faisait. Quant au péché, si petit qu'il soit, commis avec pleine advertance, Dieu nous en préserve ! D'ailleurs, il n'y a pas de légère offense, dès lors qu'il s'agit d'une Majesté si haute et dont les regards, nous le savons, sont toujours fixés sur nous. Une faute de cette nature me fait l'effet d'un péché prémédité. C'est comme si l'on disait : Seigneur, bien que cette action vous déplaise, je ne laisserai pas de la faire. Je n'ignore pas que vous la voyez, je sais

1. La phrase, incomplète au manuscrit de Valladolid, est complétée au moyen de la copie de Tolède.

parfaitement que vous ne la voulez pas ; mais j'aime mieux suivre ma fantaisie et mon attrait que votre volonté. Et ce serait peu de chose que d'agir de la sorte? Pour moi, si légère que soit la faute en elle-même, je trouve au contraire que c'est grave, et très grave.

Désirez-vous, mes sœurs, acquérir cette crainte de Dieu, comprenez, pour l'amour de Notre-Seigneur, combien il est important d'approfondir toute la gravité d'une offense commise contre lui, et tâchez d'en avoir la pensée ordinairement présente à l'esprit. Il y va pour nous de la vie — et c'est trop peu dire encore — d'avoir cette crainte fortement enracinée dans nos âmes. Jusqu'à ce que vous constatiez que vous en êtes là, vous avez besoin de marcher avec une grande, une très grande circonspection, d'éviter avec soin les occasions dangereuses et les compagnies qui ne vous aident pas à vous approcher plus près de Dieu, de veiller attentivement sur vos actions, pour vaincre votre volonté, de prendre garde à ne rien dire que d'édifiant, enfin de fuir les conversations où l'on ne s'entretient point de Dieu.

Pour arriver à imprimer profondément cette crainte en son âme, il faut bien des efforts ; cependant, quand il y a un véritable amour, elle s'acquiert promptement. Mais une fois que l'âme se sent très fermement résolue à ne commettre pour rien au monde la moindre offense contre Dieu, une telle circonspection n'est plus nécessaire. Remarquez-le, cette âme pourra bien faire encore quelques chutes, car nous sommes faibles, et il n'y a pas à compter sur nous ; c'est même dans nos plus fermes résolutions que nous devons le moins nous fier à nous-mêmes, et notre confiance ne doit reposer qu'en

Dieu. Cependant, une fois établis dans la disposition marquée plus haut, nous n'avons plus besoin de tant de contrainte et de retenue. Le Seigneur nous assistera, et l'habitude même de ne pas l'offenser nous sera d'un grand secours. Comportons-nous alors avec une sainte liberté, ayons les relations que les convenances exigent, fût-ce même avec des personnes mondaines. Celles dont le commerce eût été pour vous, avant que vous fussiez en possession de cette vraie crainte de Dieu, un toxique capable de donner la mort à votre âme, vous porteront souvent à l'aimer davantage, à le bénir de vous avoir délivrées d'un péril devenu si évident pour vous. Et tandis qu'autrefois vous auriez secondé leurs faiblesses, maintenant votre seule présence les mettra dans la retenue, sans même qu'en ceci elles songent à vous complaire.

Il est une chose dont je bénis souvent le Seigneur et dont je cherche la cause. Maintes fois, sans dire un mot, un serviteur de Dieu arrête des paroles dirigées contre la divine Majesté. C'est sans doute quelque chose de semblable à ce qui se passe dans le monde : avons-nous un ami, lui absent, on s'abstient d'en dire du mal devant nous, par cela seul qu'on le sait notre ami. De même un homme, de si basse condition que vous le supposiez, est-il dans la grâce de Dieu, pour cette raison même on le respecte et on évite de l'affliger sur un point qu'on sait lui être aussi sensible que l'offense de son Dieu. Je n'en sais pas bien la raison, mais le fait est que la chose se passe habituellement ainsi.

Donc, mes filles, évitez la contrainte. Une fois que l'âme commence à se resserrer, c'est un obstacle à tout bien. Quelquefois même, on tombe dans le

scrupule, et l'on devient alors inutile à soi-même comme aux autres. Admettons qu'on évite le scrupule : on pratiquera la vertu pour soi, mais on n'attirera pas beaucoup d'âmes à Dieu. Etant donné notre nature, la vue de cette gêne et de cette contrainte effraie et paralyse. On a beau reconnaître que le chemin par où vous marchez est plus conforme à la vertu, on perd tout désir de vous y suivre.

Il y a un autre inconvénient. Vous jugerez défavorablement des personnes qui suivent une autre voie, et qui cependant sont plus saintes que vous. Dans l'intérêt du prochain, elles conversent avec lui librement et sans toutes ces gênes ; sur-le-champ, vous les taxerez d'imparfaites. Font-elles paraître une sainte joie, vous la qualifierez de laisser-aller. Ceci nous arrivera surtout à nous, qui sommes dépourvues de science et incapables de discerner ce qui peut se faire sans péché. C'est extrêmement dangereux, c'est s'exposer à une tentation continuelle et très funeste, parce qu'elle est au préjudice du prochain. De plus, se persuader que tous ceux qui n'adoptent pas notre manière de faire contrainte et gênée, sont en moins bon chemin que nous, c'est on ne peut plus mauvais.

Un troisième inconvénient, c'est qu'en certains cas où il conviendrait de parler, où ce serait même un devoir, vous n'oserez le faire, de crainte d'excéder en quelque chose ; et peut-être irez-vous jusqu'à parler favorablement de ce qui devrait vous inspirer de l'horreur. Ainsi, mes sœurs, tant que vous le pouvez sans offense de Dieu, montrez-vous affables, et comportez-vous de telle sorte avec les personnes qui vous fréquentent, qu'au lieu de s'effrayer, de s'effaroucher de la vertu, elles s'affectionnent à votre

commerce et se sentent attirées à partager votre manière de vivre et d'agir.

Ce conseil est très important dans la vie du cloître. Plus une religieuse est sainte, plus elle doit être pour ses sœurs d'un abord facile. C'est pourquoi, quelque peine que vous ressentiez quand les entretiens de vos compagnes ne portent pas sur les sujets que vous souhaiteriez, ne vous retirez jamais de leur compagnie, si vous voulez leur être utiles et être aimées d'elles. Nous montrer affables, condescendantes, obligeantes à l'égard des personnes avec lesquelles nous sommes en rapport et surtout à l'égard de nos sœurs, c'est à quoi nous devons employer tous nos soins.

Comprenez-le bien, mes filles, Dieu ne s'arrête pas, comme vous vous l'imaginez, à une foule de minuties. Donc, ne laissez ni se resserrer votre âme, ni se refroidir votre courage. Vous pourriez par là perdre de grands biens. Ayez une intention droite, une volonté fermement résolue, ainsi que je l'ai dit, à ne point offenser Dieu, et après cela, ne retenez pas votre âme comme emprisonnée dans un coin. Au lieu d'y trouver la sainteté, vous y rencontreriez je ne sais combien d'imperfections que le démon insinuerait en vous par d'autres voies, et, je le répète, vous ne feriez ni à vous ni aux autres le bien que vous auriez pu faire.

Voilà comment, grâce à ces deux appuis, l'amour et la crainte de Dieu, nous pouvons marcher par ce chemin de la perfection en paix et en repos, mais non pourtant sans vigilance, parce que la crainte doit toujours avoir le premier pas. Quant à la sécurité, n'y comptons point en cette vie ; elle nous serait même très dangereuse. Et c'est bien ainsi que l'a

compris notre Maître, lorsqu'à la fin de sa prière, il dit à son Père ces paroles dont il connaissait toute la nécessité : **Mais délivrez-nous du mal. Amen.**

CHAPITRE XLII

LXXII et LXXIII (Esc.) — XLIV (Vall.)

EXPLICATION DES DERNIÈRES PAROLES DU PATER NOSTER

SED LIBERA NOS A MALO. AMEN.

SOMMAIRE. — *Les contemplatifs demandent à Dieu de les retirer de cette vie. — Ardeur avec laquelle la sainte aspire elle-même au bonheur du ciel. — Elle loue Notre-Seigneur d'avoir renfermé dans le* Pater *tant d'enseignements propres à guider les âmes dans le chemin spirituel. — Elle lui rend grâces de lui avoir enseigné ce qu'elle devait dire à ses filles pour leur instruction.*

[Notre bon Maître, connaissant les dangers et les peines de cette vie, fait cette demande pour nous (1)], et il me semble qu'il a bien le droit de la faire pour lui-même. En effet, il a montré à quel point il était fatigué de la vie, lorsqu'il a dit à ses apôtres pendant la Cène : *J'ai désiré d'un grand désir de faire cette Cène avec vous* (2). C'était la dernière de sa vie, par où l'on voit combien il devait être las de l'existence. Mais aujourd'hui, au bout d'un siècle on n'est point fatigué de vivre, et l'on voudrait vivre encore. A la vérité, notre existence n'est ni aussi souffrante, ni aussi rude, ni aussi pauvre que celle de sa Majesté, dont la vie entière, que fut-elle, sinon une mort sans trêve, par la perspective toujours présente

1. Copie de Tolède.
2. *Desiderio desideravi hoc Pascha manducare vobiscum.* (Luc., XXII, 15.)

de la fin si cruelle qu'on lui réservait? Encore n'était-ce là que la moindre de ses souffrances. Que dire de tant d'offenses commises contre son Père et de la perte de tant d'âmes? Si pareil spectacle est un supplice pour une âme qu'anime la charité, quel tourment devait-il apporter à notre Maître, dont la charité était sans bornes et sans mesure ! Oh ! qu'il pouvait à bon droit supplier le Père céleste de le délivrer de tant de maux, de tant de souffrances et de le faire entrer pour toujours dans le repos de son royaume, puisqu'il en était le véritable héritier.

Amen. Je crois comprendre que par cet ***Amen*** qui clôture tout, Notre-Seigneur demande que nous soyons délivrés de tout mal à jamais. C'est aussi la prière que j'adresse à Dieu avec instance. Oui, je lui demande de me délivrer de tout mal à jamais, puisque je ne m'acquitte point de ce que je lui dois et que peut-être je ne fais que m'endetter tous les jours davantage. Mais ce qui m'est insupportable, Seigneur, c'est de ne pouvoir être certaine que je vous aime et que mes désirs vous sont agréables (a).

(a) *Quel bien nous offre cette vie, mes sœurs, puisque nous y manquons du Bien immense, dont la jouissance nous est encore refusée? Seigneur, délivrez-moi de cette ombre de mort, délivrez-moi de tant de chagrins, délivrez-moi de tant de douleurs, délivrez-moi de tant de vicissitudes, de tant de devoirs de civilité à remplir, de tant, de tant, de tant de choses qui m'accablent et m'excèdent, et dont la seule énumération serait une fatigue pour celui qui me lirait. Non, il n'y a plus moyen de vivre! Chez moi, sans doute, ce dégoût vient de ce que j'ai mal vécu, et de ce que je vois encore que je ne vis pas comme je le devrais, et cependant j'y suis plus obligée que personne.* (Ms. de l'Escurial.)

O mon Seigneur et mon Dieu! Délivrez-moi dès ce moment de tout mal, daignez me conduire là où sont tous les biens! Et que peuvent-ils espérer ici-bas, ceux à qui vous avez donné quelque connaissance du néant du monde, ceux qui attendent avec une foi vive les biens que le Père éternel leur réserve?

Cette demande, formulée avec un ardent désir et une entière générosité par les contemplatifs — [je suppose qu'elle est inspirée non par la crainte des souffrances, mais uniquement par la soif de Dieu (1)], — est une marque sûre que les faveurs reçues dans l'oraison sont véritablement de lui. Que les âmes contemplatives fassent donc grand cas de ces désirs. Chez moi, ils n'ont point le même principe. Je veux dire qu'on ne doit pas le leur attribuer : ayant si mal vécu, je crains de vivre davantage, et je suis lasse de tant de tribulations.

Rien d'étonnant si ceux qui participent déjà aux délices divines, appellent de tous leurs vœux le séjour où il leur sera donné de s'y abreuver à longs traits, s'ils souhaitent la fin d'une vie où tant d'obstacles s'opposent à la jouissance d'un tel bien, s'ils demandent à être admis en une contrée où le Soleil de justice ne se couchera plus pour eux. Comme tout ce qui frappe leurs yeux ici-bas doit leur paraître obscur! Vraiment, je m'étonne qu'ils puissent vivre. Non, il ne doit plus y avoir de satisfaction possible pour celui à qui Dieu a donné dès ce monde son royaume et qui a commencé à en jouir. S'il vit, ce n'est point par sa volonté, mais par celle de son Roi. Oh! comme il faudrait que la vie fût autre qu'elle n'est, pour qu'on n'y désirât point la mort! Que notre

1. Copie de Tolède.

volonté a des inclinations différentes de celle de Dieu! Cette divine volonté demande que nous aimions la vérité, et nous aimons le mensonge; elle demande que nous aimions ce qui est éternel, et nous nous portons vers ce qui finit; elle demande que nous aimions ce qui est grand, élevé, et nous aimons ce qui est vil et terrestre; elle demande que nous n'aimions que ce qui est assuré, et nous aimons ce qui est incertain. Quelle amère ironie, mes filles! Ah! Il ne nous reste qu'à supplier Dieu de nous délivrer pour toujours de tels périls, et de nous retirer de tout mal. Si imparfait que soit encore notre désir, efforçons-nous de faire cette demande. Nous en coûte-t-il de demander beaucoup, lorsque nous nous adressons au Tout-Puissant? Mais pour être plus sûres de ne pas nous tromper, remettons-nous en à lui. Aussi bien ne lui avons-nous pas déjà fait l'abandon de notre volonté? Enfin, que son nom soit à jamais sanctifié, aux cieux et sur la terre! Que toujours sa volonté soit faite en moi! Amen (a).

Et maintenant, admirez, mes sœurs, comment Notre-Seigneur m'a tirée d'embarras, en nous enseignant lui-même, à vous et à moi, le chemin dont j'avais commencé à vous entretenir. Voyez comment il m'a fait comprendre les grandes choses que nous demandons en récitant cette prière évangélique. Qu'il en soit à jamais béni! Il est certain que jamais

---

(a) *J'avais d'abord eu la pensée de vous apprendre à bien réciter l'*Ave Maria, *mais je me suis déjà si longuement étendue qu'il me faut y renoncer. Du reste, il suffit d'avoir compris la manière de bien réciter le* Pater noster *pour s'acquitter ensuite comme il faut de toutes les prières vocales.* (Ms. de l'Escurial.)

il ne m'était venu à l'esprit que le *Pater noster* renfermât de si grands secrets. Vous venez de le voir, tout le chemin spirituel s'y trouve, depuis le point de départ jusqu'à celui où l'âme se plonge en Dieu et s'abreuve à longs traits à cette fontaine d'eau vive, que je vous disais se trouver au terme de la route.

Le Seigneur semble avoir voulu nous révéler, mes sœurs, l'immense source de consolation que contient cette prière et le profit que peuvent en retirer les personnes qui ne savent pas lire. Si elles l'entendaient bien, elles y puiseraient un enseignement solide et de grands motifs de joie spirituelle.

Enfin, mes sœurs, que cette humilité avec laquelle notre bon Maître nous instruit, soit pour nous une leçon. Suppliez-le aussi de me pardonner d'avoir eu la hardiesse de traiter de sujets si relevés. Il sait bien que mon esprit en est incapable ; c'est pour cela qu'il a voulu m'enseigner lui-même ce que j'en ai dit. C'est à vous de l'en remercier. Il l'a fait, sans doute, à cause de l'humilité qui vous a portées à me demander cet écrit, et à vouloir être instruites par une créature aussi misérable que moi (a). Si le père

(a) *Il me semble, mes sœurs, que sa Majesté ne veut pas que j'en dise davantage, car les pensées me font défaut. J'avais cependant l'intention de continuer. Mais je vois que le Seigneur vous a déjà enseigné le chemin. D'ailleurs, dans cet autre livre que j'ai écrit, il m'a appris et m'a fait consigner la manière dont il faut se conduire lorsqu'on est arrivé à cette fontaine d'eau vive, ce que l'âme éprouve alors, comment Dieu la désaltère, lui enlève la soif des choses d'ici-bas et fait croître en elle le désir de le servir. Ce livre sera très utile à celles d'entre vous qui seront parvenues à cette fontaine et leur donnera beaucoup de lumière. Cherchez à vous le procurer.* (Ms. de l'Escurial.)

présenté Dominique Bañez, mon confesseur, à qui je vais le remettre avant que vous le voyiez, estime qu'il peut vous être utile et vous le met entre les mains, j'aurai une grande consolation de celle que vous en recevrez (a). Si, au contraire, mon écrit ne mérite d'être vu de personne, vous agréerez du moins ma bonne volonté, puisque j'aurai obéi à ce que vous m'avez commandé. Du reste, je me regarde comme très bien payée de la peine que j'ai prise pour écrire ces pages, car très certainement je n'en ai eu aucune pour penser à ce que je devais dire.

Louange et bénédiction au souverain Maître de qui nous vient tout ce qu'il y a de bon dans nos paroles, nos pensées et nos œuvres! Amen.

(a) *S'il est à propos que vous le voyiez et qu'il vous le remette, il vous remettra aussi le premier.* (Ms. de l'Escurial.)

LES EXCLAMATIONS

EXCLAMATIONS

EXCLAMATION PREMIÈRE

O ma vie! ma vie! Comment peux-tu te soutenir, étant séparée de ta Vie? En pareille solitude, à quoi t'occupes-tu? Que fais-tu? Je ne vois en tes œuvres que fautes et imperfections! Quelle est ta consolation, ô mon âme, au milieu de cette mer orageuse? J'ai pitié de moi-même, mais surtout je pleure en songeant au temps où j'ai vécu sans pleurer. O Seigneur! que vos sentiers sont doux! Mais qui donc y marchera sans frayeur? Je tremble de ne rien faire pour vous, et si je me mets à vous servir, rien ne me satisfait, rien ne me semble solder si peu que ce soit mes dettes envers vous. Je voudrais m'employer sans réserve à votre service, et quand je considère bien ma misère, je vois que je ne puis rien qui vaille, si vous-même ne me donnez de l'accomplir.

O mon Dieu! ma Miséricorde! Que ferai-je pour ne pas défaire vos merveilles dans mon âme? Vos œuvres sont saintes, elles sont justes, elles sont d'une valeur inestimable, elles sont marquées d'une

sagesse profonde, car vous êtes, Seigneur, la Sagesse même. Mais mon entendement cherche-t-il à s'en occuper, voici ma volonté qui gémit, parce qu'elle ne veut nul obstacle à son amour. Aussi bien, au milieu de ces prodigieuses merveilles, l'entendement est-il incapable d'atteindre son Dieu. Mon âme aspire à jouir de ce Dieu, et elle n'en voit pas le moyen, car, dans ce triste cachot de la mortalité, tout s'oppose à elle. Et pourtant, elle s'est tout d'abord aidée de la contemplation de vos merveilles, ô mon Dieu! C'est là que me sont apparues dans tout leur jour mes innombrables bassesses. Mais pourquoi parler ainsi? A qui s'adressent mes plaintes? Qui prête l'oreille à ma voix, si ce n'est vous, mon tendre Père, mon Créateur? Dès lors, qu'ai-je besoin de parler pour vous découvrir ma douleur? Je vois jusqu'à l'évidence que vous êtes au dedans de moi. C'est ainsi que je m'égare. Mais, hélas! ô le Dieu de mon cœur, comment être sûre que je ne suis point séparée de vous? O vie, qui dois te poursuivre dans cette incertitude sur un point si capital, qui donc pourra te désirer, alors que le seul avantage que l'on peut attendre de toi, qui est de contenter Dieu en toutes choses, se trouve si incertain et environné de tant de périls?

EXCLAMATION DEUXIÈME

Je me dis souvent, ô mon Maître, que si quelque chose peut soutenir une vie où l'on est privé de vous, c'est la solitude, parce que l'âme s'y délasse avec Celui qui fait tout son délassement. Mais comme elle n'en jouit pas dans une liberté entière, elle y sent bien des fois redoubler son tourment. Et toutefois ce tourment n'est que délices, en comparaison de celui qu'elle souffre d'avoir à traiter avec les créatures et de perdre ainsi son attention exclusive à son Créateur.

Mais comment est-ce, ô mon Dieu, que le repos fatigue une âme qui n'aspire qu'à vous contenter? O puissant amour de Dieu! Que tu diffères en tes effets de l'amour de ce monde! Celui-ci ne veut pas de compagnie, se persuadant qu'elle va le dépouiller du bien qu'il possède. Celui de mon Dieu, au contraire, grandit à proportion du nombre des amants, et ce qui tempère ses joies, c'est de voir que tous ne jouissent point d'un semblable trésor.

Voilà pourquoi, ô le Trésor de mon âme, voilà pourquoi, au milieu des plus grandes délices, des plus suaves jouissances qu'on goûte avec vous, on s'afflige à la pensée du grand nombre de ceux qui ne veulent pas de ces joies, de ceux aussi qui les perdront pour une éternité. De là vient que l'âme s'ingénie à trouver

des compagnons de son amour, et volontiers elle laisse le bonheur qui l'inonde, dans l'espoir de contribuer à le faire rechercher par d'autres.

Mais ne lui vaudrait-il pas mieux, ô mon tendre et céleste Père, remettre ces désirs à un temps où elle sera moins comblée de vos caresses, et pour l'instant s'appliquer tout entière à en jouir? O mon Jésus! qu'il est grand l'amour que vous portez aux enfants des hommes! Le service le plus considérable que l'on puisse vous rendre, c'est de vous quitter pour l'amour d'eux et pour leur plus grand avantage. Aussi bien, c'est alors qu'on vous possède plus pleinement. La volonté, il est vrai, s'enivre moins de votre jouissance, mais l'âme se réjouit de vous contenter. Elle voit que les joies d'ici-bas, même celles qui semblent un don de votre main, sont incertaines durant cette vie mortelle, si elles ne sont accompagnées de l'amour du prochain. Quiconque ne l'aime point, ne vous aime point, ô mon Maître, puisque tout votre sang versé nous atteste l'amour immense que vous portez aux fils d'Adam.

EXCLAMATION TROISIÈME

J'ai considéré, mon Dieu, la gloire que vous réservez à ceux qui accompliront jusqu'au bout votre volonté ; j'ai vu les travaux et les douleurs dont votre Fils nous l'a acquise, cette gloire, à quel point nous nous en étions rendus indignes, quelle injustice il y avait à payer d'ingratitude l'amour prodigieux qui nous a enseigné à pareils frais comment l'on aime ; et mon âme a été navrée de douleur ! Comment se peut-il, Seigneur, que tout cela s'efface de nos esprits, et que les mortels puissent vous mettre en oubli au point de vous offenser ?

J'ajoute, ô mon Rédempteur : Comment peuvent-ils à ce point s'oublier eux-mêmes ? Et comment votre bonté est-elle si grande, qu'après cela, vous vous souveniez encore de nous ? Nous sommes tombés pour avoir voulu vous frapper d'un coup mortel, et vous, oubliant tout, vous nous tendez de nouveau la main, vous nous tirez d'une frénésie si incurable, afin que nous recherchions et que nous vous demandions la santé ! Béni soit un tel Maître ! Bénie une si immense miséricorde ! Louange sans fin à une si tendre compassion !

O mon âme, bénis à jamais un Dieu si grand ! Comment peut-on se tourner contre lui ? Ah ! que la grandeur même du bienfait devient préjudiciable aux

ingrats! Portez-y remède, ô mon Dieu! Et vous, enfants des hommes, jusqu'à quand aurez-vous le cœur dur (1)? Jusqu'à quand l'endurcirez-vous à l'encontre de ce très doux Jésus? Quoi donc! Notre malice prévaudra-t-elle toujours contre lui? Non, la vie de l'homme passe comme la fleur des champs, et le Fils de la Vierge va venir prononcer la terrible sentence.

O mon Dieu, la Puissance même! Puisque, bon gré mal gré, vous devez nous juger, pourquoi ne considérons-nous pas à quel point il nous importe de vous satisfaire en vue de cette heure suprême? Mais qui donc, qui donc refuserait un juge si équitable? Bienheureux ceux qui, à l'heure de ce redoutable jugement, se réjouiront avec vous, ô mon Dieu, ô mon Maître! Mais que fera celui que vous avez relevé, celui qui a reconnu combien misérablement il s'était perdu pour un plaisir de courte durée, et qui est résolu de vous contenter toujours, moyennant votre grâce, car vous ne manquez jamais, ô le Trésor de mon âme, à ceux qui vous aiment, et vous répondez toujours à qui vous appelle? Comment, après cela, vivre encore, Seigneur? Comment ne pas mourir sans cesse à la pensée qu'on a perdu un bien aussi précieux que celui de l'innocence reçue dans le baptême? Oui, la meilleure vie qu'on puisse vivre, c'est de mourir d'un continuel regret. Mais comment une âme qui vous aime tendrement pourra-t-elle supporter ce martyre?

Quelle demande insensée, Seigneur! Ai-je perdu le souvenir de vos merveilles, de vos miséricordes? Ai-je oublié que vous êtes venu en ce monde pour les pécheurs, à quel prix vous nous avez achetés, com-

1. *Filii hominum, usquequo gravi corde?* (Ps. IV, 3.)

ment vous avez payé nos fausses joies par des douleurs et par une flagellation cruelles, comment vous avez guéri mon aveuglement par le bandeau qui voila vos yeux divins, ma vanité par votre couronne d'épines?

O Seigneur! Seigneur! Tout cela transperce encore plus l'âme qui vous chérit! Ma seule consolation, c'est que ma malice, une fois connue, donnera lieu de bénir à jamais votre miséricorde. Et pourtant, je ne sais si cette douleur pourra me quitter tant que je n'aurai pas atteint le séjour où, vous montrant à découvert, vous ferez évanouir toutes les misères de notre mortalité.

EXCLAMATION QUATRIÈME

Il me semble, ô mon Maître, que mon âme respire en songeant au bonheur qui sera son partage si, par votre miséricorde, il lui est donné de vous posséder. Mais elle voudrait d'abord vous servir, puisque c'est en la servant que vous lui avez acquis le bonheur qui l'attend. Que ferai-je, mon Seigneur? Que ferai-je, ô mon Dieu?

Oh! combien tard se sont enflammés mes désirs! Et que de bonne heure, ô mon Maître, vous m'aviez attirée, vous m'aviez appelée à m'appliquer tout entière à vous! Sera-t-il dit, Seigneur, que vous délaissez le misérable, que vous vous détournez du pauvre mendiant lorsqu'il cherche à s'approcher de vous? Les merveilles de votre grâce ont-elles des bornes, Seigneur? Y en a-t-il à la magnificence de vos œuvres? O mon Dieu, ma Miséricorde! qu'il vous est facile de les déployer maintenant en votre servante! Vous êtes tout-puissant, grand Dieu. C'est le moment de faire voir si mon âme se trompe quand, regardant le temps qu'elle a perdu, elle estime qu'il vous suffit, Seigneur, d'un instant pour le lui faire regagner. Je divague, je crois, car on assure que le temps perdu ne se recouvre point.

Bénédiction à mon Dieu! Je confesse, Seigneur, votre souverain pouvoir. Si vous êtes tout-puissant